WILBUR L. CROSS LIBRARY
CONNECTICUT

DP
302
B27
L36
1912

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/voyagelilemajorq00lecl

184

VOYAGE A L'ILE MAJORQUE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Un Été en Amérique. 2e édition. Un volume in-18 avec gravures. . . . . 4 fr.

Voyage aux îles Fortunées. *Lettres des Canaries.* Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte. 2e édition. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

La Terre de glace. *Feroë — Islande — Les Geysers — Le mont Hekla.* Ouvrage enrichi de gravures et de deux cartes. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

Du Caucase aux monts Alaï. *Transcaspie — Boukharie — Ferganah.* Un volume in-18 accompagné d'une carte. 3 fr. 50

Voyage au mont Ararat. Un volume in-18, orné d'une gravure et d'une carte. . . . . 4 fr.

A travers l'Afrique australe. 2e édition. Un volume in-18 accompagné de gravures et d'une carte . . . . . 4 fr.

Au pays de Paul et Virginie. Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte. Un volume in-18 . . . . . *(Epuisé).*

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

Un Séjour dans l'île de Java. *Le pays — Les habitants — Le système colonial.* 3e édition. Un volume in-18 avec une carte et 20 gravures. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française et par la Société de Géographie commerciale de Paris.)

Un Séjour dans l'île de Ceylan. 3e édition. Un volume in-16 avec 16 gravures hors texte et une carte. . . . . 4 fr.

Une Croisière au Spitsberg sur un yacht polaire. 3e édition. Un volume in-16 avec 30 gravures hors texte et une carte . . . . . 4 fr.

Chez les Jaunes. *Japon — Chine — Mandchourie.* 2e édition. Un volume in-16 avec 16 gravures hors texte. . . . . 4 fr.

OUVRAGES ÉPUISÉS

La Terre des merveilles. *Voyage au parc national de la Yellowstone.* Un volume avec 40 gravures et deux cartes.

Voyage au Mexique. *De New-York à Vera-Cruz en suivant les routes de terre.* Un volume avec 37 gravures et une carte.

Voyages dans le nord de l'Europe. Un volume avec gravures.

Promenades dans les Pyrénées. Un volume avec gravures.

Le Tyrol et le pays des Dolomites. Un volume avec carte.

Le Caucase glacé.

De Mogador à Biskra. *Maroc et Algérie.* Un volume avec carte.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16269.

JULES LECLERCQ

VOYAGE
A
L'ILE MAJORQUE

Avec 16 gravures hors texte et une carte

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912
Tous droits réservés

DP
302
B27
L36
1912

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

VOYAGE

A

L'ILE MAJORQUE

CHAPITRE PREMIER

L'ILE MAJORQUE

La reine des Baléares. — L'île Dorée des anciens. — Le paradis des Arabes. — Aspect des vallées et des montagnes.

De toutes les îles bénies auxquelles sourit le soleil du Midi, il n'en est point de plus enchanteresse que Majorque, la reine des Baléares. Une petite île, grande à peine comme l'île Maurice. Si le doux Bernardin l'avait connue, c'est elle qu'il eût choisie pour en faire le séjour paradisiaque de Paul et

Virginie. C'est le joyau de l'Espagne, c'est la perle de la Méditerranée. Les poètes de l'antiquité la désignaient sous le joli nom d'île Dorée. George Sand la proclame un des plus beaux pays de la terre et un des plus ignorés. Mais les anciens la connaissaient. Elle attira tour à tour les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains dont le souvenir anime encore ses rochers solitaires et plane sur ses châteaux ruinés. Mais de tous les peuples qui y ont laissé la trace de leur colonisation, aucun n'en appréciait plus que les Arabes la beauté et le charme. Un de leurs chroniqueurs, Ask-shakandi, la dépeint comme « une des contrées les plus fertiles et les mieux cultivées que Dieu ait créées, et la plus riche qui soit sous le ciel ». Le poète arabe Ibn-l-labbeneh dit que « le pigeon ramier prêta à sa capitale les couleurs prismatiques de son collier et le paon les merveilles variées de son plumage ».

Aussi comprend-on que les Arabes, après avoir conquis Majorque, s'y soient maintenus pendant cinq siècles.

Une petite île, si petite qu'une hirondelle la traverserait en une heure, trop petite pour exciter la convoitise de la race de proie qui occupe les meilleurs points de la Méditerranée, Gibraltar, Malte, Chypre, l'Égypte. Longue de 80 kilomètres à peine, elle est de forme à peu près carrée. Elle est traversée du sud-ouest au nord-est par une chaîne calcaire dont les pics saillants sont le Puig Mayor, haut de 1 433 mètres, et le Puig Galatzo, haut de 1 067 mètres. Ce massif montagneux renferme des vallées adorables et des paysages de rêve, avec des cultures d'orangers et d'oliviers étagées en terrasse, des arbustes aux fleurs multicolores, et, sur les pentes les plus élevées, des forêts de pins d'Alep. Du sein de cette vigoureuse verdure émergent, déta-

chant leurs lignes nettes sur le ciel bleu, des pitons de marbre blanc taillés à pic. Au pied des monts s'étale un jardin de vignes, d'amandiers, d'abricotiers, d'oliviers et de caroubiers.

CHAPITRE II

VERS L'ILE DORÉE

De Paris à Barcelone. — La métropole catalane. — La Rambla. — La cathédrale de Sainte-Eulalie. — Le Parque. — Le Montserrat. — Les chevaliers du Graal. — Le monastère. — L'église. — L'Escolania. — Les ermitages. — Une nuit sur la Méditerranée. — En vue de Majorque. — Don Jaime le Conquérant. — La baie de Palma.

Le voyage à l'île Majorque n'est ni long ni difficile. Les Baléares, qui sont le prolongement sous-marin de la côte d'Espagne, n'en sont éloignées que de douze heures de navigation et sont beaucoup plus près de nous que l'Algérie. Majorque n'est, en réalité, qu'à une journée de la France. Si proche, et si délaissée ! Pour gagner l'île Dorée, j'ai pris, par un soir d'août, le

rapide de nuit qui m'a mené à Port-Bou, la petite station frontière située au bout de la France, entre les Pyrénées et la Méditerranée, sur la route de Barcelone. Au sortir du long tunnel qui supprime plus pratiquement les Pyrénées que ne le fit Louis XIV, on trouve la douane espagnole et les carabiniers au sonore parler castillan. Il faut ici changer de train, car l'Espagne, à l'exemple de la Russie, a voulu s'isoler de l'Europe en adoptant des voies ferrées d'un écartement spécial, ce qui n'est pas fait pour faciliter les relations commerciales. On a sacrifié l'intérêt économique à l'intérêt stratégique, et ce fut une erreur qu'on ne commettrait plus, puisque les Allemands ont imaginé de construire des locomotives et des wagons à double écartement de roues, en vue d'une guerre éventuelle avec leurs voisins.

L'obscurité m'a surpris pendant le trajet de Port-Bou à Barcelone.

L'arrivée, le soir, dans la métropole catalane, est un enchantement. A vingt-quatre heures de Paris, quel indicible contraste que les palmiers et les orangers du Paseo de Colon ! Cette magnifique promenade, établie sur l'ancienne muraille de mer, est ornée de la statue de Christophe Colomb que des flots de lumière électrique éclairent le soir. Mais il faut bien dire que Barcelone, que domine si pittoresquement le Montjuich, est la moins espagnole des villes d'Espagne : une Babylone moderne, peuplée d'un demi-million d'âmes. Les nouveaux quartiers rappellent les cités américaines aux rues rectilignes, d'une régularité géométrique. Le vieux noyau de la ville a seul conservé sa saveur pittoresque. La majestueuse avenue de la Rambla, ombragée de platanes, qui la coupe de part en part, ne différerait guère des plus bruyants boulevards de Paris, si les mendiants n'y pullulaient

comme dans toute la Péninsule. La Rambla est le rendez-vous de tous les manchots, culs-de-jatte, aveugles, porteurs de plaies soigneusement entretenues. C'est là aussi qu'on peut voir, sur les trottoirs des cafés, ces sinistres figures d'anarchistes qui périodiquement terrorisent Barcelone.

Avec l'animation de la Rambla contraste la solitaire cathédrale de Sainte-Eulalie, qui dresse ses flèches gothiques dans une atmosphère de paix, de silence et de mystère. Rien de plus reposant, de plus frais, de plus ombreux, par une brûlante journée d'été, que le cloître attenant à la basilique, avec son charmant patio planté de palmiers et d'orangers, empli du murmure de deux fontaines vieilles de plusieurs siècles, que couvre de haut en bas un tapis de mousse. Là, comme dans la cour des lions de l'Alhambra, on passerait des heures à se griser de méditation et de rêverie.

MONTSERRAT

Une autre merveille de Barcelone, c'est l'adorable jardin que les habitants appellent « El Parque ». Ni les Cassine de Florence, ni les jardins d'Aranjuez, ni le Buen Retiro de Madrid n'en peuvent donner une idée. Avec ses avenues ombragées par des arbres magnifiques du nord et du midi, c'est un jardin de rêve.

La plus intéressante excursion qu'on puisse faire aux environs de Barcelone est celle du Montserrat, célèbre par son monastère où affluent chaque année près de cent mille pèlerins venus de toutes les parties de l'Espagne. Quand, au bout de deux heures de chemin de fer, on arrive au pied de la montagne, on n'en croit pas ses yeux. C'est une apparition fantastique, absurde, invraisemblable. Qu'on se figure un entassement désordonné et incohérent de conglomérats affectant les formes les plus variées et les plus inattendues, cônes, pyramides, dômes,

obélisques, clochetons, châteaux forts hérissés de pinacles et de tourelles, puis encore de monstrueuses têtes d'éléphants ou d'hippopotames, de gigantesques doigts levés, des cornes menaçantes, des dragons, des chimères et mille autres fantaisies apocalyptiques. La crête du Montserrat lui a donné son nom, *montagne sciée :* elle a, en effet, la forme d'une longue scie ou d'une mâchoire de requin. Il y a des montagnes qui, par leur noblesse ou leur grâce, ravissent d'admiration ; le Montserrat m'est apparu au contraire comme une architecture lourde et massive, difforme et grotesque ; mais si l'on ne peut lui assigner les caractères de la beauté, il faut lui reconnaître une puissante originalité, car il est unique au monde.

Suivant une tradition qui s'est perpétuée depuis la mort du Christ, la montagne catalane doit ses formidables bouleverse-

ments à la secousse soudaine qui l'ébranla le jour où se passa le drame du Calvaire. Dès l'établissement du christianisme, le sanctuaire du Montserrat attira de pieux visiteurs venus de tous les points de la Péninsule. C'est là que les chevaliers du Graal trouvèrent un asile, et il ne faut pas chercher ailleurs le Montsalvat de Parsifal. Lors de l'occupation des Maures, le culte de la Vierge fut aboli, et sa statue enfouie en terre. Les chevaliers invisibles la veillèrent jusqu'au jour où les comtes de Barcelone purent reconquérir leur indépendance. Et la statue miraculeuse fut retrouvée.

Un chemin de fer à crémaillère, le premier qu'on ait inauguré dans la Péninsule, escalade le flanc de la montagne et dépose les pèlerins au pied du monastère, perché, à neuf cents mètres d'altitude, sur une étroite terrasse. C'est un coup d'audace

d'avoir bâti un monastère en pareil endroit, dans une fente de la montagne que surplombent des murailles à pic d'une effroyable hauteur. Vrai nid d'aigle, placé en face de la chaîne des Pyrénées, et d'où le regard embrasse presque toute la Catalogne.

Le monastère de Montserrat est soumis à la règle de saint Benoît, et l'on y observe les pratiques hospitalières instituées par le célèbre fondateur de l'ordre. Les voyageurs sont reçus par les moines et sont admis à loger gratuitement pendant trois jours dans de vastes édifices à cinq étages contenant des centaines de lits. Le monastère actuel, presque entièrement moderne, a remplacé celui que détruisirent, en 1811, les généraux de Napoléon, qui se conduisirent ici en vrais vandales. L'église offrirait peu d'intérêt si elle ne possédait la célèbre image de la Vierge, en bois, qu'on attribue au burin de l'évangéliste saint Luc, et qu'on croit

avoir été transportée en Espagne par l'apôtre saint Pierre. L'image, dont les pèlerins sont admis à baiser la main, porte une couronne d'or d'une immense valeur, toute constellée de pierreries, que le cardinal délégué par Léon XIII posa sur la tête de la Vierge, lors du millième anniversaire de la fondation du monastère.

Malgré les dimensions de sa nef large et imposante, l'église est presque insuffisante à certains jours où l'affluence des fidèles est immense. L'éclat des cérémonies y est rehaussé par la fameuse maîtrise connue sous le nom de *Escolania*, une des plus anciennes et des plus remarquables écoles de musique religieuse du monde entier, presque aussi vieille que le monastère ui-même. Le Montserrat possédait un collège de musique dès le dixième siècle, à une époque où aucune autre nation de l'Europe n'avait probablement songé à orga-

niser semblable institution. De tout temps le nombre des élèves a été limité à vingt-quatre. Pour être admis à revêtir l'habit traditionnel des pages de la Vierge, il faut posséder, entre autres conditions, celle de n'être âgé de moins de huit ans ni de plus de dix ans. Il y a des élèves pensionnaires et d'autres non payants, et dans cette dernière catégorie ne sont admis que ceux qui ont une voix de ténor. Ils s'engagent à ne point quitter la maîtrise sans y être autorisés. La cérémonie de l'admission se fait en grande pompe dans la chapelle de la Vierge ou *Camarin*, sous la présidence de l'un d'entre eux, qui est choisi annuellement comme leur évêque et qui porte l'habit épiscopal violet avec le chapeau vert. L'étude rigoureuse de toutes les difficultés du solfège est la base de l'enseignement de l'Escolania. On exerce les choristes à chanter à vue, sans accompagnement,

dans toutes les clefs et sur tous les tons, des morceaux écrits sans divisions de mesures. Outre l'orgue et la composition, on enseigne le violon, le violoncelle, la contrebasse, la flûte, le hautbois, la trompe et le basson.

L'Escolania, qui florissait depuis neuf siècles, n'échappa point au vandalisme des généraux de l'Empire. L'édifice fut brûlé en 1811, avec la précieuse bibliothèque qu'il contenait. Le monastère, l'église, les ermitages furent également livrés au pillage et aux flammes, et quand, l'année suivante, le général Mathieu revint au Montserrat, il fit sauter ce qui avait échappé à l'incendie au moyen de barils de poudre dont l'explosion fut entendue à plusieurs lieues à la ronde. De tels crimes comblent la mesure : le général Mathieu les paya de sa vie dans un duel avec un de ses pairs, qui l'avait blâmé d'avoir déshonoré l'armée française. Cette mort expiatrice rappelle celle de ce

soldat qui, lors du pillage de la sacristie, fut tué par une balle au moment où il s'élançait dans le jardin, un calice à la main et une chasuble sur son uniforme.

En parcourant les replis du Monserrat, j'aimais à m'imaginer le pittoresque aspect que devait offrir la montagne lorsque des ermitages en couronnaient tous les points culminants. Ces ermitages, que les Espagnols avaient convertis en 1811 en autant de petites forteresses, pour se défendre contre l'envahisseur, subirent le sort du monastère : ils furent rasés jusqu'au dernier, et depuis lors ils n'ont pas été réédifiés. Dès l'introduction du christianisme en Espagne, il y eut des ermites au Montserrat. Dans le silence de ces solitudes perdues entre le ciel et la terre, les cloches servaient à communiquer d'ermitage à ermitage. Tous les cénobites correspondaient ainsi avec le monastère, et, de roc en roc, de la cime la

plus élevée jusqu'à la vallée, la sonnerie des cloches était le télégraphe du temps. Tous les cénobites étaient tenus de sonner la cloche à deux heures du matin, avant de réciter les matines, et si l'un d'eux l'oubliait, son plus proche voisin devait, au point du jour, aller s'informer de la cause de cette omission. Ces solitaires passaient leur vie dans la prière et le travail, cultivant leur jardin, réparant et entretenant les sentiers de la montagne.

J'ai suivi un de ces vertigineux sentiers, la *escala dreta* ou échelle droite, qui fut construit en 1499 et coûta plus de deux cents ducats : il n'a pas moins de six cents marches taillées dans le roc et bordées de parapets de fer aux endroits les plus dangereux. C'est par ce même sentier que montait Philippe II lorsqu'il allait visiter l'humble ermite Fray Alonso de Burgos, le célèbre auteur du *Traité de l'immortalité*

de l'âme. Si jamais monarque, quoique affligé de la goutte, fut doué de fameux jarrets, ce dut être le roi Philippe II.

Pour jouir d'un des plus magnifiques horizons qu'offre la Péninsule, il faut monter à l'ancien ermitage de Saint-Jérôme, placé à peu près au sommet de la montagne, à quinze cents mètres d'altitude. C'est une ascension de deux heures par un rude et pittoresque sentier qui surplombe des précipices et qu'ombragent des pins, des arbousiers, des buis, des genévriers, des chênes verts sylvestres. Les restes de l'ermitage ont été transformés en une hôtellerie où l'on peut se reposer. Autrefois c'était le plus jeune ermite qui était appelé à occuper ce lieu voisin du ciel : quand la cloche du monastère appelait les religieux, celui de Saint-Jérôme, étant le plus éloigné, devait se mettre le premier en marche, afin de rejoindre ses frères qui au fur et à mesure

se réunissaient en chemin pour arriver tous ensemble au couvent. De Saint-Jérôme on monte au belvédère, établi au point culminant du Montserrat, d'où l'œil plonge de tous côtés sur d'effroyables abîmes. Le panorama qui s'y déroule embrasse une grande partie de l'Espagne et n'a de limite, au nord, que l'immense barrière des Pyrénées, avec ses cimes éblouissantes de neige, et au sud que la ligne d'azur de la Méditerranée. L'œil s'égare, dans cette prodigieuse carte en relief, depuis les montagnes de la province de Tarragone, jusqu'à celles de l'ancien royaume d'Aragon et de Valence. Les îles Baléares, avec leurs montagnes bleuâtres, sont même visibles, dit-on, aux premières heures du jour. Et comme elles étaient le but de mon voyage, je me plaisais à les entrevoir en imagination, émergeant des flots bleus de l'ancienne mer du monde.

Trois fois par semaine, un bateau part

de Barcelone à destination des Baléares et franchit en une nuit les cinquante lieues qui séparent la côte d'Espagne de l'île Majorque. Je me suis embarqué à sept heures du soir sur le *Bellver*, qui porte le nom du vieux château féodal de l'île Majorque. C'est un coquet petit paquebot fort bien aménagé, éclairé à l'électricité, et filant ses dix nœuds. A peine sommes-nous en mer, que la lune surgit des flots comme un disque sanglant. Pendant une heure encore la ligne de lumières de Barcelone et son phare puissant restent en vue. Puis, aux feux de la terre succède l'illumination céleste. Les étoiles s'allument comme des lampes d'or, la lune projette sa longue traînée d'argent sur une mer unie comme un miroir. La nuit est si belle, la température si douce, la mer si caressante, que je me laisse aller complètement aux charmes de la rêverie, évoquant les fascinants souvenirs de mes

lointaines traversées des mers des Indes.

Le rêve, hélas ! est trop tôt fini. Il n'est pas six heures du matin, que déjà, sous les flamboiements du soleil qui majestueusement monte à l'horizon, apparaissent les brunes falaises de Majorque. La côte de la grande Baléare fuit vers l'Orient, vague et indécise, et sur la mer s'éparpillent de nombreuses barques majorquines à voiles latines. Peu à peu les contours de l'île s'accusent plus nettement, le relief se relève, les montagnes surgissent, étrangement âpres et tourmentées.

Ayant franchi la passe étroite qui s'ouvre entre la côte à pic de Majorque et la petite île de la Dragonera, couronnée par un phare, nous saluons la tour de San Telmo, propriété de l'archiduc Louis Salvator, et l'îlot historique de Pantaleu, la première terre majorquine foulée par le roi Don Jaime le Conquérant, qui y planta sa tente le 12 sep-

tembre 1229. C'était un dimanche. A peine y avait-il atterri, qu'on vit un Maure se jeter tout nu à la mer et gagner l'îlot à la nage. Le roi Don Jaime ordonna qu'on l'habillât, le fit venir dans sa tente, et lui demanda des nouvelles de la terre. Le Maure lui répondit : « Seigneur, je tiens pour certain que cette terre est la tienne, car ma mère, qui sait lire dans les astres, y a lu que tu conquerras Majorque, et c'est à son instigation que je suis venu. » L'aspect des lieux, la configuration de la côte, de la mer et de l'îlot témoignent que ce récit de la chronique de d'Esclot (1) n'est pas une légende invraisemblable.

Après avoir doublé le cap de Calafiguera que surmontent une tour antique et un phare moderne, avec une multitude de

(1) *Cronica de d'Esclot*, Codices de la Biblioteca Barcelonesa de San Juan. Le passage, en vieux catalan, est cité par D. Pablo PIFERRER, *Islas Baleares*, appendice, nº 16, 1re partie.

moulins à vent, nous pénétrons dans l'admirable baie au fond de laquelle s'étage, à trois lieues de distance, la ville de Palma, à demi cachée par le château de San Carlos, et dominée par la masse imposante de sa cathédrale. Voici, à gauche, l'anse de Portals, où débarquèrent les troupes du roi Don Jaime, le pin marquant le lieu où succombèrent les frères Moncada en combattant contre les Maures, et le riant château de Bendinat flanqué de quatre tours carrées.

La pointe de San Carlos doublée, le tableau apparaît, dans son ensemble, avec tant de grâce et d'harmonie, qu'une impression d'enchantement passe des yeux à l'âme. La capitale de Majorque se déploie, très blanche, sous un ciel très bleu, qui met en relief les fines et nettes lignes gothiques de la cathédrale et de la Lonja, et, contrastant étrangement avec ces admirables constructions du moyen âge, les lignes mau-

resques de l'antique palais des rois arabes, fièrement campé, en face de la cathédrale, sur la colline qui domine le port.

Ce port de Palma est remarquable à cause de la pureté de ses eaux, d'un magnifique bleu d'outremer, et à cause de la sûreté et de l'étendue de sa baie qui n'a pas moins de vingt kilomètres de largeur et de profondeur. Situé à une égale distance de Barcelone, de Valence, d'Alicante et d'Alger, dont il n'est éloigné que d'environ deux cents kilomètres, protégé par une enceinte fortifiée qui en fait une place forte de première classe, ce port qui doit presque tout à la nature est un des plus beaux de la Méditerranée.

LE PORT DE PALMA

CHAPITRE III

PALMA

Les rues de Palma. — Le parler catalan. — L'absence de mendiants. — Vieux morceaux d'architecture. — Le costume local. — La cathédrale. — Le tombeau de Jaime II. — L'église Sainte-Eulalie.

Lorsqu'on débarque sur le quai ensoleillé de Palma, au milieu de la foule pittoresque des insulaires accourus à l'arrivée du bateau, on éprouve, dès les premiers pas, l'impression qu'une bonne fée vous a transporté en quelques heures à mille lieues de l'Europe. Car l'île Majorque, ce n'est plus l'Europe, c'est l'Afrique, avec ses types mauresques et son ciel bleu, avec son soleil implacable et sa chaleur lourde et moite. Comme l'ennemi est le soleil, les rues sont

étroites et ombreuses, si étroites que l'on n'y peut entrevoir le ciel bleu que par une fente s'ouvrant entre les bords opposés des toitures qui sont bien près de se rejoindre par leurs saillies. Ces rues n'ont point de trottoirs, et sont pavées, comme autrefois les voies romaines, de larges dalles irrégulières. Les maisons sont très gaies d'aspect, avec leurs tons roses, jaunes, bleus, leurs fenêtres à balcons et leurs volets verts qui défendent l'intérieur contre la chaleur du dehors. Que de pittoresque dans ces rues irrégulières, tortueuses, escaladant péniblement les pentes les plus roides ! La population, croisée de sang maure, est bruyante, gaie, rieuse : elle crie, chante, gesticule avec tout l'entrain des races méridionales. Elle parle le sonore idiome catalan, cette savoureuse langue des chroniqueurs et des troubadours, qui sonne comme le provençal, et qui depuis une haute anti-

LA ALMUDAINA, A PALMA

quité a passé de la Catalogne aux Baléares.

Ce qui frappe le plus quand on arrive d'Espagne, c'est de ne plus voir de mendiants. Tout le monde travaille dans ce pays béni du ciel, et ceux que l'île ne peut nourrir s'en vont chercher fortune dans les villes méridionales de la France. Palma est une ville industrieuse, active, où la vie des rues consiste principalement dans l'exercice des métiers. Voici, par exemple, la rue des bijoutiers où, sous les yeux des passants, de patients artistes confectionnent à leur porte de délicats joyaux en or et en argent, entre autres ces charmantes petites bourses à mailles très fines qui sont une des spécialités de Palma. Plus loin, voici la rue des armuriers et celle des antiquaires, avec leurs mille objets pleins de séduction, tels que ces belles majoliques qui doivent leur nom à Majorque.

De toutes les villes espagnoles, je n'en

connais point qui ait mieux conservé son ancienne physionomie, sans même excepter Tolède et Avila. L'étendue de Palma n'a pas varié depuis des siècles, et ses murs actuels renferment à peu près le même nombre de maisons que contenaient les murailles arabes dont ils occupent la place. Cent vingt ans avant la conquête espagnole, Palma avait déjà sa citadelle, sa vieille ville, ses faubourgs nouveaux et ses trois enceintes auxquelles les Pisans donnèrent successivement l'assaut. Lorsqu'on remonte les ruelles étroites et tortueuses qui mènent au cœur de la ville haute, il semble que l'on ait reculé de plusieurs siècles, et l'on n'éprouverait pas la moindre surprise à se trouver soudain en face d'un chevalier portant le costume du temps du roi Don Jaime. A chaque pas l'on s'arrête devant quelque vieux morceau d'architecture du moyen âge, que le temps a respecté, grâce à un

PATIO DU PALAIS OLEZA

climat d'une idéale douceur : tantôt un portique au dessin capricieux, un avant-corps, un coin de rue coupé, un angle saillant reposant sur un gros pilier, tantôt un vestibule ou une façade d'aspect seigneurial, ou un patio sur lequel débouche un escalier monumental. Le mauresque coudoie constamment le gothique, et ce mélange est d'un effet charmant.

Le costume local, qui rehaussait encore ce pittoresque, tend malheureusement à disparaître, et ce n'est que de loin en loin qu'on rencontre un paysan portant, comme le paysan breton, la jaquette courte et les culottes bouffantes, ou qu'on aperçoit la délicieuse coiffure des femmes, connue sous le nom de *rebocillo*. Cette mante blanche, qui enveloppe la tête et retombe gracieusement sur les épaules, n'est plus portée que par les femmes les plus humbles, et il est assez curieux de constater que le costume des

aïeux n'est plus conservé que par celles qui marchent nu-pieds sur les cailloux pointus de la rue. Du sein de la foule se détache aussi le large chapeau des campagnards, véritable tente de feutre dont les ailes projettent un vaste cercle d'ombre protégeant contre les ardeurs du soleil majorquin.

Palma est riche en vieux monuments, dont le plus remarquable est la cathédrale. Élevée sur la plate-forme qui surplombe la mer et qui du temps des Maures était un magnifique jardin, elle domine de toute sa hauteur l'ancien alcazar qui déploie en face ses murs et ses tours. On ne pourrait rêver de plus splendide piédestal pour une cathédrale. Le site emprunte une beauté imposante au château antique, à l'admirable baie qui se déploie entre les deux édifices, et aux flots de la mer qui viennent mourir au pied du promontoire. La tradition rapporte que le roi Don Jaime d'Aragon,

FEMMES DE MAJORQUE

lorsqu'il fit voile pour les Baléares, dont il projetait la conquête, essuya une violente tempête, et que, s'agenouillant sur la poupe de son vaisseau *le Montpellier*, il fit à la Reine du ciel le vœu de lui ériger un temple à Majorque. Quand il eut pris possession de l'île, l'accomplissement de ce vœu fut une de ses premières préoccupations, et en 1230 il commença la construction de l'édifice, dont les pierres furent tirées de la carrière de Santani, sur la côte sud de l'île ; la cathédrale de Palma, comme celle de Mexico, remonte donc à la conquête. Même en Espagne, il y a peu d'églises aussi vastes et aussi majestueuses. Vue de la mer, elle offre un curieux aspect, avec sa forêt de contreforts, droits et hauts comme des tours, détachant leur belle patine d'or sur le bleu du ciel. Je n'ai vu nulle part une architecture gothique à la fois aussi hardie et aussi gracieuse, des piliers aussi sveltes,

aussi élancés, supportant des voûtes à des hauteurs aussi vertigineuses ; nulle part ne semble avoir été mieux réalisé le problème de couvrir un aussi grand espace avec aussi peu de pierres. Si le fini des détails répondait à la grandeur de l'édifice, ce serait une des merveilles de l'art gothique ; mais, sauf le portail latéral du mirador, sculpté comme un bijou de filigrane, l'ornementation est restée inachevée, et les niches attendent leurs statues. Il règne, sous ces nefs immenses d'une surprenante hauteur, une ombre épaisse et une exquise fraîcheur, car suivant une coutume qu'on retrouve dans toutes les églises de Majorque, les fenêtres sont murées, et ce n'est que par les portes toujours ouvertes que pénètrent des flots de lumière qui suffisent, sous ce ciel flamboyant, à éclairer l'intérieur du vaisseau. Le chœur possède les restes de Jaime II, fils du conquistador,

FENÊTRE D'UN VIEUX PALAIS, A PALMA

conservés dans un magnifique cénotaphe en marbre du pays. Sous un couvercle de cristal on y peut contempler le corps momifié du mort, enveloppé dans un manteau d'hermine.

Les édifices religieux sont plus nombreux à Palma que dans aucune autre ville d'Espagne : avec une population qui dépasse à peine soixante mille âmes, elle compte plus de cinquante églises. La plus ancienne, dédiée, comme l'antique cathédrale de Barcelone, à sainte Eulalie, passe pour avoir servi de cathédrale avant l'achèvement de celle qu'édifia le conquérant. D'après le caractère de son architecture, de la première époque gothique avec des formes byzantines, on peut conjecturer qu'elle fut commencée avant le treizième siècle. Ce qui semble confirmer cette conjecture, c'est la tradition suivant laquelle, au treizième siècle, le plus brillant seigneur de Palma,

dont nous reparlerons bientôt, commit le sacrilège d'y entrer à cheval par la porte qui donne sur la rue Sainte-Eulalie. La sépulture de ce jeune libertin, qui devait mourir martyr, se trouve non loin de là, dans l'église de Saint-François-d'Assise, attenante à l'ancien couvent des Franciscains.

CLOITRE DE SAN-FRANCISCO

CHAPITRE IV

SUR LA TOMBE DE RAYMOND LULLE

L'église de Saint-François-d'Assise. — Son fondateur. — Le jour des morts en 1490. — Une scène de carnage dans une église. — Raymond Lulle. — Son mariage. — Ses libertinages. — Sa conversion. — Ses travaux. — Ses voyages. — Ses prédications. — Sa mort. — Étienne Colomb et Christophe Colomb.

Je n'ai rien vu de plus impressionnant à Palma que la vieille église de Saint-François, avec son beau cloître gothique déserté par les frères mineurs qui vinrent s'y abriter en 1278, et en furent expulsés en 1835. Le roi Jaime II avait un fils qui se consacra à Dieu et prit l'humble vêtement des moines franciscains. C'est par affection pour ce fils que le roi fonda un couvent franciscain à côté duquel s'érigea plus tard

l'église. J'y entrai quand le jour tombait. J'étais seul dans la sombre nef ogivale. La lumière vacillante d'une lampe piquait l'obscurité naissante. J'allai me prosterner dans la chapelle où, encastré dans le mur, s'élève le magnifique tombeau gothique de Raymond Lulle. Ce nom est celui d'un illustre enfant de Majorque, de l'homme le plus prodigieux de son siècle et peut-être de tout le moyen âge.

Tandis que l'ombre s'épaississait dans le silence favorable à la méditation, j'évoquais la vie extraordinaire du grand mort couché sous le marbre. Remontant le cours des temps, j'évoquais aussi un souvenir tragique qui peu à peu se précisait dans toute son horreur et avec toute la netteté d'une hallucination. Je me voyais entouré par la foule qui se pressait dans l'église Saint-François un jour des morts du quinzième siècle. Et au milieu de cette foule en dé-

sordre je voyais surgir des chevaliers qui tiraient l'épée du fourreau ; je croyais ouïr le sinistre cliquetis des armes ; je voyais des torrents de sang inonder le parvis du temple ; puis j'entendais les cris des blessés et des mourants, et les supplications des prêtres qui accouraient, le crucifix à la main, au milieu des combattants. Et l'hallucination passée, je me demandais avec épouvante comment cette scène sacrilège, dont j'avais eu la vision si nette, avait pu, le 2 novembre 1490, avoir pour témoins ces voûtes silencieuses sous lesquelles je méditais ce soir.

Il semble qu'à cette époque de foi robuste les passions, bonnes ou mauvaises, étaient plus vives, et que les hommes allaient plus facilement des plus nobles enthousiasmes aux plus violents emportements. Il y avait alors à Palma deux familles nobles que divisait une haine profonde, comme autrefois

à Vérone les Montaigus et les Capulets. Cette haine, comme il arrive souvent, avait une cause aussi futile que ridicule. Un jour de carnaval, Jaime Armadans, passant devant la maison de Pedro Odon Spanyol, reçut sur la tête le contenu d'une jarre d'eau qu'une servante versait d'une fenêtre. Irrité, il descend de sa mule, monte dans la maison, et sans vouloir entendre les supplications de la femme de Pedro, inflige à la servante un ignominieux châtiment. En apprenant le fait, Pedro ourdit un complot avec ses amis, et cinquante conjurés pénètrent la nuit dans la maison d'Armadans, le surprennent avec sa femme et les massacrent tous deux à coups de poignard. Au sortir de la maison, Nicolas de Fachs, un des assassins, blesse à la tête un cousin d'Armadans.

Les conjurés, pour tout châtiment, reçurent l'ordre de se tenir emprisonnés chez

eux. Mais Nicolas de Fachs et Pedro de San Juan, qui avaient été autorisés à prendre part au siège de Grenade, mirent tant de zèle à servir le roi, qu'ils obtinrent leur pardon. Et tous conclurent ensuite une trêve qu'ils devaient rompre bientôt dans des circonstances atroces. Parmi la foule qui assistait aux offices du jour des Morts, une bousculade eut lieu qui provoqua une querelle entre quatre chevaliers. Ils n'eurent pas sitôt tiré le glaive, que la haine non encore éteinte se réveilla dans tous les cœurs, et ce fut bientôt une mêlée générale. Les épées se croisaient en tous sens. Dans leur rage, les combattants s'acharnaient sur les chefs de parti, sur Pedro de San Juan qui eut la tête presque tranchée, sur Francisco de Armadans qui reçut cinq coups de couteau et perdit le bras droit, sur Guillelmo Desmas qui fut frappé à mort, sur Guillelmo Puigdorfila, qui eut la tête

fendue et l'épaule brisée, sur Miguel Burguet qui reçut trois blessures. Ivres de vengeance, les massacreurs restaient sourds à la voix des prêtres qui voulaient s'interposer entre eux, et la troublante apparition du saint sacrement au milieu des morts et des blessés jonchant les dalles put seule mettre fin à ce carnage qui coûta la vie à trois cents citoyens de Palma (1).

Tels sont les sombres souvenirs que je repassais dans mon esprit au pied de la sépulture de Raymond Lulle, qui repose depuis six siècles dans sa chapelle, et dont les os durent tressaillir en ce lugubre jour des morts de l'an 1490.

Ce Raymond Lulle, que les Majorquins désignent sous le nom de Ramon Lull, est un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans l'histoire du monde. Et

(1) Pablo Piferrer, *Mallorca bajo la dinastia castellana de los Fernandos.*

cependant, il est tellement oublié aujourd'hui, que les dictionnaires encyclopédiques ne lui consacrent pas vingt lignes. Son nom n'était guère connu qu'en Espagne avant que M. Marius André eût entrepris de traduire ses œuvres en français, et d'écrire sur sa vie étrange et singulièrement mouvementée un des plus beaux livres de la collection biographique publiée sous la direction de M. Henry Joly, de l'Institut (1).

Si Raymond Lulle n'est guère connu chez nous, il n'est pas un habitant de Palma qui ne puisse raconter sa vie merveilleuse. Son père, Raimundo Lulio, était un de ces gentilshommes de Barcelone qui accompagnèrent Don Jaime Ier dans son expédition aux Baléares et qui reçurent des terres en partage lors de la conquête. Pour sa part, il reçut plusieurs domaines importants. Il épousa Isabel de Héril, et de ce

(1) *Le bienheureux Raymond Lulle.* Paris. 1900.

mariage naquit notre Raymond en 1235. Issu d'une antique race catalane, Raymond, à l'exemple de beaucoup de nobles de ce temps, dédaigna d'apprendre à lire et s'adonna au métier des armes. A quatorze ans, il devient page à la cour du roi. Mais au lieu de s'acquitter des devoirs de sa charge, il dissipe les années de sa jeunesse dans une débauche effrénée, et il n'annonce ce qu'il sera un jour que par des poèmes légers où il célèbre la beauté des femmes ; il scandalise par ses libertinages la cour de Jaime II, pourtant bien indulgente ; ni son mariage avec la gracieuse dona Blanca Picany, ni même sa paternité ne l'assagissent. Il s'éprend éperdument à trente ans d'Ambrosia de Castello, la plus belle, mais aussi la plus vertueuse femme de Palma ; et comme elle est mariée avec un riche Génois, c'est un double adultère qu'il médite. Il la suit effrontément

dans les rues de la ville, et, un jour, suivant une tradition qui est probablement légendaire (1), il s'oublie jusqu'à entrer après elle, à cheval, dans l'église de Sainte-Eulalie d'où les fidèles l'expulsent, indignés. Malgré les représentations de ses amis sur son action sacrilège, il s'obstine dans sa poursuite.

Alors une scène comme on n'en imaginerait pas de plus pathétique, et qui a inspiré à don Gaspar Nunez de Arce un des plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie contemporaine, ouvre les yeux au profanateur et lui révèle des voies nouvelles. Cette Ambrosia de Castello, dont le nom vivra aussi longtemps que celui de Raymond Lulle, s'est sentie émue de pitié devant un tel aveuglement : avec la permission de son mari, elle a résolu de détacher Raymond de

(1) Le savant critique majorquin Antoine Marie Alcover conteste l'authenticité de cette tradition. *Bolleti del Diccionari de la Llengua catalana*, t. VI, octobre 1910.

sa personne. Elle le mande chez elle, lui représente vivement la folie de sa passion, puis, découvrant son sein, le lui montre rongé par un horrible cancer et lui révèle ce qu'est, auprès de l'éternelle beauté divine, cette éphémère et fragile beauté humaine dont l'obsède la vision trompeuse de son imagination. Nous ignorerions probablement le fait, si Raymond Lulle ne l'avait lui-même raconté (1), mais en l'at-

(1) *Le Livre des merveilles du monde* (VIII, 28). Les anciens biographes de Raymond Lulle ont amplifié cet épisode. On le trouvera relaté d'une façon très détaillée dans la biographie qui sert de préface à l'un des ouvrages de Lulle, *Arbol de la Ciencia del iluminado maestro Raymundo Lulio*, « Vida del eximio e iluminado maestro y martir gloriosisimo Raymundo Lulio » par don Aloso DE ZEPEDA Y ADRADA ; et aussi dans l'*Histoire véritable du bienheureux Raymond Lulle*, par Jean-Maria DE VERNON. Paris, 1668. On peut consulter encore sur la vie de Raymond Lulle : Juan SEGUIN, *Vida y hechos del admirable Doctor y martir R. Lull.* Mallorca, 1606 ; COLLETET, *la Vie de R. Lulle.* Paris, 1655 ; Nicol DE MELLINAS, *Cancione a los milagrosa conversion, vida y muerte del egregio Doctor R. Lull.* Mallorca, 1605 ; Charles DE BOUVELLES, *Epistola in vitam Raemundi Lulli eremitae* (lettre datée d'Amiens, le 27 juin 1511, imprimée

tribuant à d'autres que les véritables personnages qu'il ne pouvait faire connaître. Ce n'est qu'après sa mort et celle d'Ambrosia que ses disciples rétablirent la vérité. Laissé seul, Raymond, comme foudroyé, se rappelle que la nuit précédente il a commencé un poème en l'honneur d'Ambrosia, mais qu'une vision surnaturelle l'a empêché de continuer ; que par quatre fois il a repris la plume, et que chaque fois il a eu la même vision. Rentré chez lui, il se prosterne à genoux et entend une voix qui lui dit : « Raymond, suis-moi ! »

Cette voix fait du gentilhomme libertin le célèbre mystique qui fut à la fois poète, théologien, physicien, apôtre et martyr. Il commence par vendre tous ses biens, n'en conservant qu'une petite portion pour sa

dans un recueil d'opuscules qui fut publié à Paris par Josse Bade en 1514). (On sait que c'est en 1515 que le lullisme eut à Paris le plus de vogue.)

femme et ses enfants ; puis il s'embarque, en 1266, pour Barcelone. Après avoir visité les sanctuaires de Montserrat et de Santiago, il rentre dans son pays, où, par son édification, il fait oublier le scandale de sa jeunesse. Il se retire sur le mont Randa, où il a des visions et où il se complaît dans la solitude, la prière, la pénitence et les larmes. Toute sa vie, depuis lors, est semée de prodiges et de faits merveilleux. Un jour, pendant qu'il est en prière, il est visité par un ange, et il reçoit l'ordre d'écrire des livres par lesquels beaucoup de bien sera fait aux hommes. Dès lors, il consacre à l'étude ses jours et ses nuits, et l'ignorant qu'il était devient un des hommes les plus savants de son siècle. Il apprend avec un esclave maure l'arabe à l'aide duquel il évangélisera les Sarrasins. Il écrit des traités dont la longue énumération seule est déconcertante, et, dans ces traités, il expose toute

la science de son temps. Raillé d'abord par tous les amis qui l'avaient connu à l'époque de sa vie de dissipation, il devait se voir décerner de son vivant les titres merveilleux de « docteur illuminé » et de « maître universel en tous les arts et toutes les sciences ». Jaime II, qui résidait alors à Montpellier, le mande à sa cour et reste stupéfait devant sa science et son éloquence. Le docteur produit le même étonnement à Rome, puis à Paris, où il rencontre le célèbre Duns Scot et où ses idées philosophiques reçoivent l'approbation de l'Université.

Et ce qui achève de confondre l'imagination, c'est que l'homme à qui le monde devait décerner de tels hommages ne témoigna d'abord que la plus profonde aversion pour les études sérieuses, comme il a soin de nous le dire lui-même dans son *Livre de contemplation*. « Seigneur, écrit-il, nous voyons que l'homme dompte les oiseaux et

les instruit, sans les frapper ni leur imposer aucune peine ; mais en leur donnant ce qui leur plaît, il les instruit comme il veut. Il n'en fut pas ainsi de moi, car pour m'instruire et me dompter point ne suffirent le fouet, ni les peines, ni les plaisirs, ni les exhortations, ni aucun des moyens et des ruses qu'on essaya avec moi. »

Il est une affirmation qui revient constamment dans les écrits de Raymond Lulle : c'est qu'il devait sa science à un don du Très-Haut. Cet humble aveu il le répète avec insistance dans toutes ses œuvres, dans son *Art général*, son œuvre capitale admirée par Leibniz, dans la *Lecture sur les figures de l'art démonstratif*, dans l'*Art de trouver les particuliers par les universaux*, et même dans ses poèmes, tels que *Désolation*. Comment admettre qu'un savant pousse l'humilité jusqu'à un tel aveu, si cette affirmation n'est pas l'expression de la vérité? Il

la prouve d'ailleurs de la manière la plus éclatante en se mettant immédiatement à écrire des travaux scientifiques ; lui qui n'avait su écrire jusqu'alors que de frivoles poèmes d'amour, il composa, dit-on, quatre cent quatre-vingt-six ouvrages dont quelques-uns seulement sont parvenus jusqu'à nous. Le plus connu est son *Livre de controverse entre Raimond et Averroès* (1310), où se trouve exposé le *Système lullien*, critiqué par Descartes dans son *Discours sur la méthode*.

Ainsi armé, l'apôtre se met en route. Il visite tour à tour l'immense empire des Mongols, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Éthiopie, la Berbérie, Tunis, Alger, le Maroc, traverse les déserts, souffre la faim, la soif, brave le soleil, affronte mille périls. Vêtu à la manière des Arabes et parlant leur langue aussi bien qu'eux, il prêche les vérités de la foi chrétienne sur les places

publiques, bravant les menaces, les insultes, les coups et la prison. Et dans l'intervalle de ses voyages apostoliques il écrit de nouvelles œuvres. Il vieillit sans cesser d'écrire et de prêcher chez les peuples musulmans. En 1299, le roi de Majorque lui accorde la permission de prêcher dans les mosquées et les synagogues. En 1314, quoique octogénaire, il s'embarque une dernière fois pour l'Afrique, d'où il a été chassé, décidé cette fois à souffrir le martyre en bravant ses proscripteurs. Reconnu à Bougie, il est condamné à mort, frappé à la tête de deux coups d'alfange, puis livré à la populace et lapidé. Comme il respire encore, il est recueilli par un marchand génois, Étienne Colomb, et pendant quelques jours il survit à ses blessures sur le navire qui l'emporte vers sa patrie. Dans ses derniers entretiens, il révèle à son sauveur qu'il croit à l'existence d'une terre opposée à notre

continent, et il prophétise la mission du *Christophore*, qui ira faire resplendir la croix sur les rivages mystérieux. La tradition n'aurait-elle pas été conservée dans la famille d'Étienne Colomb, et ne serait-ce pas au docteur illuminé que Christophe Colomb devrait l'idée qui le conduisit à la découverte du nouveau monde?

Bien que l'histoire (1) soit muette sur ce point, il semble bien que l'illustre navigateur génois ait dû connaître la révélation qui fut faite à un Colomb. S'il n'en parle point dans ses écrits, l'on ne doit point s'en étonner. Car s'il est un fait aujourd'hui bien établi, c'est le voyage qu'il fit en Islande, en 1477, dans le but de recueillir des renseignements sur les contrées découvertes dans les mers occidentales par les Islan-

(1) Certains historiens n'acceptent point cette tradition. Elle est combattue notamment par Antoine Marie Alcover (*loc. cit.*).

dais (1). Or, c'est à peine s'il y fait une allusion vague dans une de ses lettres, citée par Washington Irving (2). Si Alexandre de Humboldt a pu affirmer comme un fait certain que c'est à Reykjavik que le grand navigateur puisa dans les manuscrits islandais les informations qui le déterminèrent à franchir l'Océan, il semble que c'est dans la révélation recueillie par Étienne Colomb qu'il puisa cette singulière fermeté avec laquelle sa théorie se fixa dans son esprit. Et l'on comprend alors pourquoi, sans avoir le moindre doute, sans trahir la moindre hésitation dans ses paroles, il parlait avec autant d'assurance que si ses yeux avaient déjà contemplé la terre promise, affirmant de science certaine qu'il trouverait en Occident un continent situé à sept cents lieues de navigation.

(1) Voir sur ce point le chapitre « la Vieille Islande » dans mon livre *la Terre de glace*. Paris, Plon.

(2) Columbus, vol I, p. 59.

Que Christophe Colomb ait connu la conviction de Raymond Lulle relativement à l'existence d'une terre occidentale et que cette connaissance lui ait été transmise par les descendants d'Étienne Colomb, le fait, quoique non mentionné par l'histoire, paraît si vraisemblable, qu'il semble bien que ce soit de l'histoire inconnue.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que Raymond Lulle ait été amené par ses études à croire scientifiquement à l'existence d'un continent inconnu. Les mystères de l'Océan, le flux et le reflux excitaient sa curiosité. Il en essayait des explications ingénieuses et, peut-être, en a-t-il déduit la théorie qu'il exposa à Étienne Colomb. Les choses de la mer l'attiraient à ce point qu'il connaissait la boussole plusieurs années avant Flavio Gioia d'Amalfi, qui passe généralement pour avoir découvert cet instrument en l'an 1302. Un quart de siècle avant

cette date, Raymond Lulle écrivait, en effet, ces lignes si nettes dans son livre *De contemplatione :* « Sicut acus per naturam vertitur ad septentrionem dum sit tacta a magnete (1). »

Ce savant extraordinaire, qui avait comme un don de prescience, ne fut pas, comme on l'a prétendu, un alchimiste. Cette légende a été fabriquée par de grossiers faussaires, qui n'ont pas craint de raconter que Lulle se rendit, en 1332, en Angleterre, *apud regem Robertum*, écrivit à Londres le *Novissimum Testamentum* et fabriqua pour six millions d'or qu'il donna au roi d'Angleterre en vue de la conquête de la Terre Sainte. Or, en 1332, Lulle était dans la tombe depuis longtemps, et, à cette date, il n'y avait point de roi Robert en Angleterre. L'histoire de Lulle est encore

(1) D'après une note de Antonio de Boraful, citée par MARKHAM.

si mal connue, que, dans un livre tout récent, un historien aussi sérieux que sir Clements Markham affirme que Lulle se rendit en Angleterre, en 1316, pour y étudier la physique telle qu'on la comprenait alors. Mais l'auteur sait bien qu'en 1316 Lulle n'était plus de ce monde, puisqu'il le dit un peu plus bas (1).

Raymond Lulle mourut en vue des côtes de Majorque, le 29 juin 1315. Les marins voulaient porter ses reliques à Gênes, mais un vent se leva, invincible, qui les poussa vers le port de Palma. Le corps du martyr fut reçu par tous les habitants, qui célébrèrent ses funérailles en grande pompe, comme on peut le voir sur un très ancien tableau, conservé à l'hôtel de ville, représentant dans les costumes du temps les personnages de l'innombrable cortège.

(1) Sir Clements MARKHAM, *The Story of Majorca and Minorca*. Londres, 1908, p. 117.

Et, depuis lors, Raymond Lulle repose dans sa ville natale, dans cette magnifique sépulture de l'église Saint-François-d'Assise, au pied de laquelle il faut se prosterner à l'heure où la mélancolie des soirs tombe sur les dalles autrefois ensanglantées par la plus sombre des tragédies. L'impression est inoubliable.

CHAPITRE V

LES PALAIS DE PALMA

L'hôtel de ville de Palma. — La carte nautique d'Américo Vespuce. — Les marins de Majorque. — La *Lonja*. — La splendeur passée de Palma. — Le palais des rois de Majorque. — Charles-Quint à Palma. — La terrasse de l'Almudaina.

Palma possède beaucoup d'antiques palais. L'hôtel de ville, que les Majorquins appellent plus pompeusement le palais de l'Ayuntamiento ou la Casa Consistorial, est un remarquable édifice du seizième siècle qui rappelle les palais de Florence, surtout par l'avancement de son toit en bois orné de somptueux caissons à rosaces et soutenu par des cariatides. La grande salle du premier étage contient une centaine de por-

traits de Majorquins qui se sont illustrés dans les armes et les lettres, depuis don Jaime le Conquérant représenté en roi de carreau jusqu'au général Weyler, cet enfant de Majorque qui, de sa main de fer, gouvernait Cuba à l'époque où l'Amérique arracha à l'Espagne cette perle des Antilles, sans que l'Europe protestât devant ce coup de force. Dans cette curieuse galerie, à côté de Raymond Lulle on voit Pedro Burgemy, cet autre martyr majorquin qui, le 30 août 1654, fut brûlé vif à Alger, à l'âge de vingt-six ans. Au milieu de ces Majorquins, on n'est pas peu surpris de rencontrer, dans un magnifique *Saint Sébastien*, le Flamand Van Dyck, dont le nom, en changeant de climat, est devenu Wandic.

C'est à Palma que sont conservées les archives historiques du royaume de Majorque. On y voit la fameuse carte nautique dressée sur parchemin, en 1439, par

le célèbre géographe majorquin Gabriel de Valseca. Ainsi qu'en témoigne une note manuscrite au dos du document, elle fut acquise pour cent trente ducats d'or par le fameux navigateur Améric Vespuce qui donna son nom au nouveau monde. Cette précieuse carte a eu des aventures extraordinaires. George Sand la vit lors de son séjour à Majorque, en 1838, et les Majorquins ne lui ont pas encore pardonné l'acte de vandalisme dont ils la rendent responsable. Elle raconte que tandis qu'on déroulait la carte devant elle, un domestique imagina de poser un encrier sur un des coins du parchemin pour le tenir ouvert sur la table. L'encrier était plein jusqu'aux bords. Le parchemin, habitué à être roulé, revint sur lui-même, entraînant l'encrier. Ce fut un cri général : la carte était inondée d'encre. Chacun perdit la tête. On accourut avec des seaux d'eau, comme s'il se

fût agi d'un incendie, et à grands coups d'éponge et de balai on se mit à nettoyer les mers, les îles, les continents, réparant le dommage tant bien que mal. On comprend que cet événement tragique ne dut pas contribuer à remettre George Sand en bonne odeur à Majorque. Cette carte historique n'était pas au bout de ses tribulations. Tout récemment, elle fut volée par deux Espagnols, Andrès Lupo et Guillermo Borras, qui s'en allèrent à Rome l'offrir en vente à Victor-Emmanuel III, grand amateur d'antiquités, comme on sait. Mais le roi, après l'avoir examinée, chargea son aide de camp, le général Ruggero, de répondre aux Espagnols que par égard pour l'Espagne avec laquelle il entretenait des relations d'amitié, il ne croyait pas devoir la priver de ce joyau unique qui devait lui faire retour. L'arrestation des deux Espagnols soupçonnés de fraude ébruita

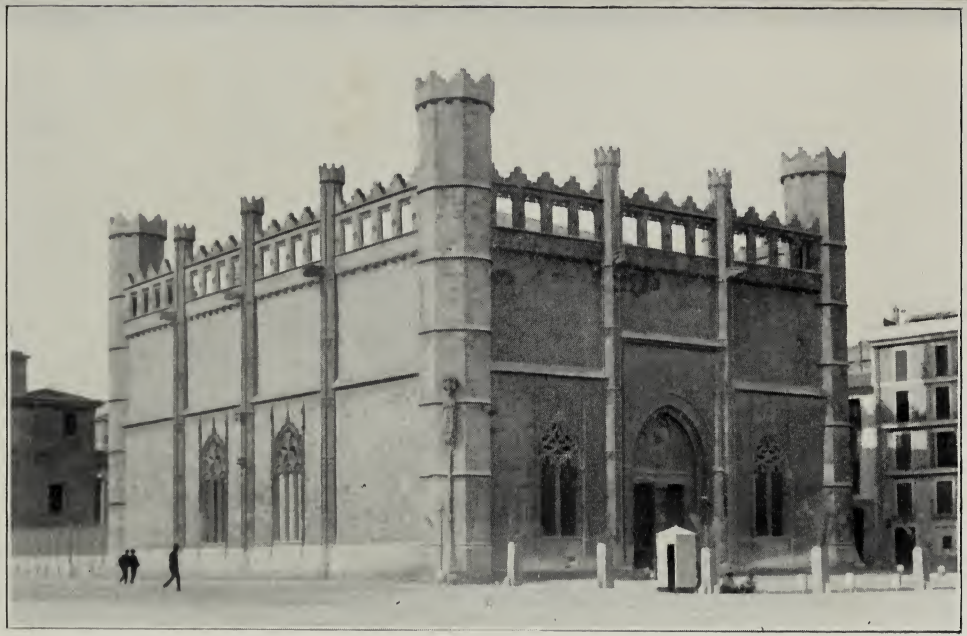
l'affaire en Espagne, où elle produisit une vive émotion. Le député Rodrigo Soriano porta la question aux Cortès et demanda des mesures pour récupérer la carte d'Améric Vespuce. Finalement, les Majorquins rentrèrent en possession du précieux document, grâce à l'intervention de M. Maura, président du conseil, qui est Majorquin lui-même.

Les insulaires des Baléares, qui furent de tout temps d'audacieux marins, étaient habiles aussi à construire des cartes marines et des instruments nautiques. Ils connurent les premiers l'emploi de la boussole. Leurs portulans, qui étaient, pour l'époque, d'une remarquable exactitude, étaient d'un usage si général dès avant 1359, que chaque vaisseau avait ordre d'emporter deux cartes nautiques (1). La

(1) SALAZAR, *Discursos sobre los progresos de la hidrografia.*

réputation des Majorquins comme navigateurs et comme cartographes était universelle. Lorsque le prince Henry fonda la célèbre école de pilotes de Sagres, en vue de favoriser les voyages de découverte sur les côtes d'Afrique, il ne trouva pour la diriger personne de plus compétent que Maestro Jacome de Mallorca, très habile navigateur et constructeur d'instruments nautiques. Les marins de Majorque ne bornaient pas leur activité à des croisières sur la Méditerranée, de bonne heure ils entreprirent des voyages au delà des colonnes d'Hercule, et dès l'année 1346, l'un d'eux, Jaime Ferrar, appareillait à Palma, passait le détroit de Gibraltar, et naviguait le long de la côte d'Afrique jusqu'à l'embouchure du Rio del Oro, à cinq degrés au sud du cap Noun que les Portugais ne franchirent qu'en 1419.

On comprend que les voyages maritimes



LA LONJA

SALA OLIVA

des Majorquins durent faire naître une grande prospérité commerciale dont la *Lonja* ou palais de la Bourse est un des plus intéressants vestiges. Je me suis arrêté ravi devant ce merveilleux bijou d'architecture, que Guillermo Sagrera acheva en 1450. Qu'on contemple ce charmant édifice de la mer ou de la terre, l'œil est fasciné par sa grâce, sa noblesse, son admirable harmonie. On rapporte que Charles-Quint, lors de son entrée dans la capitale de Majorque, fut si frappé de sa beauté, qu'en l'apercevant il s'écarta de son cortège et éperonna son cheval pour admirer l'édifice de plus près. Et il s'extasia devant le merveilleux monument. Apprenant que ce n'était pas une église, comme il l'avait cru, mais un édifice civil, il exprima la joie qu'il éprouvait de posséder dans sa couronne un joyau d'une telle valeur. Isolée de toute autre construction, la Lonja dresse

sa masse rectangulaire au bord de la baie dont les eaux bleues reflètent ses nobles lignes gothiques ; il est flanqué aux quatre angles d'élégantes tours octogones aux corniches crénelées, tandis que dix autres tourelles plus légères accusent les points d'attache des arceaux et des nervures de la voûte intérieure que divisent trois nefs soutenues par six minces colonnes cannelées en spirale. L'intérieur, grandiose dans sa simplicité, n'est qu'une seule salle occupant toute l'étendue de l'édifice, percée de quatre portails et éclairée par quatre magnifiques fenêtres. Ces sveltes piliers, qui n'ont ni base, ni chapiteau, ces nefs hardies qui n'ont point de contreforts extérieurs, sont comme des palmiers entrelaçant leurs palmes, et qui semblent symboliser l'arbre gracieux auquel la ville doit son nom. La galerie qui forme le couronnement extérieur de l'édifice est d'une incomparable

légèreté, avec ses petites fenêtres carrées qui, faisant saillie sur la muraille, s'appuient sur des modillons taillés en forme de feuilles. Et ce qui est d'un effet charmant, ce sont les jeux de lumière à travers la délicate crénelure dentelée qui termine cet harmonieux monument, doré par la patine des siècles.

Si Charles-Quint crut tout d'abord voir dans la Lonja une église, c'est qu'il ne songeait pas aux hôtels de ville de son pays natal. Entièrement dépourvue d'aiguilles, de contreforts, d'arcs-boutants, de saillies, cette construction quadrangulaire, isolée, révèle par elle-même son caractère et sa destination. La somptuosité de l'édifice répond à la richesse de la corporation pour laquelle il fut érigé. Il est vrai que des statues de saints apparaissent aux angles des tours ; mais dans les siècles de foi, la religion se mêlait à tous les actes de la vie,

et dominait même les transactions commerciales. Le sentiment chrétien se traduisait dans les monuments publics aussi bien que dans les demeures privées ; et quelle que fût la destination de l'édifice, les artistes y traçaient pieusement les traits des saints sous la protection desquels il était placé. Que l'art gothique puisse convenir aussi bien aux édifices civils qu'aux édifices religieux, sans rien perdre de sa grandeur et de sa sérénité, c'est ce que démontre l'œuvre du Majorquin Guillermo Sagrera, qui demeure le plus merveilleux joyau gothique que nous ait légué le quinzième siècle.

La Lonja témoigne de la splendeur passée de Palma, dont le commerce au moyen âge fut un des plus florissants du monde. Sous la domination arabe, les pirates de Majorque causaient le plus grand dommage aux côtes de l'Espagne, de l'Italie et de

la Provence. La conquête des Baléares augmenta singulièrement la puissance de la couronne d'Aragon. Imaginons cette admirable baie de Palma lorsqu'elle abritait, ainsi que l'attestent les matricules du quatorzième siècle, trois cents gros vaisseaux et six cents vaisseaux de moindre importance, montés par trente mille marins (1) ! Imaginons le féerique coup d'œil que devait offrir la Lonja lorsque sous ses voûtes se déployaient les riches pourpoints, les brillantes coiffures, les somptueuses étoffes dont les couleurs se mêlaient à celles des costumes pittoresques des marchands levantins. Dans ce cadre magnifique, quel tableau digne du pinceau d'un Titien ou d'un Véronèse ! La découverte de l'Amérique, en déplaçant l'axe du monde, en détrônant les ports de la Méditerranée au profit de ceux

(1) Miguel Mir, *Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America.*

de l'Atlantique, fit déchoir Palma de son rang. Et ainsi s'évanouit la splendeur que symbolisait la Lonja. Sa salle gothique, qui résonnait autrefois, comme une immense ruche, du bruit des transactions de la Bourse, est aujourd'hui morne et silencieuse, et, comme le palais des rois de Majorque, n'évoque plus que des souvenirs historiques.

***

Le palais des rois de Majorque dont s'enorgueillit Palma, et qui a conservé son nom arabe de Almudaina, ancienne résidence des vali, est une énorme bastille très carrée, très solide, flanquée de nombreuses tours quadrangulaires, érigée au bord des escarpements naturels qui dominent la baie ; faisant face à la cathédrale, elle est un peu écrasée par sa puissante voisine.

Dans son immense superficie, elle renferme de grandes cours intérieures, des jardins, une église, des restes de fortifications, la résidence du capitaine général, la salle du trône, la Cour d'appel, l'Intendance, les Archives, que sais-je encore ! Dans ce vaste assemblage assez confus de constructions hétéroclites, où l'époque romaine, l'époque arabe et l'époque gothique ont laissé leurs traces, on reconnaît encore les murs et les tours qui formèrent la première enceinte de la ville, enceinte qui semble bien devoir remonter à l'époque romaine, puisque, au bord de la voie qui partait d'une de ses portes, on a retrouvé les restes de sépultures romaines et des inscriptions funéraires, attestant la coutume des anciens de placer leurs tombes en dehors des villes et le long des routes. Le palais a subi de grandes transformations dans le cours des âges. Les rois de Majorque se sont appli-

qués à faire disparaître les vestiges de l'ancien alcazar arabe. Mais en dépit des tranformations on peut encore imaginer sans effort l'aspect primitif de l'édifice. Le roi Jaime II avait fait venir de Perpignan d'habiles artisans et des artistes, tels que le sculpteur François Camprodon, qui firent du vieil alcazar arabe un palais moderne, décorèrent les appartements royaux de peintures et de bas-reliefs, érigèrent de gracieux balcons, créèrent des ombrages dans les cours et sur les terrasses, ornèrent de statues les salles et les jardins. C'est de cette époque que datent la galerie gothique qui regarde la mer, avec le grenier qui la surmonte, les arcades de la cour d'honneur et la chapelle royale, ravissant oratoire gothique à portail byzantin, où se trouve déposé le corps de sainte Pragède, qui fut de tout temps en grande vénération à Palma.

J'aimais à rêver sous les arcades de cette cour d'honneur, évoquant les grandes figures du passé. Il me semblait entendre le pas du cheval noir de Charles-Quint lorsque, le 13 octobre 1641, il vint y recevoir les hommages des seigneurs de Palma au moment d'entreprendre sa malheureuse expédition d'Alger. Un vieux récit du temps, la *benventurada vinguda*, nous a laissé la relation de cette entrée triomphale, sans omettre un seul détail des fêtes qui se prolongèrent pendant plusieurs jours avec tant de magnificence et avec tant de démonstrations de fidélité, que l'empereur en fut grisé et s'écria qu'un peuple ignoré et un royaume caché venaient de lui être révélés. Déjà alors, à l'âge de quarante et un ans, il était tenaillé par ses infirmités, car la chronique rapporte ce détail indiscret qu'ayant dû mettre pied à terre pour se prosterner devant un fragment de la vraie

croix que lui présentait l'évêque, il dut aussitôt remonter à cheval à cause de sa goutte. Aussi était-il bien fatigué quand, le soir, il se retirait dans ses appartements qui lui avaient été préparés dans l'antique palais des rois de Majorque.

Quel pouvait être alors l'état d'âme du puissant monarque, roi d'Espagne à seize ans, empereur d'Allemagne à dix-neuf ans? Le deuil qu'il portait pour l'impératrice, — il était vêtu d'un pourpoint de drap noir, — la mélancolie qui lui était habituelle, les soucis que devait lui causer son expédition d'Alger, tous ces pensers eussent suffi pour assombrir l'empereur aux soirs des jours de triomphe. Il rejoignit bientôt les vaisseaux mouillés dans la rade, qui portaient une armée de trente mille hommes, et ce fut le célèbre amiral génois André Doria qui le reconduisit à sa galère. Une bruyante salve d'artillerie annonça le départ de la

flotte. Mais ni les acclamations ni les vœux de la population ne purent conjurer la fureur des éléments ni préserver Charles-Quint des revers qui l'attendaient.

Je n'ai rien vu de plus merveilleux que le panorama qu'offrent les tours et les terrasses du palais des rois. Toute la ville se déploie dans le pittoresque désordre de ses rues tracées sans plan, que dominent, se profilant dans le ciel bleu, les flèches de la cathédrale, les tours et les coupoles des églises et des couvents. Avec ses jardins et ses palmiers, la capitale des Baléares, vue ainsi à vol d'oiseau, a un caractère oriental très accentué. A l'horizon s'estompent les cimes bleuâtres des hautes montagnes qui se dressent au nord de l'île. Au sud miroite la baie immense que domine, à droite, au haut d'une colline, l'antique château féodal de Bellver, tandis qu'à gauche on voit émerger de la Méditerranée bleue le triste

rocher rouge de Cabrera, sur lequel plane un souvenir tragique. Qu'il faisait bon de monter, à la chute du jour, sur la plus haute tour du vieux château d'Almudaina ! Devant les splendeurs du soleil couchant, je rêvais d'une Palma arabe, aux mœurs orientales, car j'étais tout simplement sur la plate-forme d'où, jadis, les belles Mauresques aux yeux noirs envoyaient leur mélancolique adieu à quelque hardi corsaire qui partait, ou leur joyeux salut à celui qui rentrait au port en traînant à sa suite une galère capturée. J'étais sur cette même terrasse d'où le vali vit arriver la flotte catalane et le roi Don Jaime disposer ses troupes pour l'assaut.

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

Le journal de Jaime le Conquérant. — Préparatifs de la conquête. — Embarquement et débarquement de la flotte catalane. — Première rencontre avec les Maures. — Désastre essuyé par l'avant-garde. — L'investissement de la capitale. — Le Maure Benahabet. — L'émir. — L'assaut des Catalans. — La reddition et le sac de la ville. — Expéditions contre les Maures. — L'occupation de l'île. — Deuxième et troisième voyages du roi à Majorque. — Conquête de Minorque. — Partage des terres. — Les *Jurados*. — Conquête du royaume de Valence. — Mort de Jaime Ier.

Le château d'Almudaina évoque la chevaleresque figure du roi Don Jaime ; et c'est là qu'il faut lire l'épopée de ce conquistador, qui ne ternit point sa gloire par les cruautés des Cortez et des Pizarre. La conquête de Majorque a cet intérêt spécial que l'histoire en a été écrite par le conquérant

qui, à l'exemple de Jules César, maniait la plume aussi bien que l'épée. Don Jaime nous a laissé un journal qui fut publié à Valence en 1474, dans la langue catalane qui était celle de son auteur. En 1557, Philippe II en fit faire une traduction espagnole. Don Pascual Gayangos en publia une traduction anglaise en 1883. Et ce journal détaillé de la conquête de Majorque, écrit par le conquérant, est un récit de première main d'une inestimable valeur et un document d'une authenticité irrécusable (1).

Jaime Ier avait vingt ans à peine lorsqu'il entreprit son expédition. Roi d'un

(1) Les principales sources de l'histoire de Majorque sont l'autobiographie de Jaime Ier, la chronique de Muntaner, Desclot, Zurita, la *Historia general del Reino Balearico*, écrite entre 1621 et 1631 par Juan DAMETO, chroniqueur officiel désigné par les *Jurados*, et continuée par Vicente MUT, mort en 1687. L'ouvrage de Dameto et Mut a été édité en trois volumes à Palma en 1841. Dans son excellent ouvrage *The Story of Majorca and Minorca*, publié à Londres en 1908, sir Clements R. MARKHAM a utilisé ces sources, et a résumé, pour l'histoire de la conquête, l'autobiographie de Jaime Ier.

peuple libre, il soumit son projet à l'approbation des grands du royaume, aux *Ricos Hombres*, aux prélats, aux procurateurs. L'assemblée eut lieu dans le vieux palais des comtes de Barcelone, et l'approbation fut aussi enthousiaste qu'unanime. L'archevêque de Tarragone, trop vieux pour s'embarquer, promit d'équiper cent chevaliers et mille hommes d'infanterie. L'évêque de Barcelone, Don Beranguer de Palou, prit l'engagement de s'embarquer avec cent trente chevaliers, mille soldats et une galère et déclara qu'il ne reviendrait qu'après la conquête accomplie. L'exemple fut suivi par d'autres prélats, chanoines, abbés et moines. Le comte de Roussillon, Don Nuño Sans, parla au nom des principaux *Ricos Hombres*, qui tous promirent d'équiper des chevaliers et des fantassins. Un riche marchand de Barcelone, Ramond de Plegamans, s'engagea à fournir les armes, le ma-

tériel de siège et les vivres. Une flotte de cent quarante-trois vaisseaux fut équipée qui comprenait vingt-cinq navires de haut bord, dix-huit « taridas » non pontées et cent bateaux à fond plat. Le plus grand navire, muni de trois ponts, venait de Narbonne. L'armée comptait quinze mille hommes d'infanterie et quinze cents hommes de cavalerie. L'entreprenant Plegamans fournit aussi des machines destinées à lancer des pierres et à protéger les assiégeants.

Les vaisseaux furent rassemblés dans les petits ports de Salou et de Cambrils, près de Tarragone, et l'expédition mit à la voile le 1er septembre 1229. Une légère brise soufflait de terre, qui se changea avant le soir en vent de tempête, au point que le pilote parla de retourner en arrière, proposition que le roi ne voulut pas entendre. Au soir du jour suivant la terre était en

vue, et le lendemain matin la flotte était au large de Pollenza, à l'extrémité nord-est de Majorque. A ce moment s'éleva soudain un violent vent provençal, et les navires coururent grand danger d'être jetés sur la côte. Sur le conseil d'un marin expérimenté, ils longèrent le littoral nord-ouest de l'île jusqu'à ce qu'ils atteignirent l'extrémité sud-ouest à l'endroit appelé Palomera. La galère du roi arriva la première, suivie immédiatement du reste de la flotte, dont pas un seul vaisseau ne manquait. A la suite d'une consultation entre Don Nuño et les frères Moncada, on décida d'explorer la côte sud-ouest à la recherche d'un lieu favorable au débarquement, pendant que la flotte resterait à l'ancre. Le roi débarqua sur le rocher de Pantaleu, entre l'île Dragonera et la terre ferme, et y passa la journée du dimanche. Les Maures, qui avaient remarqué la flotte ennemie, se

tenaient sur la défensive, le long de la côte, avec une force considérable de cavaliers et de fantassins. La flotte se remit en marche à minuit dans un profond silence. La plus grande partie des vaisseaux jeta l'ancre dans la baie de Santa Ponza, et le reste dans la rade voisine de Porrasa. Bientôt la petite baie de Santa Ponza se couvrit de chaloupes détachées des vaisseaux et se dirigeant vers la terre. Un jeune enseigne catalan du nom de Bernardo de Riudemeya débarqua le premier en agitant son drapeau pour exciter les autres à le suivre. Le roi lui donna en récompense la terre de Santa Ponza. Il fut suivi par sept cents hommes, et les principaux capitaines, Nuño, Ramon de Moncada, Bernardo de Santa Eugenia de Torrella, Bernardo de Champans, le grand maître des Templiers et ses chevaliers au nombre de cent cinquante chevaux. Au cours d'une reconnaissance,

Ramon de Moncada rencontra dans les environs une troupe de Maures qu'il attaqua et mit en fuite. Le roi, recevant en débarquant la nouvelle de cette rencontre, s'élance aussitôt avec quarante chevaliers vers le lieu de l'action, et, apercevant un détachement de quatre cents Maures, leur livre une attaque furieuse et les met en déroute. A son retour ses nobles, qu'il a laissés fort inquiets, lui reprochent de s'exposer à de tels dangers, et Guillaume de Moncada le supplie de se souvenir que la vie de tous dépend de la sienne.

Le reste de la cavalerie avait débarqué à Porrasa, où la nouvelle était parvenue que l'émir se trouvait à la tête d'une armée considérable à Porto-Pi, petit port situé entre Porrasa et la capitale de l'île. Le roi, en recevant cette nouvelle à minuit, réunit un conseil de guerre et décide de livrer bataille après avoir donné aux troupes une

nuit de repos. A l'aube, Jaime, entouré de ses nobles, assiste à la messe et à un sermon de l'évêque de Barcelone, et tous, pleins de ferveur, demandent au ciel de leur donner la victoire.

Les frères Moncada, avec quelques autres chevaliers, et apparemment sans en avoir reçu l'ordre, s'élancent alors vers l'ennemi, à la tête de cinq mille hommes. Le comte d'Ampurias les suit avec ses soldats. Accablés par le nombre, ils livrent un assaut désespéré. Pressentant le danger, le roi part au galop avec un seul chevalier du nom de Rocafort, espérant arriver à temps pour arrêter l'avant-garde jusqu'à l'arrivée du reste des troupes. Parvenu sur le lieu de l'action, il renvoie Rocafort avec un urgent message ordonnant à Don Nuño de venir au secours de l'avant-garde enveloppée par l'ennemi. Jaime est dans une telle anxiété, qu'on l'entend s'écrier : « Nuño tarde tant

à venir. La sainte Vierge nous préserve ! » Don Nuño, en vétéran expérimenté, s'assure que tout est en ordre avant de conduire le gros de l'armée au combat.

En une heure, il a rejoint le roi. Jaime, qui était parti sans armes, prend des mains d'un de ses servants, Bertrand de Naya, son équipement royal, et revêt le pourpoint et la cotte de mailles. Ayant fait part au général de la situation de l'avant-garde engagée avec le gros de l'armée ennemie, il s'élance aussitôt vers le lieu de l'action. Là il rencontre Guillem de Mediona, célèbre jouteur dans les tournois, qui se retire du combat blessé à la lèvre par une pierre. Le roi Jaime lui dit d'un ton sévère qu'une aussi légère blessure ne justifie pas la retraite. Mediona, piqué au vif, retourne dans la mêlée, et y meurt en soldat.

Le roi, revêtu de son armure, et escorté seulement de douze soldats, gagne alors une

colline qui porte depuis lors le nom de « El Collado del Rey ». Arrivé au sommet, il trouve Don Nuño disposant ses forces pour la bataille, en face de l'immense armée des Maures, rangée sous la bannière rouge et blanche de l'émir, dont la hampe est surmontée d'une tête humaine. Don Nuño doit refréner la martiale ardeur du roi qui veut se lancer dans la mêlée. Au choc des deux armées, le résultat de la bataille reste assez longtemps indécis, mais finalement les Maures cèdent et prennent la fuite. La déroute fut si complète, que l'émir ne put retourner dans sa capitale et dut se sauver dans les montagnes. Les troupes aragonaises étaient trop exténuées pour se mettre à sa poursuite. D'ailleurs arrivèrent bientôt de tristes nouvelles sur le sort de l'avant-garde.

L'évêque de Barcelone vint annoncer au roi que Don Guillem de Moncada, vicomte

de Béarn, et son frère Don Ramon Moncada avaient été tués, et que presque tous leurs hommes avaient été taillés en pièces avant l'arrivée du gros de l'armée. Hugo de Mataplana était également parmi les morts. Le jeune Jaime versa des larmes amères sur la perte de tant d'amis et de camarades qui lui étaient si chers, et toute l'armée pleura avec son roi.

Mort de fatigue et de faim, n'ayant rien mangé pendant toute la journée, le roi fit honneur au frugal repas qui lui fut servi sous la tente de Don Oliver de Termens, gentilhomme du Roussillon, à l'endroit qui porte aujourd'hui encore le nom de « Ben dinat », ce qui, en catalan, signifie « bien dîné ».

Les funérailles des gentilshommes qui avaient été tués à l'avant-garde furent célébrées avec toute la pompe possible.

La déroute de l'armée maure écartait tout obstacle à l'entreprise du siège de la capitale, dont la conquête devait être le couronnement de l'expédition. Le côté ouest des murs faisait face aux Catalans lorsqu'ils descendaient des collines qui dominent Porto-Pi, mais le lit d'un torrent en défendait l'accès. Après un minutieux examen, il fut reconnu qu'il fallait diriger l'attaque sur le côté nord-est, à la porte de *Bellacofol*, nommée par les Espagnols *Pintada*. En conséquence, le roi établit son camp en face de cette porte, au lieu appelé aujourd'hui « El Real ». Le camp était protégé par un fossé et par de solides palissades, car l'infanterie dormait chaque nuit sur les vaisseaux, ne laissant dans le camp que les chevaliers et l'artillerie.

Mallorca était une ville très solidement fortifiée, avec des murailles d'une grande épaisseur et des tours par intervalles. Il fut

donc décidé qu'on renverserait les murailles et qu'on ferait une brèche à l'aide de l'artillerie dont on était pourvu par l'heureuse prévoyance de Ramon de Plegamans. Le roi mentionne différentes sortes de pièces d'artillerie destinées à lancer des *fonebols* ou boulets de pierre, et il leur donne les noms de *trebuchets*, *almajanachs* et *algarradas*. C'étaient là les engins les plus nouveaux d'artillerie de siège. Les Maures avaient, eux aussi, des pièces d'artillerie dont l'une avait une assez grande portée pour atteindre le camp des chrétiens.

L'ardeur de l'armée catalane était stimulée non seulement par l'exemple du jeune roi, mais encore par la fougueuse éloquence d'un frère prêcheur du nom de Miguel Fabra. Depuis le roi jusqu'au simple soldat, tout le monde faisait son devoir. Mais bien qu'on montât continuellement la garde autour des murs, l'émir réussit, par

une nuit noire, à pénétrer dans la ville avec un certain nombre de ses gens.

Les Maures avaient, hors des murs, des auxiliaires qui harassaient les chrétiens. Un des principaux chefs musulmans dans les montagnes était Fatih-Billah (conquérant par la grâce de Dieu), dont les Espagnols transformaient le nom en « Infantilla ». A deux lieues de la ville, dans un lieu appelé Canet, il y avait une source d'où un canal amenait une eau abondante et pure. Le camp des chrétiens fut établi sur le bord de ce canal. Fatih-Billah comptait causer aux assiégeants un tort irréparable en leur coupant l'eau. Une nuit donc, il gagna Canet avec cinq cents fantassins et cent cavaliers, occupa la colline d'où jaillit la source, et se mit à détourner l'eau dans un autre canal. Dès que la nouvelle en parvint au camp, le roi envoya, sous le commandement de Nuño et de Torrella, une force

beaucoup plus considérable qui surprit les Maures pendant leur travail. La pente de la colline fut le théâtre d'un combat désespéré ; Fatih-Billah perdit la vie, ses hommes furent taillés en pièces, et la source resta en possession des Catalans. Ce fut là la dernière tentative pour molester les assiégeants. Néanmoins le roi fit fortifier une tour connue sous le nom de « El Torre de las Lanoveras », entre la capitale et Porto-Pi, et y fit placer une garde pour observer les mouvements de l'ennemi.

Les Catalans trouvèrent une aide précieuse dans l'amitié d'un Maure très influent du nom de Benahabet, qui tenait à se trouver du côté du vainqueur. Il était gouverneur de Pollenza et d'Inca et résidait dans son beau domaine d'Alfavia. Il envoya au roi Jaime un message par lequel il lui faisait savoir qu'il mettait le tiers de l'île à sa disposition. Bientôt après il vint lui-

même s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, à qui il apportait une grande quantité de vivres frais, qu'il renouvela chaque semaine. Il alla même jusqu'à proposer que, puisque les villes placées sous sa juridiction s'étaient soumises, il fallait que deux officiers chrétiens y fussent envoyés pour les gouverner et y administrer la justice. En conséquence, deux officiers, l'un natif de Barcelone, l'autre de Montpellier, furent désignés à cet effet avec le titre de « Baile », ou juge.

Cependant les assiégeants poursuivaient leurs approches et leurs mines, et des deux côtés l'artillerie à boulets de pierre faisait de grands dommages. Voyant les rapides progrès des chrétiens, l'émir fit prier le roi de lui envoyer un délégué avec lequel il pourrait entrer en négociations. Donc Nuño fut envoyé avec une escorte de douze chevaliers et un interprète. L'émir offrit

de payer tous les frais de l'expédition si les chrétiens consentaient à reprendre la mer ; mais le roi refusa catégoriquement d'examiner cette proposition. L'émir demanda alors une seconde entrevue, et disposa, près de Porto-Pi, une tente somptueuse. Don Nuño y retourna pendant la suspension des hostilités. L'émir, insistant sur l'impossibilité de prendre une place aussi forte, réitéra tout simplement sa proposition. Sur un nouveau refus, il offrit cinq besants pour chaque homme, femme et enfant, et la reddition de la ville sous la condition qu'il lui serait alloué un nombre suffisant de vaisseaux pour emmener tout son peuple en Barbarie. Quand Don Nuño revint avec cette offre, les parents et amis des Moncada insistèrent pour la reddition de la place sans conditions. Don Jaime, qui tout d'abord n'était pas éloigné d'accepter les offres de l'émir,

finit par se rallier à l'avis de ses nobles, en sorte que les négociations furent rompues.

L'émir, voyant ses offres rejetées, résolut d'opposer aux assiégeants une défense désespérée. Il harangua son peuple, les suppliant tous de défendre jusqu'à la mort leur religion, leur liberté, leurs maisons. Et en effet, la résistance fut plus vigoureuse et plus désespérée que jamais. A la suite des travaux de mine conduits par le comte d'Ampurias, les murs s'écroulèrent sur une étendue de trente à quarante mètres. Mais la brèche fut défendue avec tant de furie, que les assiégeants durent se retirer, tandis que les Maures reconstruisaient en hâte une autre muraille. Quelques jours après, le samedi après la Saint-André, une autre portion de la muraille tomba avec une tour. D'accord avec l'armée, le roi résolut alors de donner l'assaut le dimanche suivant au matin. Mais cette

fois encore la résistance fut si résolue, la lutte pour maintenir les positions fut si longue, que ce ne fut pas avant le dernier jour de décembre que put être livré l'assaut général.

A l'aube les troupes entendirent la messe et reçurent la communion. Le roi tint un discours par lequel il ranima le courage de ses hommes et promit de vaincre ou de mourir avec eux. Ils gagnèrent la portion ruinée des murs, où se trouvait la *Puerta Pintada*. Trois cents fantassins s'élancèrent sur la brèche, suivis par la cavalerie. L'émir était à la tête de ses braves guerriers, et ce fut, dans la rue aujourd'hui appelée « San Miguel », un combat désespéré. Monté sur un cheval blanc, et armé de toutes pièces, le vaillant Maure bravait la mort, et criait à ses hommes : « Tenez bon ! Tenez ferme ! » Les courageux défenseurs tombaient sur place, mais les Catalans, dans leur irrésis-

tible élan, gagnèrent la principale mosquée, laissant derrière eux des monceaux de cadavres.

La fureur des Maures redouble devant l'envahissement de leur ville. Les femmes et les enfants jettent du haut des toits sur les assaillants des pierres et des pièces de bois. Les Maures continuent la lutte aussi longtemps que l'émir se tient à leur tête ; mais quand enfin celui-ci se retire désespéré, les habitants se répandent par les portes de la ville et s'enfuient vers les montagnes. Des milliers de morts jonchent les rues. Le roi se met à la tête de ses troupes et les conduit à travers la ville jusqu'au palais de l' « Almudaina », en face de la mer, dont les défenseurs se rendent, suppliant qu'on leur laisse la vie.

On montra au roi Jaime la maison où son brave adversaire, l'émir Abu Yahye, s'était réfugié. Il s'y rendit, accompagné de

son cousin Don Nuño, et y trouva l'émir dans son burnous blanc et dans son manteau garni de broderies. Le Maure se leva pour offrir sa soumission. Le roi la reçut avec courtoisie, lui promit la vie sauve, le traita avec égards, et le confia à deux de ses nobles. Il trouva le fils de l'émir à l'Almudaina : c'était un jeune homme âgé d'environ quatorze ans. Il adopta le jeune prince maure, le convertit, et plus tard lui fit don d'un grand domaine en Aragon, où le nouveau chrétien épousa la belle Eva de Roldan et devint baron de Hillueca et Gotor.

Ayant placé une garde près du trésor de l'Almudaina, le roi, harassé de fatigue après tant de jours d'anxiété et de combats, se retira dans le palais maure pour s'y livrer au repos. Le lendemain matin la ville fut livrée au pillage, et ce fut un énorme butin d'objets d'or et d'argent, de riches vête-

ments, d'armes, de chevaux et de mille autres richesses. Les soldats furent bien récompensés de leurs travaux. Le sac de la ville fut autorisé pendant huit jours consécutifs. On ne trouva pas moins de cent quatre-vingts prisonniers chrétiens qui furent rendus à la liberté. On s'occupa ensuite d'enterrer les morts, mais tous les efforts pour prévenir l'éclosion de la peste demeurèrent inefficaces. Une des premières victimes fut le comte d'Ampurias. Beaucoup d'autres nobles de marque périrent, et le fléau fit de grands ravages parmi les soldats.

Les troupes catalanes avaient été considérablement réduites par suite des pertes occasionnées par le siège, par le rapatriement de quelques soldats et par la peste, et elles n'avaient reçu aucun renfort. Le roi n'en voulut pas moins attaquer une grande troupe de Maures qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Par bonheur,

le château imprenable d'Alaro, qu'il laissa à droite pendant la marche, avait été occupé par son allié Benahabet, et n'était pas aux mains des Maures. Le roi mena ses troupes jusqu'à Buñola, au pied des montagnes, où il éprouva un sérieux revers. Les Catalans durent fuir devant les montagnards et ne s'arrêtèrent qu'à Inca, la capitale de Benahabet, à peu près au centre de l'île. Le roi suivit les fugitifs, escorté seulement de quarante chevaliers, et les reprit sévèrement au sujet de leur couardise. Puis il retourna à Palma avec ses troupes battues.

Peu de temps après arriva un renfort qui fut le bienvenu, bien qu'il ne se composât que de quinze chevaliers bien armés. Mais leur chef était un homme d'exceptionnelle importance. Hugo de Folch Alguer était grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Aragon et en Catalogne, et le roi avait ce vétéran en haute

estime. Aussi lui attribua-t-il des terres pour son ordre lors du partage, en dépit des protestations des nobles qui avaient pris part aux premiers faits d'armes ; mais ils donnèrent finalement leur consentement, tant le roi y mit de tact et de conciliante habileté.

Don Jaime résolut alors de conduire une expédition contre les Maures qui s'étaient réfugiés dans les montagnes du sud-est de l'île. Accompagné de Don Nuño, de l'évêque de Barcelone et du grand maître des Hospitaliers, le roi s'avança jusqu'à Manacor, où il apprit qu'un grand nombre de Maures s'étaient cachés, avec leurs richesses, dans les grottes presque inaccessibles qui se trouvent dans le voisinage de la côte méridionale, et dont l'entrée était extrêmement difficile et périlleuse. Le jeune roi dirigea l'assaut sur les grottes d'Arta. Mais, ne pouvant soutenir la grêle de projectiles sur

un sentier aussi étroit et aussi dangereux, ses hommes furent repoussés. Une retraite était inévitable et Don Jaime s'en fut dîner. Le grand maître de Saint-Jean, avec ses chevaliers, essaya alors de mettre le feu à quelques huttes construites autour de l'entrée des grottes. Le plan était d'envoyer deux chevaliers sur les hauteurs qui dominaient l'entrée, de lancer de là des fusées d'artifice, et de mettre ainsi le feu aux huttes, de manière à remplir les grottes d'une fumée suffocante. Deux frères du nom de Antonio et Perote Moix s'offrirent pour cette périlleuse mission. Le plan réussit, et les Maures, par crainte de suffocation, offrirent de se rendre si avant huit jours n'arrivait aucun secours. Cependant les Catalans souffraient du manque de vivres. Le roi lui-même, et Don Nuño et les cent hommes de son escorte, n'eurent un jour que sept pains à se partager. Le

reste de l'armée se nourrissait du maïs emmagasiné dans les fermes. Le jeune fils de Ramon de Moncada, qui avait le service du pain, reçut pour ses armes : *sur champ d'argent sept pains d'or.*

Le jour des Rameaux 1230, les Maures qui avaient fui dans les différentes grottes se rendirent, au nombre de quinze cents hommes, femmes et enfants, et livrèrent une énorme quantité de froment et d'orge, de vaches et de moutons, de bijoux en or et en argent. Don Jaime rentra en triomphe à Palma, où sa joie s'accrut de l'arrivée d'un grand renfort. Bientôt après quelques Maures dans les montagnes de l'ouest firent également leur soumission au conquérant.

Le roi songea ensuite à l'occupation du pays et au partage des terres entre ses nobles et ses chevaliers. Il accorda de grands privilèges aux colons catalans. Et il résolut alors de retourner dans ses possessions du continent.

Don Bernardo de Santa Eugenia, seigneur de Torrella, fut nommé le premier gouverneur et capitaine général du royaume de Majorque. Son frère fut le premier évêque. Les prisonniers maures furent employés à des travaux publics. Ceux qui s'étaient soumis volontairement purent conserver leurs maisons et leurs terres en payant une rente et en cultivant le sol. Quelques-uns se firent chrétiens. Bientôt un grand nombre de colons vinrent avec leurs femmes, et beaucoup de femmes de soldats vinrent rejoindre leurs maris.

Enfin arriva le jour du départ du roi. Il était fort aimé, et ce fut un deuil universel. Il fit un discours d'adieu, et les chevaliers qui avaient couru avec lui tant de dangers en furent remués jusqu'aux larmes. Le roi Jaime partit avec deux galères seulement du port de Palomera le 28 octobre 1230, et débarqua près de Tarragone. Il fut reçu

par toutes les classes du peuple avec de grandes démonstrations de joie.

L'occupation du pays se poursuivit sous Bernardo de Torrella. Environ deux mille Maures résistaient encore dans la montagne sous la conduite d'un chef que les Espagnols nommaient Xoarp. Bientôt arriva une nouvelle alarmante : le roi de Tunis projetait de reconquérir Majorque et avait réuni un grand nombre de vaisseaux pour y transporter une armée considérable. Cette nouvelle fut envoyée au roi et confirmée par Plegamans. Don Jaime résolut d'aller en personne défendre l'île, en dépit des remontrances de plusieurs de ses conseillers qui voulaient le détourner de s'exposer à tant de dangers. Le vieil archevêque de Tarragone alla jusqu'à vouloir le retenir en lui mettant les bras autour de la taille au moment où il s'embarqua à Salou.

Cette fois le roi emmena avec lui un cousin qu'il voulait faire vice-roi de Majorque, dans la personne de l'infant Pedro de Portugal. La mère de ce prince était Aldonza, sœur d'Alonso II d'Aragon et femme de Sancho, roi de Portugal ; en sorte que Pedro était le cousin germain du père du roi Jaime, et avait avec celui-ci la même parenté que Don Nuño. Il avait épousé la comtesse d'Urgel, la principale héritière d'Aragon, qui était morte sans enfants. Pedro reçut Majorque à condition de renoncer à tous ses droits sur le comté d'Urgel.

Don Jaime, accompagné de Don Nuño et du prince portugais, partit de Salou, et au bout de deux jours la petite flotte jeta l'ancre dans le port de Soller, où l'on reçut l'agréable nouvelle que le roi de Tunis avait abandonné son projet d'invasion, tout au moins pour cette année. Le port de Soller

est situé dans le nord de l'île, près de la ville de ce nom. Don Jaime y trouva un vaisseau génois occupé à décharger. Le roi dut être frappé de la merveilleuse beauté de cette partie de l'île, qu'il n'avait pas encore explorée. En chevauchant de Soller à Palma, Don Jaime franchit un col de deux mille pieds de haut, d'où il contempla la vue magnifique de la vallée de Soller d'un côté et du fertile jardin de Palma de l'autre. Arrivé à Palma, il fut reçu avec des transports de joie par la population.

Le roi ne put rester longtemps éloigné de son royaume. Il laissa dans l'île l'infant Pedro de Portugal comme vice-roi, mais en réalité les vrais gouverneurs étaient Bernardo de Torrella et un chevalier du nom de Pedro Maza, car l'infant était un homme faible et sans caractère.

Cependant les deux mille insurgés maures qui tenaient encore la montagne refusaient

de se rendre à tout autre que le roi lui-même. Lorsque cette situation fut représentée à Don Jaime, il résolut de faire une troisième visite à son royaume insulaire, et s'embarqua à Salou avec trois galères en mai 1232. Il débarqua à Porto-Pi, où il fut reçu avec joie par ses loyaux sujets, heureux de lui montrer les progrès qu'ils avaient accomplis à Palma. La cathédrale avait été commencée sur un emplacement faisant face à la mer, tout près de la muraille orientale de l'Almudaina, et la chapelle royale, destinée à recevoir le maître-autel, était déjà terminée. Cette chapelle devait former, avec deux autres qui n'étaient pas encore commencées, les extrémités du grand vaisseau et des nefs latérales. Le roi fut charmé des progrès accomplis.

Le temps était venu de soumettre les autres îles Baléares ; mais le roi reçut tout d'abord la reddition du chef maure qui

tenait encore la montagne et l'autorisa, lui et ses gens, à conserver leurs maisons, à condition de payer l'impôt à leurs seigneurs. Un petit nombre d'obstinés fanatiques refusèrent d'obtempérer à ces conditions, et moururent de faim.

Le moine Ramon Serra, grand maître des Templiers de Majorque, conseilla au roi d'envoyer ses galères à Minorque, et d'exiger la soumission immédiate de cette île, sous la menace que le roi viendrait en personne, à la tête d'une grande armée, punir tout refus d'obéissance. En conséquence, trois chevaliers, Torrella, Maza et Serra lui-même, reçurent l'ordre de se rendre à Minorque accompagnés d'un interprète et munis d'une lettre du roi écrite en langue arabe. L'alcaïde maure et les chefs de la cité reçurent les chevaliers avec beaucoup de respect. Il leur fut donné lecture de la lettre, et ils demandèrent un délai pour

délibérer, ce qui leur fut accordé. Cette nuit même, le roi, accompagné de six chevaliers, campa au cap Pera, à l'extrémité orientale de l'île Majorque, près d'Arta, d'où Minorque est parfaitement visible à l'horizon. Dès le coucher du soleil, ils mirent le feu à d'énormes bûchers de buissons de lentisques, pour faire croire aux Minorquins qu'une grande armée campait en cet endroit. Lorsque les chefs de Minorque virent ces feux, ils questionnèrent à ce sujet les chevaliers catalans. « C'est la grande armée, leur dirent-ils, qui viendra si le roi apprend qu'un refus est opposé à sa demande. » Ils se soumirent dès le lendemain, rendirent toutes les places fortes, et déclarèrent qu'ils se fiaient à la clémence du roi. Don Jaime resta au cap Pera, continuant le stratagème des feux de joie pendant quatre jours, quand il reçut avec une grande satisfaction la nouvelle de la soumission de Minorque sans la

moindre effusion de sang. Iviza et Formentera se soumirent l'année suivante.

Le roi résida à Majorque pendant les mois de juillet et d'août 1232. Il accorda libéralement des *Fueros* au peuple et acheva l'œuvre de colonisation. L'acte de la distribution des terres parmi les conquérants fut signé le 1er juillet 1232. Les terres furent divisées en *jovadas*, et celles-ci furent subdivisées en *cuarteradas*, carrés dont chaque côté avait quarante *brazas* de long (environ 72 mètres). Une *jovada* était primitivement la portion de terre qu'une paire de bœufs pouvait labourer en un jour. Mais à Majorque cette division était de seize *cuarteradas*. On y employait les dénominations arabes : le *rahal* était une maison ou une propriété située près d'une ville ; l'*alqueria* était une ferme ; *beni* précédant un nom de lieu signifiait « la maison de ». Le roi octroya ainsi 573 *rahales* et *alquerias*. Les

Templiers reçurent, outre un grand nombre de fermes, le château situé à l'angle sud-est des murs de la ville, qui s'appela par la suite le Temple. Les Hospitaliers reçurent aussi de grandes quantités de terres. A la suite de la conquête un grand nombre de Maures périt, beaucoup se réfugièrent dans la partie mahométane de l'Espagne ou en Afrique, beaucoup furent emmenés par leurs nouveaux maîtres.

Le gouvernement de Majorque, suivant les fueros du roi Jaime Ier, accordés en 1240, consistait en six personnes élues chaque année sous le nom de *Jurados*, qui formaient l'autorité municipale. Le président, appelé *Jurado en cap*, appartenait à la classe des nobles ; deux étaient des citoyens assujettis au service militaire ; deux appartenaient à la classe marchande, un à la classe rurale. Il y avait un Conseil général de cent quarante-trois députés, présidé par le *Jurado*

en cap. Les députés formaient un nombre fixe de représentants de la capitale et des autres villes, et de chevaliers, marchands et artisans. Il y avait un juge, appelé le *Bayle General*. C'était, pour le treizième siècle, une Constitution fort libérale, témoignant de la confiance du roi Jaime dans la loyauté et le bon sens de ses sujets.

La conquête de Majorque ne fut qu'un bref épisode au cours d'un règne de plus de soixante années. En 1238, neuf ans après la conquête de Majorque, le roi Jaime, à la suite des fréquentes et audacieuses incursions des Maures, jugea bon d'entreprendre la conquête du riche et important royaume de Valence. Il se rendit maître de la capitale et y introduisit une population chrétienne. Mais il fallut de plus longues opérations militaires pour réduire les nombreuses places fortes sur la frontière de Murcie. Finalement le roi Jaime, bien nommé « El

Conquistador », en vint à bout, et il accorda à son nouveau royaume de Valence des *fueros* et des Cortès ou assemblée représentative.

Jaime Ier eut huit enfants de sa femme Violante de Hongrie. Pedro, son successeur en Aragon, en Catalogne et à Valence, naquit en 1243. En juillet 1262, âgé de dix-neuf ans, il épousa Constance, fille de Manfred, roi de Sicile, fils de l'empereur Frédéric II par Béatrice, fille d'Amédée, comte de Savoye. Le mariage eut lieu à Montpellier. Le second fils, Jaime, succéda à son père comme roi de Majorque. Le Conquistador mourut à Valence le 27 juillet 1276, dans sa soixante-dixième année, après un règne de soixante-six ans. Il repose à Valence, où son épée est pieusement conservée. L'histoire l'honore comme un des plus grands hommes du treizième siècle. Quand eut lieu, le 8 février 1908, la célébra-

tion du septième centenaire de sa naissance, on vit bien que le grand roi n'était pas oublié dans la mémoire du peuple. Chaque année se déroule à Palma, pour commémorer la prise de la ville, le jour de la Saint-Sylvestre, une procession où figure la bannière du Conquistador. Et la rue du Conquistador est la principale rue de Palma.

CHATEAU DE BELLVER

CHAPITRE VII

LES CHATEAUX DE MAJORQUE

Le château de Bellver. — Son fondateur. — Exécution du général Lacy. — Le cachot des prisonniers politiques. — La captivité de Jovellanos. — Porto-Pi. — Cas Catala. — Le château de Bendinat. — Origine du nom. — Souvenirs historiques. — Le château de Raxa. — Le musée du cardinal Despuig. — La bienheureuse Catalina Tomas. — Alfavia. — Un fauteuil antique. — Pedro le Cérémonieux. — Les infortunes de Jaime III et de ses enfants. — La fin de la dynastie des Jaime.

Le château de Bellver, qui du haut de la terrasse du palais m'était apparu comme une résurrection du treizième siècle, profilant sa fière silhouette au sommet d'une hauteur qui domine la baie, est un des rares châteaux gothiques qui se soient conservés tout à fait intacts. Il est merveilleu-

sement situé à une demi-lieue de la ville, sur une colline dont les pentes boisées, qui s'en vont mourir dans la mer bleue, offrent toutes les variétés du vert, depuis le vert sombre jusqu'au vert pâle de l'olivier sauvage et au feuillage luisant de l'arbousier. Comme je gravissais cette colline par une glorieuse matinée d'été, entrevoyant tout en haut, à travers les cimes des pins, la ligne de l'édifice, il me semblait voir une de ces féeriques apparitions de châteaux enchantés dont nous parlent les charmantes fictions de l'Arioste, et je n'aurais pas éprouvé la moindre surprise, en débouchant sur la porte du château, si je l'avais vue gardée par un farouche guerrier du temps, dans son armure de fer. L'illusion ne tomba qu'à la vue d'un paisible soldat coiffé du képi de l'infanterie espagnole, à qui j'exhibai le permis d'entrée dont je m'étais muni auprès de l'autorité militaire de Palma.

Bellver, qui date du roi Don Jaime II, de la fin du treizième siècle, est l'œuvre de l'architecte majorquin Pedro Salva. C'est un château fort d'un aspect rude et rébarbatif. Au lieu d'être construit sur un plan quadrangulaire, comme la plupart des châteaux de l'époque féodale, il s'érige dans une enceinte parfaitement circulaire, flanqué de plusieurs tours rondes qui rompent la monotonie de son architecture, et que domine de toute sa hauteur la grande tour d'honneur. Un double fossé circulaire formant escarpe et contrescarpe en défend l'accès. La cour intérieure, ronde comme le château, est entourée d'un corridor à deux rangs d'arcades superposées, à plein cintre à l'étage inférieur, ogivales à l'étage supérieur. Au centre de cette cour s'ouvre un puits d'une grande profondeur, sur la margelle duquel se révèle un merveilleux écho. La cour d'honneur est isolée du corps

principal de la forteresse, à laquelle elle se rattache par deux larges arcades jetées à mi-hauteur, que reliait autrefois un pont-levis transformé aujourd'hui en pont fixe. Cette architecture massive, robuste, d'une grandiose simplicité, répond à sa destination. Bellver était moins un château de plaisance qu'une forteresse. Et pourtant, son nom poétique, qui dans le vieux catalan signifie « Belle vue », laisse supposer que le roi Don Jaime II se plaisait à y résider : et ainsi l'on s'expliquerait les gracieuses ogives et les voûtes gothiques qui embellissent cette forteresse.

Les sombres murs de Bellver évoquent d'émouvants souvenirs. Le soldat qui m'accompagnait m'a montré, en face de l'entrée du château, la pierre commémorative érigée au lieu même où fut fusillé, le 5 juillet 1817, à quatre heures du matin, le général Lacy dont, quatre ans après, les restes devaient

être transférés en grande pompe à Barcelone. J'ai noté l'inscription rappelant les gloires militaires et les vertus de ce héros, « mort martyr pour la cause de la liberté qu'il aima d'un ardent amour ». On m'a conduit ensuite dans cette partie de la tour d'honneur où furent relégués tant de prisonniers politiques exilés de l'Espagne, depuis l'illustre Jovellanos juqu'au général Martinez Campos, qui est presque un contemporain. Au plus profond de la tour est creusé un horrible cachot appelé *la Fosse*, où l'air et la lumière ne pénètrent que par une épaisse et étroite lucarne, et que fermait autrefois une trappe de fer qui ne s'ouvrait que pour le passage des aliments destinés au prisonnier enterré vivant dans ce tombeau. C'est dans ce cachot que fut jeté l'infortuné Lacy la veille de sa mort. On y peut lire encore sur le mur cette lugubre inscription qu'il y traça en espagnol

avec un clou ou un poinçon : « Enfermé dans ce lieu, Lacy, mourant de faim, a demandé du pain à la sentinelle. » Ainsi, pauvres prisonniers, on vous ôtait même la force de marcher au supplice ! On lit aussi, sur les murs et jusque sur les créneaux de la plate-forme de cette sinistre tour, les mélancoliques réflexions tracées par d'obscurs prisonniers de guerre, humbles soldats que les hasards des batailles conduisirent à Bellver. Nombre d'inscriptions sont en français et célèbrent la liberté et la belle France auxquelles songeaient ces pauvres captifs devant un des plus enchanteurs paysages du monde. Mais combien tristes les plus belles terres d'exil !

Au-dessus des ombres des milliers de prisonniers de Bellver plane la grande âme de Jovellanos, le ministre de Charles IV, qui, sur l'ordre du tout-puissant Godoy, fut interné dans le château du 5 mai 1802

au 6 avril 1808. On y peut voir encore, dans la galerie, les ouvertures pratiquées dans la pierre pour la pose de la grille de bois qui isolait la partie du corridor où le prisonnier pouvait se promener et prendre l'air. C'est là que l'illustre écrivain, au milieu des privations et des souffrances, donna un admirable exemple de résignation chrétienne en cherchant sa consolation dans la religion, l'étude des lettres et la poésie. Comme l'oiseau qui, dans son étroite volière, captive son geôlier par ses chansons, il chanta sa prison avec amour ; il rechercha les origines de Bellver, en peupla les voûtes et les galeries, y évoqua les ombres des siècles passés ; il célébra avec d'harmonieux accents poétiques la magnificence du tableau qu'il contemplait des fenêtres de sa tour, la riante baie, la gracieuse Palma, les campagnes vertes, les monts bleuâtres découpant leurs crêtes sur l'horizon lointain. Et

ainsi, si ce grand esprit ne fut peut-être pas compris de ses contemporains, il sut, par la merveilleuse sérénité qu'il opposa à l'infortune, léguer à la postérité une œuvre impérissable.

Du sombre château féodal de Bellver je suis allé, par Porto-Pi, au riant château de Bendinat. Porto-Pi est une agglomération de maisons de campagne, à quatre kilomètres de Palma, éparpillées le long de l'antique port de Pi, dont les eaux toujours calmes invitent aux bains de mer. L'entrée du port est défendue par deux vieilles tours gothiques qui servaient, au moyen âge, à tendre une chaîne de fer, car dans ce temps, après le coucher du soleil, la porte se fermait comme la ville. Près de la tour du sud, convertie aujourd'hui en phare, est le château de San Carlos, armé de batteries. Après Porto-Pi, continuant à longer la mer,

j'ai gagné le lieu connu sous le nom de Cas Catala, où un particulier a érigé, dans un site paisible et solitaire, un hôtel-pension qui doit être une charmante résidence d'hiver, avec sa terrasse qui domine une des plus belles baies du monde. Tout près de là s'ouvre, entre les pins, le délicieux chemin qui monte au château de Bendinat.

Bendinat n'est plus, comme Bellver, une forteresse ou une prison, mais une seigneuriale habitation de plaisance. Le château est carré, flanqué, à ses angles, de quatre massives tours également carrées. Les quatre corps de bâtiment sont percés, comme les tours, de fenêtres en ogive. La cour intérieure, convertie en jardin, est entourée d'une galerie gothique à deux étages. Cette demeure, aux salons richement ornés, s'élève au milieu d'un parc dont les allées ombragées mènent jusqu'aux hauteurs voisines, offrant d'admirables points de vue sur la

baie. Le noble propriétaire de ce domaine est le comte de Montenegro. Le château occupe l'emplacement d'une pauvre cabane où le roi Don Jaime se reposa, lors de la conquête, et où il ne trouva à mettre sous la dent qu'une gousse d'ail et une tranche de pain : après ce frugal repas, il témoigna sa satisfaction en disant, dans son langage catalan : « *Bé hem dinat.* » (Nous avons bien dîné !) Et ce lieu resta s'appeler Bendinat. Si le mot est vrai, il prouve que les rois de ce temps savaient vivre à la guerre comme le dernier de leurs soldats. Mais ce nom de Ben-Dinat trahit une forte saveur mauresque qui me semble pouvoir donner une explication beaucoup plus simple. Quoi qu'il en soit, c'est dans ces parages que se déroulèrent les premiers épisodes de la conquête. On n'y peut faire un pas sans en évoquer quelque fait. Ici, c'est le pin historique marquant le lieu où moururent les frères Mon-

cada. Là, c'est la pierre où fut célébrée la première messe devant l'armée du Conquistador. Plus loin, c'est l'anse où débarquèrent, en 1229, les braves qui allaient planter dans l'île Majorque l'étendard de la croix.

Après Bendinat, il faut voir, à deux lieues de Palma, sur la route de Soller, une autre maison de plaisance du même comte de Montenegro, qui est le marquis de Carabas du pays : c'est le château de Raxa. Qu'on s'imagine un vaste bâtiment à trois étages, offrant d'innombrables appartements, avec une cour intérieure au centre de laquelle croît un vieil orme. Il y a de délicieux cabinets florentins meublés dans le goût du dix-huitième siècle, et ornés de quelques bons tableaux et de porcelaines. Il y a surtout, dans la salle à manger, un beau plafond en chêne, dont chaque caisson est orné d'un vieux plat en faïence.

Ce château de Raxa est situé dans une jolie vallée, au milieu des enchantements d'un jardin étagé en terrasses se déployant en amphithéâtre sur la montagne, où s'ouvrent des échappées lointaines sur les tours et les coupoles de Palma. Partout des fontaines, des étangs, des eaux courantes circulant dans des canaux en maçonnerie, et de longues suites d'escaliers en pierres, ornés de statues, et menant aux terrasses supérieures où des parterres de fleurs s'épanouissent au milieu des bosquets de pins, de cyprès, de lauriers, d'amandiers, d'orangers. Vrai jardin de rêve, d'où l'œil erre sur de magnifiques horizons de montagnes. Mais l'intérêt du château de Raxa n'est pas tant dans la beauté du site que dans les richesses artistiques qui y ont été accumulées, et en font un merveilleux musée d'art ancien. Don Ramon Despuig, devenu depuis comte de Montenegro, hérita ces

trésors de son oncle, le cardinal Despuig, qui lors de son séjour à Rome, de 1787 à 1796, fit pratiquer des fouilles à Arriccia, près d'Albano, sur l'emplacement du superbe temple érigé à Egeria par l'empereur Domitien ; le cardinal envoya dans son île natale les objets exhumés. Le neveu poursuivit l'œuvre du cardinal, et installa les collections dans cette délicieuse retraite de Raxa, si propice à l'étude et à la méditation. Sur des piédestaux en marbre du pays se dressent des statues et des bustes d'empereurs romains, de philosophes, de dieux et de pénates en marbre ou en bronze. Néron y fait face à sa femme Popea Sabina ; Auguste, Adrien, Marc-Aurèle, Trajan, Caligula, Galba, Vespasien y trônent dans leur majesté impériale ; un philosophe romain y contemple l'orateur athénien Alcibiade ; Aspasie de Milet, la courtisane philosophe, y regarde Hercule et Pallas. Parmi les

bustes antiques se trouve le buste moderne du fondateur de ce Vatican en miniature, le cardinal Don Antonio Despuig y Dameto. Cet illustre enfant de Majorque, qui fut évêque d'Orihuela, puis archevêque de Tolède et de Séville, accompagna Pie VI dans son exil. Pie VII le créa cardinal. Grand ami des lettres et des arts, il consacra une partie de sa fortune à exhumer les précieuses collections qu'il légua à sa patrie.

Raxa, au temps des Maures Araxa, est un pur nom arabe, dont la prononciation même — Racha — s'est conservée sans altération. Le nom témoigne de l'antiquité de ce lieu de villégiature qui peut-être servit de sérail aux valis. Lors de la conquête, le roi Don Jaime en fit hommage au comte d'Aspurias. Avant d'échoir aux Despuig dans la première moitié du dix-septième siècle, le domaine avait appartenu depuis le quinzième siècle aux Sa-Fortesa, dont la

maison existe encore à Palma, où elle est devenue le bureau de poste. C'est dans cette maison et dans celle de Raxa qu'entra, comme une humble servante, vers l'an 1550, la bienheureuse Catalina Tomas, la vierge de Valldemosa, dont le cardinal Despuig a raconté la vie. Par certains traits touchants, cette vie rappelle celle de ces bergères que furent sainte Geneviève et Jeanne d'Arc. Elle était, comme elles, obéissante, pauvre, chaste et humble. Elle avait, comme elles, l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ses historiens rapportent que pendant qu'on faisait à Majorque des prières publiques pour la santé du pape Pie V, Catalina les interrompit en disant qu'elles n'étaient plus nécessaires, puisque à cette même heure le pontife suprême venait de quitter ce monde, ce qui se trouva vrai. A Palma un autel lui a été érigé dans l'église de Sainte-Eulalie.

A Raxa une chambre du château est consacrée à sa mémoire.

Raxa n'est pas le seul château qui rappelle à Majorque la domination des Maures. Il y a aussi, dans les mêmes parages, au pied des montagnes qu'on rencontre sur la route de Soller, Alfavia, qui était, au temps de la conquête, le séjour enchanteur du Maure Benahabet, l'allié du roi Don Jaime. D'après la tradition, c'est là que le conquérant se reposa lorsqu'il se rendit de Soller à Palma. Il fit hommage du domaine d'Alfavia à Don Nuño, qui autorisa le Maure à y rester en payant une rente. Le château n'a conservé de son ancien style mauresque qu'une partie du toit, qui rappelle les toits de l'Alhambra, et dont les couleurs sont encore reconnaissables. Autour de la corniche court une antique inscription arabe, qui se traduit ainsi :

« Les préceptes sont de Dieu ; la puissance est de Dieu ; la miséricorde est de Dieu ; Dieu est grand, il n'y a de Dieu que Lui ; la richesse consiste en Dieu. » On pénètre dans la cour par un majestueux corridor, sur les murs duquel sont peints les écussons des familles qui ont occupé Alfavia depuis le temps des Maures. On y voit le lion rampant de l'écusson de Ben-nassar, le dernier Maure qui occupa le château, avant que Santa Cilia héritât de ce domaine par le fait de son mariage avec Léonor Ben-nassar, héritière du Maure Benahabet.

Alfavia possède un trésor qui évoque le souvenir du dernier roi de Majorque Jaime IV et de sa sœur Isabelle, les infortunés enfants de Jaime III. C'est un solide fauteuil en chêne, sculpté pour Arnaldo de Santa Cilia en mémoire de ces malheureux princes dont il avait été le plus fidèle ami. Les costumes des personnages et le faire

de l'artiste trahissent une œuvre du quatorzième siècle. Les sculptures retracent la tragique existence des deux enfants de Jaime III. Ils sont représentés sur le dossier du siège dans le costume du temps, assis à une table qui semble être un échiquier, et sous laquelle est couché un petit chien. Un arbre à trois branches les abrite. Sur les branches sont perchés, parmi les feuilles, des oiseaux de malheur, hiboux et corbeaux, symbolisant les malheurs des des deux enfants. Sous le siège deux chiens féroces se font face, l'un d'eux tuant un lapin. Au dos du siège les sculptures ont un sens plus symbolique encore. Un laurier croît sur une tombe, dont le feuillage porte une tête couronnée, allusion à Jaime III. Près de l'arbre se tiennent le prince et sa sœur, le prince portant au poing un faucon. Tous deux étendent la main vers la tombe, où se trouve la même tête cou-

ronnée. Les compartiments inférieurs contiennent d'autres allégories sous la forme de chiens poursuivant leur proie. Sur les côtés sont des chevaliers armés, dont l'un porte une couronne et un long manteau, et, sur son bouclier, un oiseau aux ailes éployées.

Cette relique si suggestive évoque la lamentable fin de la dynastie des Jaime. Ce n'est pas sans émotion que j'ai relu cette page tragique de l'histoire de Majorque. Pedro IV, qui était monté en 1335 sur le trône d'Aragon, avait un odieux caractère, et ce fut la cause de tous les malheurs de Jaime III, roi de Majorque, qui avait épousé Constance, sœur du roi d'Aragon. Au début de son règne, Jaime III se rendit à Barcelone avec sa femme, pour rendre hommage à son beau-frère. Pedro et Jaime allèrent ensemble à Avignon rendre hommage au pape. Rentré en Aragon, Pedro se

montra bientôt sous son vrai jour. Il convoita les îles Baléares et résolut de les prendre contre tout droit et toute justice. Comme son beau-frère, qui était aussi son cousin, se trouvait sur son chemin, il devait fatalement lui vouer une haine proportionnée à son ambition et à ses convoitises. Avare et cruel, il aimait le faste et la pompe, ce qui lui valut le surnom de « Pedro le Cérémonieux ». Comme il fallait bien trouver quelque excuse pour ses projets d'usurpation, il fit d'abord grief au roi de Majorque de tolérer la circulation des monnaies de France dans ses possessions continentales, ce qui était, prétendait-il, une atteinte à sa suzeraineté. Puis il écrivit des lettres aux *Jurados* de Majorque, dans lesquelles il accusait leur roi de contumace. Dans leur réponse, datée du 18 juin 1342, les *Jurados* exposèrent que leur roi n'avait rien fait qui portât atteinte à la dignité, à l'honneur ou

aux droits du roi d'Aragon, qu'il avait loyalement et fidèlement accompli tous ses devoirs envers son suzerain, et qu'ils entendaient rester ses dévoués sujets.

Pedro, comprenant toute l'absurdité de ses accusations, machina alors un infâme mensonge. Il prétendit que son beau-frère songeait à l'enlever de son palais de Barcelone et à l'enfermer dans un donjon à Majorque. A l'appui de ses dires, il osa soutenir que cette trahison lui avait été révélée par Dieu lui-même, qui avait ainsi récompensé sa piété et sa vertu.

Il équipa une flotte à Barcelone pour la conquête de Majorque, et publia le 21 février 1343 une sentence par laquelle il déclarait le roi de Majorque contumace et coupable de trahison envers son suzerain, et, en conséquence, déchu de toutes ses possessions. Jaime III, par l'entremise de son procurateur Pedro Pascual, publia la réfu-

tation complète des fausses affirmations contenues dans la prétendue sentence. La reine de Naples, Sancha, tante de Pedro, supplia son neveu de différer les hostilités et de faire régler la question par un arbitrage. Tout fut inutile. Le 10 mai 1343, Pedro s'embarqua à la tête d'une flotte de cent dix vaisseaux à voile, comprenant vingt-neuf vaisseaux de guerre. Il arriva dans l'île le 23. Le roi Jaime avait en hâte réuni des troupes pour repousser cette injuste invasion. Mais elles furent complètement mises en déroute par les forces écrasantes de l'envahisseur, et le malheureux roi dut se sauver sur un navire et se réfugier à Perpignan. Après une sanglante bataille, Palma n'eut d'autre alternative qu'une reddition sans conditions. L'usurpateur y entra en triomphe, déclarant que Majorque et les îles voisines étaient annexées à la couronne d'Aragon. Nicolas de

Marin, le loyal châtelain de Bellver, après une courte résistance, fut forcé de capituler.

Alors commença une cruelle persécution de tous les amis du roi de Majorque. Jaime III avait laissé à Majorque sa femme et ses deux enfants, un fils du nom de Jaime, né en 1334, et une fille du nom d'Isabelle, née en 1338. La reine et les deux pauvres enfants furent étroitement confinés en prison à Barcelone.

A son retour de Majorque, Pedro rassembla des troupes à Gerona, et se prépara à la conquête des possessions continentales de son beau-frère. Il s'avança jusqu'à Figueras, où il reçut une lettre de l'infortuné Jaime sollicitant une entrevue. Pour toute réponse, il le menaça de détruire Perpignan. Jaime, qui avait grand'peine à se maintenir dans Perpignan avec les troupes qui lui étaient restées fidèles, dut s'humi-

lier jusqu'à demander merci à son impitoyable beau-frère. Il fit son entière soumission, espérant un sentiment de générosité ou de pitié dont le Cérémonieux était absolument incapable. Pedro s'empara de Perpignan et relégua le roi de Majorque à Berga, lui offrant une pension à condition qu'il renoncerait à tous ses droits. Pedro n'avait d'autre but que de réduire son beau-frère au désespoir et d'exterminer sa famille.

Et Jaime était en effet désespéré. Sa femme, en dépit des supplications qu'elle adressait à un frère sans cœur, ne put obtenir de venir le rejoindre. Toutefois, l'emprisonnement de ses deux enfants innocents souleva l'indignation des nobles Catalans. Ils forcèrent les portes de la prison, tuèrent le geôlier, et donnèrent au prince Jaime et à sa sœur le moyen d'aller rejoindre leur père. En même temps, un revirement

se produisit en faveur du roi persécuté. La cour de France intercéda pour lui, et des lettres lui parvinrent de Majorque qui l'invitaient à rentrer dans ses possessions. Il vendit sa baronie de Montpellier au roi Philippe de France pour cent vingt mille écus d'or, et avec cette somme il leva des troupes et équipa des vaisseaux pour reconquérir Majorque. Le roi de France et la reine de Sicile lui donnèrent leur aide en lui fournissant des vaisseaux. Le roi Jaime réunit huit galères et plusieurs vaisseaux de moindres dimensions à bord desquels il embarqua trois mille hommes d'infanterie et quatre cents hommes de cavalerie. Il était accompagné de ses deux demi-frères, Pagano et Sancho, qui lui étaient restés fidèles. Et il emmenait aussi son jeune fils Jaime, à peine échappé du donjon de Barcelone. Carlos de Grimaldi, d'une noble famille génoise, était un de ses principaux

commandants. Il partit de la côte de Provence avec l'espoir illusoire de voir réussir sa dernière tentative de reconquérir son royaume perdu.

Jaime débarqua avec sa petite armée sur la côte méridionale de l'île, et s'avança plein d'espérance. Mais Gilabert de Centellos, qui gouvernait Majorque au nom de l'usurpateur, disposait de forces infiniment supérieures, s'élevant à vingt mille hommes d'infanterie et huit cents hommes de cavalerie. Les deux armées se rencontrèrent près de la petite ville de Lluchmayor, au sud-est de Palma. Le roi, qui marchait à l'avant-garde avec un petit escadron de cavalerie et un corps d'infanterie française, essuya le premier choc. Mais ses troupes, prises de panique, s'enfuirent en désordre. Le roi, qui se battait comme un lion avec quelques fidèles chevaliers, tomba de cheval criblé de blessures,

et un brutal soldat l'acheva en lui séparant la tête du tronc.

Ainsi mourut Jaime III, le 25 août 1349, à l'âge de trente-quatre ans, après un règne de vingt-cinq ans, dont les onze premières années furent heureuses et paisibles, et dont les quatorze dernières années ne furent qu'une suite de malheurs et de calamités.

Jamais roi ne monta sur le trône dans des circonstances aussi épouvantables que celles qui marquèrent l'avènement de Jaime IV, le dernier des rois de Majorque. Le prince avait quinze ans quand il combattit avec son père à Lluchmayor. Gravement blessé, il fut transporté au château de Bellver à côté du cadavre de son père décapité. Dès qu'il fut en état de supporter le voyage, il fut ramené à Barcelone et jeté en prison dans un cachot où son oncle avait le dessein de le faire périr. Ses parents, le pape même, intercédèrent vainement pour lui.

Or, il y avait en Catalogne des hommes que révoltaient les tortures infligées à un enfant. Mais l'évasion n'était pas chose aisée. Les gardes étaient soigneusement choisis et changés chaque semaine. L'enfant était condamné à dormir dans une sorte de cage de fer, et les gardes veillaient nuit et jour. Jaime de San Clemente, officier attaché à la cathédrale, résolut pourtant de délivrer le jeune prince. Avec l'aide de quelques amis et la connivence de gens du château, il réussit à prendre l'impression des clefs des portes et réussit à en fabriquer de fausses. Les conspirateurs tuèrent Nicolas Rovira, le capitaine des gardes, et délivrèrent le prisonnier qui s'enfuit de Barcelone. On ne sait où il vécut pendant les trois années suivantes, mais il est probable qu'il trouva un asile chez sa mère et chez sa sœur.

En 1362, l'année même où elle perdit son

second époux, la reine Jeanne de Naples vit paraître à sa cour un séduisant jeune homme dans la personne de Jaime IV. Elle s'éprit de lui, et un mariage s'ensuivit la même année. Et le roi de Majorque devint ainsi roi de Naples.

Le roi exilé déclara dès l'abord à sa femme que le but de sa vie était de reconquérir son royaume et de venger son père. Il s'aboucha avec Pedro de Castille, qui était l'ennemi personnel de son homonyme Pedro d'Aragon. Jaime, avec les fonds fournis par la reine de Naples, joignit le Prince Noir et se fit remarquer par sa valeur à la bataille de Najara.

Cependant la fortune de Pedro de Castille vint à péricliter. Son frère illégitime, Henri de Trastamara, aidé par le tyran d'Aragon, envahit la Castille à la tête de son armée et assiégea le château de Burgos qui était occupé par Jaime et ses troupes.

Le roi de Majorque se défendit héroïquement, mais dut finir par se rendre. Son odieux oncle voulut le reprendre dans ses griffes, mais l'amour triompha de la haine. La reine de Naples rançonna son mari pour six mille *doblas*.

En mars 1369, Jaime se trouvait en sûreté sur le territoire du comte de Foix. De là il se rend à Avignon, où il rassemble des troupes dans le but d'envahir le Roussillon occupé par l'usurpateur. Il n'a qu'une pensée, celle de venger la mort de son père, et cette pensée se nourrit de la haine profonde qu'il a vouée à son oncle, au meurtrier et à l'usurpateur. En vain ses amis lui conseillent de se contenter du royaume de Naples et de l'amour d'une femme dévouée, en vain ils lui représentent que vouloir s'attaquer avec des forces inégales à un ennemi aussi puissant, c'est courir à une perte certaine, il leur répond qu'il ne peut

se soustraire au devoir de venger son père, et que si la mort l'attend, il ne pourra mourir pour une meilleure cause.

Le jeune Jaime enrôle des Français, des Provençaux, des Anglais, et les fonds lui sont fournis par la reine de Naples. Avec sa petite armée il gagne Narbonne, puis Toulouse. Au moment où il envahit le Roussillon, son propre territoire, il est rejoint par Isabelle, sa sœur bien-aimée, qui est devenue la femme du marquis de Montserrat. Il n'ose attaquer la ville de Perpignan, qui est trop bien fortifiée.

Cependant Pedro fait de grands préparatifs pour la défense de la Catalogne. Il rassemble son armée dans l'Ampurdan pour empêcher Jaime de pénétrer dans la passe de Panizas. Le jeune roi franchit donc les Pyrénées par la passe de Puig-cerda et occupe le comté d'Urgel. Alors le roi d'Aragon, au lieu d'une lutte loyale, a recours à

un moyen qui répond mieux à son odieux caractère. Il empoisonne son neveu. Le crime est perpétré secrètement à Valderan, près d'Urgel. Jaime expire dans les bras de sa sœur en janvier 1375, sans avoir pu venger son malheureux père. Et le dernier roi de Majorque meurt sur le territoire de Cerdagne dont il est le maître légitime. Son corps fut inhumé dans le monastère franciscain de Soria. Sa race s'éteignit avec sa sœur Isabelle, qui mourut en Gascogne en 1379.

Voilà l'histoire tragique qu'évoque le vieux fauteuil d'Alfavia. Il fallait la connaître pour apprécier l'intérêt qu'offre cette précieuse et touchante relique. Quel sombre drame n'eût-elle pas pu inspirer à un Shakespeare ou à un Lope de Vega !

LA CHARTREUSE DE VALLDEMOSA

CHAPITRE VIII

LA CHARTREUSE DE VALLDEMOSA

La campagne de Palma. — Les bois d'oliviers. — La Chartreuse. — Don Sanche. — Les tours d'observation. — Les quatre cents pirates turcs. — L'église. — Jovellanos. — George Sand et Chopin. — Où George Sand composa *Spiridion*. — Un hiver à Majorque. — L'aventure de Chopin.

Un des lieux les plus romantiques de l'île Majorque est la Chartreuse de Valldemosa. Elle est située à trois ou quatre lieues de Palma, à quatre cents mètres d'altitude, dans une verdoyante vallée de la chaîne qui s'étend au nord de l'île. Une bonne route carrossable, taillée dans la montagne, y mène en deux heures. C'est dans une *galera*, la légère voiture du pays, que je quitte la ville encore endormie. Nous

franchissons les remparts, et nous voici dans la campagne majorquine, qui est d'une fraîcheur exquise à cette heure matinale. L'air est élastique, vif et léger, la route est bordée de murs bas qu'escaladent les raquettes des cactus. Les montagnes se découpent en lignes fines et nettes sur un ciel d'un bleu profond. Des acacias, des platanes, des figuiers, des eucalyptus ombragent la chaussée grise et poudreuse. De distance en distance, se montrent des réservoirs rectangulaires destinés à l'irrigation des champs. Les paysans, dans leurs pittoresques costumes, se rendent à la ville dans des tartanes. A perte de vue des oliviers sont plantés en lignes régulières. Cet arbre au feuillage glauque et terne, qui nous paraît ennuyeux et triste dans nos vertes contrées, est ici bien dans son cadre, dans ces plaines grises, brûlées par un soleil d'Afrique.

L'olivier est au règne végétal ce que le chameau est au règne animal : il vit sous un ciel de feu et se contente de peu pour sa subsistance. Nulle part je n'en ai vu d'aussi grands, d'aussi vieux, ni d'aussi impressionnants. Après les cèdres du Liban et les séquoias de la Californie, les oliviers de l'île Majorque sont les arbres les plus résistants et les plus prodigieux de la terre. Qui n'a pas vu ces arbres vénérables, aux troncs noueux, difformes, tordus, bossus, à l'écorce sillonnée de rides et de crevasses, ne peut se faire une idée des formes fantastiques qu'ils affectent après des siècles de croissance. Il en est dont l'intérieur s'est profondément creusé, et qui offrent l'aspect de chapelles gothiques dont les sculptures sont simulées par les crevasses de l'écorce. D'autres, comme les ficus des forêts vierges de Java, semblent former plusieurs arbres qui, en se rapprochant dans leur croissance,

auraient uni leurs troncs, pareils à des animaux gigantesques s'embrassant dans une lutte formidable. Beaucoup prennent l'aspect d'êtres animés, de bêtes apocalyptiques, de dragons monstrueux aux gueules menaçantes, parfois de figures humaines dont les tragiques torsions rappellent celles de Laocoons enlacés dans les replis de hideux reptiles. On aurait peur de se promener au clair de lune au milieu de ces troublants fantômes. Que ne raconteraient pas les plus vieux de ces vétérans, s'ils pouvaient parler ! Ils sont contemporains de la conquête espagnole, de l'invasion arabe, et peut-être même, quand ils n'étaient encore que des oliviers sauvages, peut-être ont-ils vu défiler les légions romaines. George Sand saluait des contemporains d'Annibal dans ces arbres mystérieux dont la grosseur démesurée et les attitudes furibondes lui inspiraient un sentiment d'effroi.

A une lieue de Palma, on pénètre dans la montagne par une gorge aride et sauvage qui, en été, ne diffère des gorges des Pyrénées que par l'absence d'eaux courantes. En cette saison, le torrent est à sec. La route, qui monte en lacets, aboutit à la vallée où s'éparpillent les maisons de Valldemosa pittoresquement groupées autour du *cerro* sur lequel s'élèvent les vieux murs de la Chartreuse. L'apparition, de loin, de ce pittoresque ensemble de constructions, qui domine la mer au nord et au midi, fait songer à l'Alhambra de Grenade, illusion que complète l'aspect oriental du campanile carré, en forme de minaret arabe. Ce qui est bien arabe aussi, ce sont les sombres groupes de cyprès qui contrastent avec le feuillage vert pâle des palmiers, et qui accentuent encore ce que le paysage a de sévère et de mélancolique.

Le nom même de Valldemosa, qui se

prononce en mouillant les *l*, exhale ce poétique parfum mauresque qui s'attache à beaucoup de lieux de l'île. On raconte que cette vallée appartenait autrefois à un Maure fastueux, du nom de Musa, et c'est ainsi que dans les vieilles chroniques, la localité s'appelle Valldemusa (vallée de Musa). Le roi Don Sanche, qui était asthmatique, et que sa frêle constitution obligeait à rechercher l'air pur des hauteurs, y construisit un château en 1321. C'est ici qu'il tenait sa cour et qu'il se livrait à l'art de la fauconnerie. Il élevait une race de faucons qui était fameuse en Europe. On m'a fait voir le rocher, au haut des monts, connu dans le pays sous le nom de *Silla del Rey Don Sancho*, parce que c'est là que le roi Don Sanche avait coutume de se reposer lorsqu'il parcourait la montagne. Pour un roi asthmatique, Don Sanche devait avoir de solides poumons. Le roi Don Mar-

tin rasa le château, et édifia sur son emplacement un monastère de chartreux. La vieille tour du château fut seule conservée, afin que, en cas d'attaque, on pût s'y réfugier et s'y défendre. En ce temps-là, les couvents étaient en même temps des forteresses. La Chartreuse de Valldemosa servit plus d'une fois de refuge à la population du district lors des incursions des corsaires qui infestaient les côtes de Majorque.

On voit encore près de Valldemosa, dominant la mer, une de ces tours d'observation connues sous le nom de *atalaya*, d'où les Majorquins épiaient l'arrivée des galères turques. Ces tours, qui forment un des éléments les plus caractéristiques du paysage, furent établies au seizième siècle, à la suite d'une de ces attaques par surprise dont les habitants de l'île étaient trop souvent victimes dans ces temps de piraterie. Sur chaque tour veillait une sentinelle qui obser-

vait la mer. Toute galère suspecte était signalée pendant le jour par une colonne de fumée, la nuit par un feu. Et ce signal, qui se propageait d'un promontoire à l'autre, mettait partout le tocsin en branle et réveillait les populations au cri de : « A la mer les Maures ! »

Ce télégraphe de l'époque n'existait pas encore lorsque, à l'aube du 1er octobre 1552, quatre cents pirates montés sur dix galiotes débarquèrent dans l'anse où fut érigée plus tard la tour de Valldemosa, et tombèrent à l'improviste sur les habitants du village. L'épisode est une page émouvante des annales de la Chartreuse. Le capitaine Raymond Gual de Mur se met à la tête de trente-six braves. Tandis que la tour de la Chartreuse donne asile aux vieillards, aux femmes et aux enfants, les trente-six et le capitaine vont à la rencontre des Turcs, résolus à tenter le sort des armes dans les

ANCIENNE TOUR DE DÉFENSE

défilés. Mais que peuvent trente-six braves contre quatre cents pirates ! Ce serait folie de vouloir affronter une lutte aussi inégale. Ils décident donc de laisser l'ennemi consommer le sac de Valldemosa, mais ce n'est que pour mieux assurer la vengeance qu'ils se résignent à ce douloureux sacrifice. Ils se cachent derrière les rochers, dans les bruyères et les ronces. Immobiles, ils entendent les cris sauvages de ces brutes qui saccagent les maisons ; ils entendent la résistance de la Chartreuse. Puis, du fond de leur embuscade, ils aperçoivent les pillards avinés qui, après leur facile victoire, s'en reviennent chargés de butin, emmenant quatre cents captifs, sans pitié pour les enfants et les femmes sans défense. C'est l'heure de la vengeance. Ils tombent du haut des rochers sur la troupe débandée, massacrent à coups d'arquebuse tous ceux qui ne sont pas assez agiles pour fuir vers

la mer, et rendent la liberté aux prisonniers. Soixante-douze têtes envoyées à Palma furent le trophée de cette victoire. Quant aux pirates qui avaient pu regagner la mer, attribuant ce guet-apens au renégat valencien qui les avait guidés, ils le pendirent dans leur rage à une potence (1).

Tels sont les fiers exploits qu'évoque la Chartreuse de Valldemosa. Mais dans le cours des siècles elle a subi de nombreuses transformations, en sorte qu'à en juger par son aspect actuel, on ne se douterait guère que la fondation en remonte à l'année 1399. La révolution, dont le vent a soufflé jusque dans cette paisible vallée de l'île Majorque, n'a pas peu contribué à modifier l'aspect des lieux. Les chartreux ont été dispersés lors du décret de Mendizabal, et le couvent, à demi ruiné et dévasté, est

(1) Piferrer, *Islas Baleares. Mallorca en los siglos XVI y XVII.*

devenu depuis lors un lieu de villégiature pour les Majorquins qui trouvent à ces hauteurs, en été, un refuge contre les chaleurs suffocantes de la plaine et de la côte. Ils ont fait du réfectoire une salle de bal et de théâtre.

Cette romantique Chartreuse de Valldemosa, qui fut florissante pendant plus de quatre siècles, et qui dut être fort belle à l'époque de sa splendeur, est aujourd'hui dans un état lamentable. Du château du roi Don Sanche il ne reste plus rien. L'église ogivale a également disparu pour faire place, au commencement du dix-huitième siècle, à une église de style renaissance. L'édifice, en forme de croix latine, a été dépouillé de la plupart des trésors artistiques qu'il possédait, et n'a gardé que les stalles des chartreux richement sculptées, un profil en relief du roi Martin, et le magnifique retable du maître-autel, orné

d'une *Mater dolorosa* du célèbre Adrian Ferran.

La Chartreuse a donné asile à plus d'un hôte illustre. Le grand historien Jovellanos, ministre de Charles IV, qui tomba en disgrâce, victime des intrigues du tout-puissant ministre Godoy, fut exilé ici en 1801, et cet exil dut lui être bien doux en comparaison des années de captivité qu'il passa ensuite, à la demande de Godoy, dans un cachot du sombre château de Bellver. La Chartreuse lui fut moins une prison qu'un lieu de recueillement. L'illustre proscrit y trouva, auprès des religieux, des amis compatissants auxquels il réserva sa première visite lorsqu'il fut rendu à la liberté après six années de détention.

La Chartreuse de Valldemosa dut être bien étonnée lorsqu'un jour elle reçut la visite de George Sand qui, ayant vai-

nement cherché un gîte dans toute l'île Majorque, vint demander un asile aux voûtes et aux arceaux croulants d'un couvent. C'est ici qu'elle passa l'hiver de 1838, et son souvenir romantique plane depuis lors sur la solitaire retraite. Une chronique plus ou moins romanesque nous apprend que cette errante et aventureuse mère de famille ne vint pas seule sur les rochers sauvages battus par les flots bleus de la Méditerranée. Aussi bien fait-elle, au début du livre qu'elle a publié sur Majorque (1), ce petit sous-entendu : « Je serai forcée de dire souvent, en parlant de ce que j'ai vu à Majorque, *moi* et *nous*. » Et elle s'explique en ces termes : « Moi et nous, c'est la *subjectivité* fortuite sans laquelle l'*objectivité* majorquine ne se fût point révélée sous certains aspects. » Ce langage précieux est quelque peu énigmatique. Mais si l'on

(1) *Un hiver à Majorque.*

veut bien se souvenir qu'elle avait amené avec elle son fils Maurice et sa fille Solange, déjà grands, puisque, mariée à seize ans, elle en avait alors trente-quatre, on conçoit la réserve qu'elle met à parler de l'ami qui partage sa villégiature, de celui qu'elle désigne sous cette expression un peu vague : « Quelqu'un de ma famille, qui était dangereusement malade. »

Ce malade, c'était Frédéric Chopin, qui n'avait alors que vingt-huit ans et que les médecins envoyèrent sous un ciel plus clément lorsqu'ils découvrirent chez lui les premiers symptômes du mal inexorable qui devait l'emporter à la fleur de l'âge. On sait qu'Alexandrine-Aurore Dupin, baronne Dudevant, après voir quitté le baron, son mari, après avoir associé ensuite sa vie avec celle de Jules Sandeau, dont elle avait pris la moitié du nom, sut inspirer au jeune Polonais une de ces amitiés tendres qui

devait avoir les mêmes effets funestes que celle qui consuma Musset. Comme les *Nuits* de Musset, les *Nocturnes* de Chopin en contiennent les échos, souvent d'une si intense mélancolie, expression de la souffrance humaine synthétisée par le génie. Suivant la remarque de Louis Merlet, ces nocturnes ont pris leur belle inspiration aux sources vives d'une tendresse épuisante (1). C'est que personne n'a su faire payer de maux infinis ses sourires comme celle qui fit pousser ce cri de désespoir :

Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

N'est-ce pas cette même lyre qui lançait cette imprécation douloureuse :

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur.

(1) *Frédéric-François Chopin.*

Ces vers, qui distillent toute l'amertume d'un cœur que George Sand avait meurtri, font voir quel art et quel raffinement cruel devait apporter dans ses tendresses de sirène cette femme bizarre, dont la série des aventures avait commencé dès le mariage, aboutissant toujours à des ruptures qui la laissaient dédaigneuse, indifférente et impassible, mais qui ouvraient des plaies profondes dans l'âme de ceux qu'elle savait fasciner par le frappant contraste entre la blancheur mate de son teint et l'éclat de ses yeux noirs et veloutés, étrangement grands et profonds sous la luxuriante chevelure noire qui ombrageait son front bombé et intelligent. Quand nous savons de quelle irrésistible séduction était sa personne svelte, vive et souple, nous pouvons comprendre à quel danger s'exposait le pauvre malade en acceptant l'offre qu'elle lui fit de l'accompagner sous le ciel béni

de l'île Dorée. Était-ce bien là la protectrice qui convenait à Chopin? Et n'est-il pas permis de douter de la pureté d'intention qui inspirait l'élan maternel de celle qui, le 25 août 1833, écrivait à Sainte-Beuve qu'elle était devenue la maîtresse de Musset, de celle qui, le 10 avril 1835, s'accusait d'avoir mal vécu, d'avoir mal passé ses jours dans la mollesse, dans les folles amours, dans les frivoles plaisirs (1)? Ne devait-elle pas goûter comme une sensation exotique à prodiguer ses caresses à ce jeune Slave blond, déjà marqué de la languide beauté du poitrinaire? Dans ce voyage à deux à Majorque, n'entrevoyait-elle pas une séduisante récidive, à cinq années d'intervalle, du voyage à deux à Venise?

(1) Lettre citée par G. LONGHAYE, *Dix-neuvième siècle*, et Paul HALFLANTS, *la Littérature française au dix-neuvième siècle*.

J'ai visité avec l'émotion, ou plutôt, l'avouerai-je, avec la curiosité indiscrète que peut inspirer le souvenir de l'auteur de *Lélia*, la cellule où cette femme d'exception s'abrita avec le grand artiste. Comme la plupart des anciennes cellules de la Chartreuse, celle qui leur donna asile est actuellement habitée par une famille majorquine qui a bien voulu m'en faire les honneurs avec l'exquise urbanité espagnole. J'y ai reconnu les trois pièces spacieuses, voûtées avec élégance et aérées au fond par des rosaces à jour, que nous décrit George Sand avec son habituelle minutie. « La pièce du milieu était celle où le solitaire se consacrait à la prière, à la méditation, à la lecture ; celle de droite était la chambre à coucher du moine, avec son alcôve très basse et dallée en dessus comme un sépulcre, celle de gauche était l'atelier de travail, le réfectoire, le magasin du chartreux, avec

la lucarne qui s'ouvrait au fond sur le cloître et par où on lui faisait passer ses aliments. »

Les lieux n'ont pas changé depuis George Sand. Il me semblait voir son ombre errer sous ces voûtes, suivie de celle de Musset, dont les vers me revenaient à la mémoire :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !
Ce sont vos froides nefs, vos tombeaux et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.

C'est dans ce milieu monacal, dans le silence et la paix du cloître, que George Sand composa *Spiridion*, ainsi qu'elle prend soin de nous l'apprendre. « *Spiridion*, dit-elle, a été écrit en grande partie et terminé dans la Chartreuse de Valldemosa, aux gémissements de la bise, dans les cloîtres en ruines. » Et elle ajoute que sans certaines préoccupations sur lesquelles elle ne s'explique pas, mais que nous savons être celles

que lui créa sa situation spéciale, elle aurait été bien satisfaite de cette cellule de moine, dans un site sublime où le hasard, ou plutôt la nécessité, l'avait conduite et mise précisément dans le milieu qui convenait au sujet de son livre. Que d'épisodes lui ont été inspirés par l'influence de ce milieu ! Qui ne reconnaîtra, par exemple, dans l'épisode de l'ermitage de Saint-Hyacinthe, cet ermitage de Majorque, situé au bord de la mer, à trois milles de la Chartreuse, où George Sand fit un jour en compagnie de Chopin une promenade qui fut fatale à son ami? Qui ne reconnaîtra la mer de Majorque dans sa superbe description de l'aspect de la mer vue en plongeant de haut sur ses abîmes?

Le souvenir de George Sand est resté vivant dans le pays. J'y ai rencontré des personnes âgées qui se rappellent en avoir entendu parler par ceux qui l'avaient

connue. L'étrangère étonnait les gens simples du village par ses extravagances et ses excentricités, qui la faisaient passer pour folle. On la voyait souvent sortir la nuit, tout habillée de blanc, les cheveux en désordre, et se rendre au cimetière où elle passait de longues heures à errer sous les cyprès, parmi les tombeaux des anciens chartreux. On remarquait aussi qu'elle laissait sa fille errer par les montagnes avec des vêtements d'homme. Ces détails doivent être véridiques, car il y est fait allusion dans le livre (1) où, racontant son séjour à la Chartreuse, elle parle de ses enfants, qui « couraient volontiers au clair de la lune, sous les arceaux rompus qui vraiment avaient l'air d'appeler les danses du sabbat ». Et elle ajoute : « Je les ai conduits plus d'une fois vers minuit dans le cimetière. » Elle dit ailleurs que la blouse et

(1) *Un hiver à Majorque.*

le pantalon de sa fille scandalisaient beaucoup les villageois, qui trouvaient fort mauvais qu'une jeune personne courût les montagnes déguisée en homme. Comment l'aurait-elle pu trouver mauvais, elle qui, se moquant de tous les qu'en dira-t-on, s'habillait en homme à Paris, et, comme elle le confesse, courait par tous les temps, revenait à toutes les heures, allait au parterre de tous les théâtres, sans que personne fît attention à elle et se doutât de son déguisement (1).

Non contente donc de rêver sous les arceaux du cloître, au clair de la lune, George Sand se plaisait à errer à minuit dans les silencieuses allées du champ des morts et à y mener ses enfants. C'est dans ce milieu fantastique, dans « ces demeures sinistres agissant quelque peu sur l'imagination », et où, comme elle en convient

(1) *Histoire de ma vie.*

elle-même, « le cerveau le plus calme et le plus froid ne se conserverait longtemps dans un état de parfaite santé », c'est sous l'empire de « ces petites peurs fantastiques », bien propres à réveiller les crises de mysticisme auxquelles, dès sa tendre enfance, elle était sujette, que George Sand composa son *Spiridion*. Et l'on comprend qu'une œuvre conçue d'une façon si extraordinaire soit la plus incohérente qui soit sortie du cerveau le moins calme et le moins froid qu'ait produit le Berri. Nulle part peut-être dans l'œuvre de George Sand n'apparaissent plus saillants les défauts que Caro (1) révèle chez elle : invraisemblance exagérée des événements, emportement des thèses, déclamations surabondantes, excès d'un style trop lyrique dont l'auteur lui-même souriait par moments. Si l'on disait qu'elle n'a rien écrit de plus ennuyeux ni

(1) CARO, *les Grands écrivains français. George Sand.*

de plus difficile à lire, on ne ferait que redire l'innocente épigramme de Brunetière à propos de ce qu'on a appelé les romans socialistes de George Sand, *Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt, le Compagnon du tour de France, le Péché de M. Antoine,* et *le Meunier d'Angibault.* Le grand critique a évidemment oublié, dans l'énumération des livres ennuyeux de la très féconde romancière, le moins lisible de tous. Car c'est surtout du livre qu'elle écrivit à la Chartreuse de Valldemosa qu'il aurait pu dire avec infiniment de vérité qu'elle n'a rien écrit où plus de talent soit comme dilué dans plus de longueurs ou plus de déclamations. Et c'est parce qu'elle a écrit encore quelques autres livres à peu près aussi illisibles que Caro a pu s'écrier, tout au début du livre qu'il lui a consacré : « On ne lit plus George Sand, nous dit-on. » Or, comme au témoignage de Brunetière,

qui s'y connaissait un peu, personne de notre temps, pas même l'auteur des *Martyrs*, n'a mieux écrit que George Sand, le fait prouve qu'on peut être un très grand écrivain et n'être plus lu après sa mort. Et combien ne le regretterait-on pas pour l'écrivain qui a créé *François le Champi*, cette adorable idylle digne de vivre, comme *Paul et Virginie*, aussi longtemps que vivra la langue française !

Si les hasards des voyages ne m'avaient conduit à Majorque, j'ignorerais probablement le livre que George Sand écrivit dans le même lieu et dans les mêmes circonstances que *Spiridion*, et que pour cette raison elle publia dans le même volume, l'un servant en quelque sorte de préface à l'autre, je veux parler de : *Un hiver à Majorque*. Ce que M. Doumic appelle « le lamentable séjour à Majorque » fait l'objet

de la moitié de ce livre ; le reste est une compilation de tout ce que George Sand a lu sur cette île.

On serait bien déçu si l'on s'attendait à y trouver un de ces aimables récits de voyage tels qu'on les écrit si bien de nos jours, et dans lesquels excellait déjà Théophile Gautier, le contemporain de George Sand. Pour avoir passé un hiver à la Grande Baléare, elle a la naïveté de se croire une héroïne et elle n'est pas loin de prétendre au titre de Christophe Colomb des îles Baléares. Évoquant le souvenir de ces deux Anglais qui, cinquante ans avant elle, découvrirent la vallée de Chamounix, elle meurt d'envie de réclamer l'honneur d'avoir découvert l'île Majorque. La seule considération qui l'en empêche, c'est que le monde est devenu bien exigeant, et qu'il ne lui eût pas suffi, aujourd'hui, de faire inciser son nom sur quelque roche baléarique. Et

c'est ainsi qu'elle dut bien renoncer à la gloire de sa découverte. Après ce point de départ un peu solennel, la voilà embarquée dans une de ces interminables descriptions en forme d'article de dictionnaire géographique, par lesquelles débutent tous les livres de littérature de voyage qui datent d'avant l'invention de la vapeur. Elle croit devoir nous apprendre, si nous ne le savions déjà, que l'île Majorque doit son nom aux Romains, qui l'appelèrent *Balearis Major*, et à l'intention de ceux qui ont le malheur de ne pas savoir le latin, elle insiste sur ce que cette île est la plus grande de l'archipel baléare. Bien entendu, elle n'omet pas de préciser la latitude, la longitude, la superficie, le circuit de l'île et sa population aux différentes époques de son histoire. Tous ces détails sont empruntés aux très consciencieux ouvrages de J.-B. Laurens, Grasset de Saint-Sauveur, Tastu, Mi-

guel de Vargas, Dameto, etc., qu'elle cite, d'ailleurs, non moins consciencieusement. Et puis, quand elle s'échappe de l'érudition géographique, c'est pour tomber dans d'oiseuses dissertations où il est question de tout, sauf de Majorque et des Majorquins.

C'est ainsi qu'elle consacre un chapitre tout entier à chercher une réponse à cette question : « Lorsque vous voyagez, cher lecteur, pourquoi voyagez-vous? Je vous entends d'ici me répondre ce que je répondrais à votre place : Je voyage pour voyager. » Et elle poursuit ce radotage sous la forme un peu vieillie d'un dialogue entre l'auteur et le lecteur. Reprenant cette boutade qu'elle prête à son lecteur : « Je voyage pour voyager », l'auteur poursuit : « Je sais bien que le voyage est un plaisir par lui-même ; mais enfin, qui vous pousse à ce plaisir dispendieux, fatigant, périlleux parfois, et toujours semé de déceptions sans

nombre? » — « Le besoin de voyager », répète le lecteur. « Eh bien, insiste l'auteur, dites-moi donc ce que c'est que ce besoin-là, pourquoi nous en sommes tous plus ou moins obsédés et pourquoi nous y cédons tous? » Et sur ce que c'est que le besoin de voyager, elle s'étend à perte d'haleine tout le long d'un chapitre. Essayez de lire ce remplissage, et vous vous demanderez de qui se moque le charmant auteur de *Valentine* et du *Marquis de Villemer*.

Nous voici enfin au début du récit. « Nous arrivâmes à Palma au mois de novembre 1838, par une chaleur comparable à celle du mois de juin. Nous avions quitté Paris quinze jours auparavant, par un temps extrêmement froid, et ce nous fut un grand plaisir, après avoir senti les premières atteintes de l'hiver, de laisser l'ennemi derrière nous. » Mais le plaisir dure peu, car aussitôt commencent les misères du voyage,

« toujours semé de déceptions sans nombre », et l'on ne tarde pas à voir que George Sand, si elle est un écrivain de race, n'est pas un voyageur de race, car elle se plaint de tout et récrimine contre tous, en proie à des accès de noire neurasthénie. Dans une contrée aussi voisine de la France, elle ne s'attendait guère à ne pas trouver une seule auberge. En présence de cette fâcheuse découverte, elle hésite si elle ne retournera pas sur-le-champ à Barcelone, où, du moins, il y a une méchante auberge appelée emphatiquement l'*Hôtel des Quatre-Nations*. Elle se plaint des lits majorquins, des meubles majorquins, de la cuisine majorquine. Elle se lamente sur les exigences de la douane au sujet d'un piano qu'il avait fallu faire venir de France pour Chopin, et pour lequel on demandait sept cents francs de droits d'entrée, chiffre qui fut réduit à quatre cents francs après quinze jours de négociations.

Ce piano Pleyel, dont George Sand dit qu'il remplissait d'un son magnifique la voûte élevée et retentissante de la cellule de la Chartreuse, je l'ai vu chez un Français résidant à Palma, qui m'a fait voir une lettre de Chopin en attestant l'authenticité. Quoiqu'il porte la date de 1834, il peut encore donner de bons effets. Chopin y composa un prélude en « si mineur » et *la Tempête*, deux chefs-d'œuvre dont faillit nous priver la rapacité de douaniers insensibles aux jouissances de l'art.

N'ayant pas su trouver un appartement habitable dans toute la ville de Palma, nos voyageurs furent réduits à s'installer à la campagne, dans une maison de plaisance qui était à louer. Mais une autre déception leur était réservée.

« Un d'entre nous, raconte George Sand, tomba malade. D'une complexion fort délicate, étant sujet à une forte irritation du

larynx, il ressentit bientôt les atteintes de l'humidité. La maison devint inhabitable... Nous ne pouvions nous habituer à l'odeur asphyxiante des braseros, et notre malade commença à souffrir et à tousser. » Atteints et convaincus de phtisie pulmonaire, de ce moment ils deviennent un objet d'horreur et d'épouvante pour la population. Leur propriétaire leur fait savoir par écrit qu'ils ont à déguerpir dans le plus bref délai possible. Pour trouver un asile, ils n'ont plus d'autre ressource que d'aller s'installer dans une des cellules du monastère abandonné de Valldemosa.

Et c'est alors que commence le martyre de Chopin. A côté du martyre moral, il y a le martyre physique que dut endurer un malade habitué à cette vie de confort et de luxe qu'il avait connue dans les salons de Paris. Quand on sut dans le village quels

Français y étaient venus, la population mit tout en œuvre pour leur rendre intolérable leur séjour à la Chartreuse, où leur présence était, aux yeux de ces gens simples, imbus de la piété espagnole, comme une profanation. Ils se liguèrent entre eux pour ne leur vendre leurs œufs, leur poisson et leurs légumes qu'à des prix exorbitants. « *Vous n'en voulez pas?* disait le pagès d'un air de grand d'Espagne en remettant ses oignons ou ses pommes de terre dans sa besace : *Vous n'en aurez pas.* » Et il se retirait majestueusement. Et il fallait jeûner, car le second demandait le double et le troisième demandait le triple. Avant que l'affreux mot de boycottage ne fût inventé, les Majorquins pratiquaient déjà la chose. Il fallait donc s'approvisionner à Palma ; mais les jours de pluie, aucun messager ne voulait se risquer sur les chemins, à quelque prix que ce fût ; et comme il plut

pendant deux mois, il fallait se contenter de pain dur comme du biscuit de mer et faire de véritables dîners de chartreux.

George Sand, c'est elle qui le dit, était fort sobre et même stoïque à l'endroit du repas. Son fils, qu'elle avait emmené frêle et malade, reprenait à la vie comme par miracle, en courant dès le matin dans la montagne. Et c'était grand bonheur, car c'était bien assez, dit-elle, d'un malade. Mais l'autre, sous l'influence de ces privations, dépérissait d'une manière effrayante. Il était tombé dans un état de langueur dont il ne pouvait se relever. Les aliments majorquins, et surtout la manière dont ils étaient apprêtés, lui causaient un indicible dégoût. Un jour qu'arrivait sur la table un maigre poulet, quelle stupeur de voir sautiller sur son dos fumant d'énormes *maîtres Floh* à la vue desquels les enfants de George Sand furent pris d'un si bon rire

d'enfants qu'ils faillirent tomber sous la table !

Quand la subsistance de chaque jour était conquise, on s'asseyait « en famille » pour rire autour du poêle. Mais ce rire était forcé. A mesure que l'hiver avançait, les efforts de gaieté et de sérénité de George Sand étaient paralysés par la tristesse. Car elle voyait l'état du malade empirer toujours. Elle entendait le vent pleurer dans le ravin, la pluie battre les vitres et la voix du tonnerre percer les épaisses murailles et venir jeter sa note lugubre au milieu des rires et des jeux des enfants. « La mort, dit-elle, semblait planer sur nos têtes pour s'emparer de l'un de nous, et nous étions seuls à lui disputer sa proie. » Elle éprouvait de vives perplexités. Il lui eût fallu être médecin et grand médecin pour soigner la maladie dont toute la responsabilité pesait sur elle. La bronchite avait fait place

à une excitation nerveuse qui produisait plusieurs des phénomènes de la phtisie laryngée. Le médecin qui les voyait se trompait, suivant elle, lorsqu'il ordonnait la saignée, la diète, le laitage. Elle luttait contre les affirmations de l'homme de l'art, mais quand elle voyait la maladie empirer, elle était livrée à des angoisses atroces. Le malade était si faible, qu'il ne pouvait plus faire de promenade. C'est après une de ces promenades, alors qu'il était bien portant, qu'il ressentit une fatigue qui détermina l'invasion de la maladie.

Quand enfin les beaux jours revinrent, bien que le malade ne semblât pas en état de soutenir la traversée, il fallut bien le ramener en France, car il semblait tout aussi incapable de supporter une semaine de plus à Majorque. Il revint à Paris, mais frappé, portant en lui le mal qui devait l'emporter, et condamné à mener, quelque

temps encore, une misérable existence. S'il n'eût pas rencontré sur sa route la grande romantique, il n'eût pas été amené à s'embarquer pour Majorque, où, au lieu de la guérison, il ne trouva que déceptions, privations, souffrances physiques et morales qui compromirent définitivement sa santé et le précipitèrent vers la tombe.

Ne scrutons pas dans quelle mesure George Sand est responsable de la mort précoce d'un grand génie ! Laissons l'ombre de Nohant reposer en paix. Soyons indulgent à sa mémoire, à l'exemple de M. Jules Lemaître (1) qui, saluant en elle la fille de Jean-Jacques Rousseau, « fleuve de charité et miroir d'amour », lui pardonne ses fautes, parce que si on assure qu'elle vécut fort librement, elle ne pouvait ni se garder de la passion ni s'y tenir, parce qu'elle n'était

(1) « Les Femmes écrivains de la France ». *Revue Bleue*, 8 janvier 1887.

amante que pour être mieux amie, parce que — c'est l'auteur de *la Bonne Hélène* qui parle — sa destinée était d'être l'amie d'un grand nombre, et parce que, étant franchement romanesque, l'extraordinaire des événements lui permettait d'imaginer des cas de bonté plus rares. Si l'on a pu dire qu'on ne lit plus George Sand, nous pouvons constater aussi avec M. Doumic que les ardentes amitiés et les colères violentes qu'elle a soulevées sont aujourd'hui calmées (1). Et nous dirons avec lui que notre seule excuse à pénétrer dans l'intimité d'un écrivain est par là de mieux arriver à comprendre le caractère de ses œuvres (2). Comme nulle femme n'a mieux trahi dans ses écrits les influences des hommes qu'elle a connus, on peut en toute vérité lui appli-

(1) « George Sand avant 1840 ». *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1899.

(2) « Lamartine intime. Lettres inédites ». *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1907.

quer le mot : « Le style, c'est l'homme. » George Sand ne serait plus elle-même si elle n'avait eu ses aventures. Et comme l'a bien montré Brunetière (1), c'est elle que, sous des noms supposés, elle met en scène dans ses romans, qui sont sa propre histoire, et qui sont l'apologie de la passion et la revendication du droit de l'individu contre la société.

(1) *L'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle.*

MIRAMAR

CHAPITRE IX

MIRAMAR

Situation de Miramar. — Le séjour de Raymond Lulle. — Le collège arabe. — Les travaux du célèbre mystique. — La résidence de l'archiduc Louis Salvator. — Une hôtellerie.

Tout autour de Valldemosa il y a des échappées admirables sur la mer, soit qu'on gagne l'antique tour d'observation d'où la vigie épiait les pirates, soit qu'on prenne pour but le vieil ermitage où vivent quelques solitaires dans de rustiques cellules suspendues au-dessus des flots bleus, soit qu'on se dirige vers Miramar.

Miramar, dont le nom répond si bien à la beauté du site, est à une lieue de Valldemosa, sur une haute corniche qui domine

la côte nord, et comme cette corniche est dominée à son tour par de gigantesques murailles rocheuses qui s'élèvent à pic, Miramar jouit d'un climat privilégié. C'est un des endroits les plus frais de l'île, étant exposé à la brise du nord et abrité des chaudes haleines qui viennent de l'Afrique. Aussi l'archiduc d'Autriche Louis Salvator, frère du dernier grand-duc de Toscane, en a-t-il fait son séjour de prédilection.

Miramar ! Que de lointains souvenirs évoque ce nom ! C'est ici que, en 1276, Raymond Lulle fonda ce fameux collège de langues orientales où lui-même enseigna l'arabe, y menant une vie d'études et de contemplation sur laquelle il nous a laissé des confidences intimes. Ici, « entre la vigne cultivée et le fenouil sauvage, son âme se consumait d'amour pour Dieu, parmi les soupirs et les pleurs ». Il se levait à minuit pour contempler son aimé parmi

les étoiles du ciel, et il se réjouissait en lui au lever du jour, en promenant ses regards sur les monts et les plaines ; le matin il cultivait son jardin ; le soir il méditait en écoutant le murmure de la fontaine ; à la tombée de la nuit, de la terrasse qui couronnait sa cellule, il contemplait de nouveau les premières lueurs des étoiles, comme si chacune d'elles devait lui révéler une perfection divine ignorée.

C'est ici que, fuyant l'affluence des dévots qui se prosternaient devant l'autel de la Trinidad, il transféra sa demeure pour prier avec plus de recueillement à un mille de l'église, auprès de la grotte et de la fontaine qui portent encore son nom, et que les troupeaux ont appris aux hommes à respecter. C'est ici qu'il écrivit les livres d'*Alchindi* et de *Teliph* où il démontre la fausseté des croyances mahométanes, et une *Doctrine du prince pour le régime de*

sa personne, de son palais et de son royaume, qui lui avait été demandée par le roi Jaime II, et *l'Ordre de la Chevalerie,* et le *Livre du gentil et des trois sages* (1). C'est ici qu'il se retrempait au contact de la nature, au sein de ces bois et de ces jardins qui lui ont inspiré tant de belles descriptions. Miramar est le nom cher qui revient constamment dans ses poésies. Le célèbre collège qu'il y avait fondé devint un foyer de lumières. C'est là, un quart de siècle après l'invention de l'imprimerie, que furent publiés en 1485 un traité de Gerson, en 1487 la *Contemplation dévote* de Prats, en 1488 le *Bréviaire majorquin* (2).

Miramar ! Ce nom évoque un autre Miramar, sur l'Adriatique, où résida un autre archiduc d'Autriche. Mais combien plus poétique et plus solitaire la résidence de

(1) Marius André, *le Bienheureux Raymond Lulle.*
(2) Piferrer y Quadrado, *Islas Baleares.*

Louis Salvator ! Ce prince éclairé, cet érudit doublé d'un artiste a su, de sa baguette magique, ressusciter le Miramar dont Raymond Lulle faisait ses délices, et, à l'exemple du grand docteur, il en a fait un lieu d'étude et de recueillement. C'est à Miramar, où il passe des saisons et des années entières, qu'il a composé ses admirables et consciencieux travaux consacrés à l'étude de ces îles Baléares auxquelles il a voué une passion profonde. Et de même que chaque année il publie quelque œuvre nouvelle, chaque année aussi il agrandit son paradis terrestre. A sa première acquisition de Miramar, il a ajouté successivement les vastes domaines de Son Gallard, Son Galceran, Son Ferrandell, Son Marroig et Son Moragues : toutes ces terres, se déployant en pentes, sont comme un immense jardin étagé en terrasses, depuis le sommet des monts jusqu'à la mer, arrosé par des eaux

courantes tombant en cascades, couvert de bois aux délicieux ombrages, labyrinthe où s'entre-croisent mille chemins, mille sentiers qui, à chaque détour, ménagent des échappées inattendues et des perspectives d'une éclatante beauté. Il y a d'austères allées de cyprès qui semblent faites pour la méditation. Il y a d'adorables bosquets de camélias en pleine floraison. Il y a des belvédères d'où l'œil plonge, par-dessus des massifs de conifères, sur cette admirable Méditerranée dont les eaux d'un bleu d'outremer sont si pures, si cristallines, que du haut de la montagne on distingue nettement les galets du fond. Et partout se dresse la grande figure du divin docteur dont je n'aurais été nullement surpris de rencontrer l'ombre dans les allées qu'il affectionnait. A chaque pas un souvenir évoque son image : ici, c'est la grotte où il aimait à se reposer à l'ombre fraîche ;

là, c'est la fontaine qu'il chanta dans ses poèmes ; ailleurs, c'est l'oratoire de la Trinité avec ses magnifiques retables, seul vestige qui subsiste de l'école de langues orientales où il donnait des leçons à treize religieux. Ce précieux vestige a été restauré, ainsi qu'une partie du cloître gothique qui ornait l'ancien couvent de Sainte-Marguerite de Palma.

L'archiduc a construit également, sur les ruines de l'habitation de Raymond Lulle, une demeure de rêve dans ce pays de rêve. Comme je demandais à un passant où était le palais de l'archiduc, il me montra une construction basse et allongée, sans étage, se cachant modestement dans les bois, et d'une si simple apparence, que je l'aurais prise plutôt pour une rustique hacienda que pour une maison seigneuriale. Mon étonnement grandit lorsque, au lieu d'être introduit par un laquais galonné, je vis

venir à moi un petit vieillard boiteux que je croyais être un mendiant, et qui en réalité était le gardien du lieu. L'archiduc, qui passe la moitié de sa vie à voyager, était absent, ce que je regrettai vivement, car l'étranger est toujours sûr de trouver bon accueil auprès de lui. Quelle surprise quand on franchit le seuil de cette demeure ! Au dehors, c'était la nudité monacale chère à Raymond Lulle ; au dedans, c'est la magnificence d'un prince érudit qui a réuni ici tous les trésors d'art et d'industrie qu'il a pu découvrir dans ces îles Baléares dont il a fait son pays d'adoption.

Miramar est un musée archéologique et historique d'un intérêt unique. Les murs de la salle à manger resplendissent de ces anciennes majoliques qui doivent leur nom à l'île Majorque, où cette industrie léguée par les Arabes atteignit autrefois une si haute perfection artistique. Puis ce sont

des meubles antiques, des vases, des urnes, des lits majorquins aux élégantes colonnettes gothiques et renaissance, des porcelaines, des faïences du pays, des cartes anciennes, des sculptures, des tableaux, de vieux portraits qui remontent jusqu'au temps de la conquête. Un lit antique à colonnes torses, en noyer, orne la chambre à coucher de l'archiduc. Dans son cabinet de travail se trouvent son portrait et son buste en bronze : figure pleine d'originalité et d'énergie, mais où l'œil est demeuré sombre et rêveur depuis la mort tragique d'une princesse adorée, brûlée vive au moment où il allait l'épouser en 1860. Dans le vestibule se trouve l'étrange sépulture en marbre blanc de Viborny, de Gutenberg, le secrétaire et l'ami intime que la mort enleva au prince à la fleur de l'âge. En face de ce monument est la salle de bain, dont les azulejos ou porcelaines mauresques

évoquent les plus fraîches images de la vie arabe. Les murs blanchis, les parquets carrelés, couverts de nattes de sparterie, tout donne l'illusion de ces séduisantes résidences orientales où se plaisaient les valis de Majorque au temps de la domination arabe. Ce qui charme le plus dans cette demeure érigée sur celle de Raymond Lulle, c'est la splendeur du paysage sur lequel s'ouvrent les fenêtres des appartements. De tous côtés on domine une mer d'un bleu de lapis-lazuli, piquée, çà et là, d'une blanche voile latine. Ébloui par cette éclatante lumière, l'œil se repose sur les jardins avec leurs rideaux de verdure sous lesquels on perçoit le bruit discret de mille eaux courantes. Quelle demeure idéale au milieu de la paix, du silence et de la fraîcheur !

En sortant de cet Eden de Miramar, j'allai retrouver mon guide à l'*hospederia*, la petite

hôtellerie que le prince entretient à ses frais à proximité de sa demeure, sur la grand'-route, et où tous les passants, comme au bon temps du moyen âge, peuvent trouver une hospitalité très primitive, mais toute gratuite. J'y suis reçu par un vénérable nonagénaire, comme on en rencontre fréquemment dans cet heureux climat. Il m'introduit dans un long réfectoire aux murs blanchis, au plafond à solives, orné d'un grand crucifix ; puis, sur une table en bois blanc, il m'apporte l'eau, le sel et le couvert. Les fourchettes et les cuillers sont en bois. L'eau est contenue dans une cruche antique. Cette hôtellerie, aussi ancienne que la conquête, n'a pas plus changé que l'hospitalité qu'on y trouve. Hormis l'eau et le sel, le voyageur doit apporter sa nourriture, comme cela se pratiquait encore en Europe au dix-huitième siècle. Mon guide sort les provisions du panier, et je partage

loyalement avec lui la viande froide, le fromage, les fruits, le vin.

N'eût été l'hospitalité un peu primitive, j'aurais voulu m'arrêter quelque temps dans cette *hospederia*, à cause de son belvédère, d'où l'œil plonge sur les jardins de Miramar et sur la mer. Mais je préférai aller chercher un gîte à Soller, avec l'espoir d'une meilleure auberge.

LA RIVIÈRE, A SOLLER

CHAPITRE X

UNE VILLE HEUREUSE

La Foradada. — Deya. — Le jardin de Majorque. — Une auberge espagnole. — Une ville heureuse. — La défense héroïque de Soller contre les Turcs. — Le port de Soller. — Saint Raymond de Penyaflor.

De Miramar j'ai gagné Soller par les hauteurs qui dominent la Méditerranée. On ne peut imaginer de plus admirables tableaux. La route, taillée à travers les rochers qui surplombent la mer, surpasse en beauté grandiose les sites célèbres de la Corniche. Là sont les paysages les plus remarquables de l'île Majorque, là se révèlent avec tous leurs charmes les splendeurs de la végétation des Baléares. A perte de vue l'œil s'égare sur le vert sombre des pins

maritimes sur lequel tranche le vert pâle des aloès. A chaque pas, ce sont des surprises, telles que l'îlot de la *Foradada*, formidable rocher isolé au milieu des flots qui l'ont perforé d'outre en outre, comme le fameux Thorghattan en Norvège. Puis voici qu'apparaissent les maisons de Deya. Le village s'éparpille très pittoresquement sur les pentes d'un haut mamelon qu'il escalade jusqu'au sommet, dominant une vallée fertile où croissent des arbres fruitiers, des oliviers, des caroubiers. Les maisons, entourées de jardins bien cultivés, se cachent à demi au milieu de la végétation arborescente au sein de laquelle coulent les eaux claires descendues de la montagne. Au centre de la vallée, isolée au haut d'une petite colline, surgit le rustique clocher qui aoutje aux charmes de ce paisible village. Peut-être cette église a-t-elle remplacé la mosquée, car Deya existait déjà avant la

conquête, comme l'atteste son nom qui n'est qu'une transformation de l'arabe *ad-daya* (village). Les riantes maisons de Lluch-Alcari, localité voisine dont le nom est également de pure saveur arabe, ont conservé une physionomie bien mauresque avec leurs terrasses blanches qu'ombragent des palmiers. Çà et là surgissent de vieilles tours gothiques qui servaient de défense contre les Maures. Le nom de ce village si pittoresque évoque celui de l'illustre marin Don Felipe Bauza, qui y vit le jour.

Des hauteurs de Deya on descend, par une longue série de lacets, vers la vallée de Soller, nid de verdure enfermé dans un magnifique entonnoir de montagnes, d'où montent, emportés par le souffle de la brise, comme d'enivrants parfums de serre chaude auxquels l'indigène reconnaît sa vallée natale avant même de l'avoir aperçue, de même que le marin respire du large

les émanations des îles des mers du Sud. Il me semblait descendre dans un immense jardin par un escalier gigantesque formé de gradins et de terrasses qui sont comme autant de parterres plantés d'oliviers et d'arbres fruitiers, palmiers, figuiers, limoniers, noyers, amandiers, pommiers et cerisiers dispersés au milieu d'innombrables orangers. Cette vallée de Soller est le paradis de l'île Majorque. Lors de la conquête, les Arabes n'y opposèrent qu'une faible résistance aux chrétiens, tant la beauté du climat les avait amollis ; mais en la quittant, ils durent pousser un soupir aussi profond que celui de Boabdil lorsqu'il fit ses adieux à Grenade.

J'arrivai à Soller à l'heure la plus chaude du jour, par une température de 35 degrés centigrades. C'est que cette vallée, étroitement encaissée entre de hautes montagnes, forme un profond entonnoir dans

lequel s'engouffrent les rayons du soleil. L'hôtellerie où mon guide me conduisit est le type de l'auberge espagnole. On m'y réserve la chambre la plus fraîche, où le thermomètre veut bien descendre à 30 degrés. Cette chambe, dans un pays où tout est encore bien primitif, est presque luxueuse, avec son lit antique, en noyer poli, incrusté de dessins en nacre. On voit que les Arabes ont passé ici. N'est-ce pas au Maroc que j'ai couché dans des chambres d'un aspect identique? Comme chez les Arabes, l'appartement est long et étroit, avec des murs très blancs, des carreaux de pierre et de minces solives courtes supportant le plafond. Le jour n'entre que par une fenêtre unique, que de petits volets verts protègent contre le soleil. Un long sofa invite à la sieste. De naïves images religieuses, venant d'Épinal, attestent seules qu'on n'est pas en pays musulman.

La grande chaleur passée, au sortir de la douce sieste, j'ai parcouru la ville, qui n'est pas grande, ne comptant que huit mille âmes, mais qui est une des plus pittoresques et des plus originales qu'il y ait au monde. Un gros torrent rapide la traverse, coupé de ponts de pierre, bordé de vieilles maisons dont les façades penchées semblent près de crouler dans les eaux rageuses qui minent leurs bases. Théophile Gautier, si épris de l'Espagne pittoresque, se serait pâmé d'aise devant la variété des tableaux et des perspectives qu'offrent cet adorable torrent, ces vieux ponts, ces maisons surplombantes, ces jardins suspendus. On n'imagine rien de plus inattendu ni de plus coloré. Et que de grâce dans le costume des femmes qui traversent les ponts, dans leurs attitudes bibliques, portant la cruche de forme antique sur la tête, arrondissant leurs bras comme des canéphores athéniennes !

Cette petite ville aux rues étroites et irrégulières m'a séduit par son air de propreté, de bien-être et d'aisance. La population industrieuse s'adonne au commerce et à la culture des céréales, des légumes, des fruits. Beaucoup de ses habitants vont chercher fortune en France : nulle part à Majorque je n'ai rencontré autant d'indigènes parlant le français avec la plus parfaite aisance. Mais ils ne quittent jamais leurs foyers sans esprit de retour : ils n'émigrent que parce que les îles ne suffisent pas à nourrir leurs habitants, et dès qu'ils ont amassé un pécule, ils rentrent dans leur vallée natale. L'énergie, la ténacité, l'esprit d'ordre et d'épargne, la sobriété sont les qualités dominantes de cette population.

Un savant sociologue, qui avait parcouru de nombreux pays à la recherche d'une cité qui ne fût point infectée de ce qu'il

appelait la lèpre socialiste, se lamentait de n'en avoir point trouvé. Et pourtant cette cité idéale, cete ville de rêve existe dans un coin perdu des Baléares. A Soller il n'y a point de socialistes parce qu'il n'y a point d'envieux. L'opulence n'y contraste point avec la misère et la faim. Il y a quelques familles riches, beaucoup de familles dans l'aisance, il n'y a point de misérables. Certaines façades se distinguent des autres par leurs dimensions et la richesse de leur architecture ; mais il n'est pas une seule famille qui ne vive indépendante dans sa maison, modeste et simple le plus souvent, mais toujours propre et avenante. C'est que la population est laborieuse, sobre, respectueuse des lois civiles et religieuses, et que l'alcool lui est un poison inconnu. La richesse n'y engendre point le luxe ni la corruption des mœurs, les classes travailleuses n'y sont point plongées dans

l'ignorance et l'abjection, et comme chacun est content de son sort, il n'y a point de haines de classes. Et voilà pourquoi Soller, qui vit dans un paradis terrestre, sait conserver la paix et l'innocence qui doivent régner dans un paradis. Et le phénomène s'observe dans la population industrielle comme dans la population agricole, dans les ateliers et les fabriques comme dans les champs, en dépit du mouvement constant d'émigration, en dépit de toutes les innovations de la vie moderne, depuis les journaux jusqu'au téléphone, depuis les bateaux à vapeur jusqu'aux automobiles. La proximité des ports de Barcelone et de Marseille n'exerce aucune influence délétère sur les mœurs des habitants de cette vallée, obstinément attachés à la foi et à la morale de leurs ancêtres. La criminalité y est pour ainsi dire inconnue.

Heureux Sollériens ! Sachez rester ce que

vous êtes ! Gardez votre énergie, votre ténacité, votre esprit d'ordre et d'épargne, toutes ces vertus solides qui caractérisent votre race depuis des siècles. Et à ceux qui tenteraient de vous arracher votre bonheur, sachez résister avec autant d'énergie que vous sûtes résister à vos ennemis aux différentes époques de votre glorieuse histoire !

J'ai dit que Soller possède quelques habitations qui se font remarquer par la richesse de leurs façades. Ces vieilles demeures seigneuriales ont des airs de château. Aussi l'une d'elles, pittoresquement située au bord du torrent, est-elle connue dans l'idiome local sous le nom de *el Castellet*. Une autre est située au commencement de l'interminable rue de la Lune, qui portait déjà ce nom au seizième siècle. C'est dans cette vieille maison que la famille des Rubert donna l'hospitalité, en 1860, à la

reine d'Espagne, Isabelle II. Mais la merveille de Soller, c'est le domaine de la comtesse de Villalonga. Cette grande dame m'a fait, avec une bonté exquise, les honneurs de sa magnifique habitation. Elle a beaucoup voyagé ; elle a vu Paris, Rome, les Pyrénées ; mais il n'y a pas deux Soller, et elle y revient toujours, comme son ami l'archiduc Salvator revient toujours à Miramar. Quel rêve que le château de cette grande d'Espagne ! Quel Eden que ce jardin où elle a su acclimater, au milieu des cascades et des eaux courantes, des bananiers, des palmiers de tous genres, des lauriers, des fougères arborescentes, des citronniers et des orangers ! Devant cette flore tropicale, je me serais cru transporté dans un coin des îles des mers du Sud. La comtesse de Villalonga est une fée, et par sa simplicité elle a su conquérir la popularité ! C'est la reine de Soller. Et cette reine est si abor-

dable, qu'il ne m'a pas fallu d'autre introduction auprès d'elle que celle d'un humble habitant de Soller qui, voyant que j'étais étranger, m'a invité à aller voir le plus beau jardin du pays. Oh ! les braves gens ! les mœurs patriarcales !

Soller n'a point de monuments ; mais elle est fière de son église, entourée autrefois d'une enceinte dont les vestiges subsistent encore, et qui fut construite au seizième siècle pour servir de défense contre les invasions des Maures d'Alger. C'étaient de rudes temps que ceux où les chrétiens devaient fortifier leurs temples ! Si l'église de Soller n'a point la splendeur architecturale de celles de Palma, elle rappelle une date glorieuse dans les annales de la ville. C'était le 11 mai 1561. La veille, un samedi, on avait appris qu'une flotte de vingt-deux galiotes et de quelques galères venant d'Alger et commandée par un renégat

nommé Ochali, avait fait escale à l'île voisine d'Ibiza et se disposait à faire voile vers Soller. Elle arriva pendant la nuit en vue du port. N'osant pas débarquer, de peur d'alarmer les gardes et de provoquer le feu de la forteresse, ils se dirigèrent dans le plus grand secret vers la pointe de la Illa, où ils débarquèrent au nombre de dix-sept cents hommes formant deux divisions. Ils auraient débarqué inaperçus si un esclave natif de Soller, du nom de Bartolomeo Valls, qui ramait dans une galère, n'avait lancé comme négligemment le cri de « fond! fond »! Les gardes coururent aussitôt avertir les capitaines Alaro, Bunola et Santa Maria, qui avaient déjà mis leur infanterie en campagne. Mais les dix-sept cents Turcs, qui venaient d'atterrir, formèrent leurs divisions qui prirent deux routes distinctes. Au lever du soleil, tandis que l'une se jetait sur l'infanterie, l'autre

pénétrait dans la ville qu'elle mettait à sac, capturant les femmes et les enfants, profanant et pillant l'église, massacrant les prêtres qui voulaient défendre les autels. Grande était la perplexité des hommes d'infanterie au moment d'affronter le combat ; derrière eux ils entendaient les cris et les appels désespérés de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfants ; devant eux, mille Turcs s'avançaient qui ouvraient sur eux un feu incessant. Où courir d'abord? Dans cette terrible angoisse, les chefs demandent conseil aux plus expérimentés dans les choses de la guerre. L'avis d'Antonio Soler, vétéran des armées de l'empereur Charles-Quint, est adopté ; tous mettent le genou en terre pour implorer l'aide de Dieu, et, pleins de bravoure, ils attaquent les infidèles. Les Turcs cèdent. En vain leur chef les exhorte et soutient le poids de la charge avec son petit escadron,

les fuyards se précipitent sur le pont, où ils succombent sous le glaive et sous les balles, laissant leur étendard aux mains des chrétiens ; leur chef, qui se défend quelque temps avec son sabre, tombe sous un coup de lance. Sa mort est le signal d'une débandade générale ; tous se sauvent vers les embarcations. Mais un nouvel ennemi se dresse qui leur coupe la retraite : c'est une bande de brigands qui s'étaient embusqués dans les rochers pour commettre quelque rapine, et qui, voyant passer des Turcs fugitifs, tirent sur cette canaille et effacent leurs crimes antérieurs en faisant servir leurs armes à la défense de la patrie. Et ainsi passèrent à la postérité ces bandits, dont la chronique a conservé les noms. Sortant de leur embuscade, ils se jettent sur les fuyards et les massacrent à coups de mousquet et à coups de couteau. Quand l'autre division turque, occupée au sac de

la ville, vit accourir les chrétiens victorieux, elle prit la fuite, et dut son salut à l'imprévoyance des capitaines qui n'avaient pas songé à couvrir la passe conduisant à la plage ; mais la poursuite fut ardente et sanglante, et comme les Majorquins échangeaient le feu avec les galères, les malheureux prisonniers employés comme rameurs durent les supplier de cesser leur tir meurtrier s'ils ne voulaient sacrifier leurs propres frères. Entre temps, le vice-roi Don Guillén de Racafull arrivait à Soller en crevant un cheval. Les Majorquins revinrent triomphants, n'ayant perdu que six de leurs hommes. Ils trouvèrent dans les champs et dans les bois d'oliviers quatre cent dix-huit cadavres de Turcs. Et chacun put ensuite, après avoir prêté serment, reprendre parmi les objets amoncelés sur la place ce qu'il avait perdu. Quant aux brigands qui avaient recouvré par leur belle conduite

l'estime de leurs compatriotes, Philippe II leur accorda l'amnistie et leur permit de retourner paisiblement dans leurs foyers. Ce glorieux fait d'armes est rapporté dans un document du temps, en vieux catalan, conservé aux archives municipales (1); mais il en existe d'autres relations, et ce que ce document ne mentionne pas, c'est le trait d'héroïsme de deux jeunes filles, Francisca et Catalina Casasnovas, qui, sans autre arme que la barre de fer de la porte de leur demeure, surent défendre leur honneur en tuant deux Turcs. Le peuple les appelle *las valentes doñes de Can Tamany*. En commémoration de l'héroïque défense de Soller, chaque année, à la date de l'événement, les habitants se livrent à de grandes réjouissances.

(1) Extracto de la relacion que de la victoria alcanzada en Soller contra los Turcos se conserva en el libro de noticias del comun de esa parroquia. PIFERRER, *Islas Baleares*. Appendices.

Soller est unie à son port par une route où sont disséminées tant de maisons, que c'est comme une rue formant le prolongement de la ville. Il fait bon, après les heures chaudes du jour, de faire cette promenade pédestre de cinq kilomètres. La route est bordée d'un torrent dont les eaux fertilisent les terres voisines. En chemin on rencontre des femmes qui évoquent l'Orient à la manière dont elles portent sur la tête leurs amphores. Ce qui est oriental aussi, ce sont les *norias*, sortes de meules très primitives mues par de pauvres chevaux aveugles, qui ne s'arrêtent dans leur marche circulaire que pour se défendre contre les légions de mouches qui les harcèlent. Je n'ai rien vu de plus digne de pitié que le labeur de ces bêtes résignées, ni de plus barbare que ces *norias*, vestige du séjour des Maures en Espagne.

Le port de Soller est dominé par un vieux

château où résidait, jusque dans ces derniers temps, un gouverneur avec une garnison. Je n'y ai vu que quelques maisons tapies au fond d'une crique qu'enferment de tous côtés des rochers escarpés. Ce vaste bassin circulaire ne communique avec la vallée de Soller que par la route qui y débouche à l'issue d'une gorge, et avec la mer que par une passe étroite située au nord. Ses eaux parfaitement calmes réfléchissent les ruines du vieux château.

A l'heure du soleil couchant, quand l'astre rougit vers la mer, le tableau est ravissant de calme et de paix. Mais cet estuaire et son eau dormante sont le résultat d'une secousse effroyable, et pour s'en convaincre, il faut gagner, à l'extrémité de la passe, le balcon de l'ermitage de Santa Catalina. Les rochers qui forment l'entrée de l'estuaire attestent la terrible commotion qui ouvrit un passage aux eaux de la mer par

le goulet et créa cette paisible nappe d'eau où s'abritent les barques des pêcheurs. Le balcon de l'ermitage est suspendu sur une saillie du rocher, et du haut de cet observatoire aérien l'œil plonge avec terreur sur l'abîme au fond duquel la blancheur de neige de la vague écumeuse contraste avec la teinte sombre des murailles verticales au pied desquelles la mer se brise mugissante.

Je n'ai vu qu'une demi-douzaine de barques amarrées au fond de cette anse si bien protégée contre les tempêtes. C'est que ce port a perdu l'importance qu'il avait autrefois, à l'époque où les voiliers y venaient prendre les produits des Baléares pour éviter le long voyage jusqu'à Palma. Les navires n'y font que de rares escales pour y charger les produits de la vallée de Soller. Ce port n'était guère plus fréquenté lorsque le roi Don Jaime y aborda en 1232 : il n'y vit que les mâts d'un bâti-

ment génois, dont l'équipage, à la vue de la galère catalane, se disposa au combat, croyant avoir affaire à des pirates, tant l'arrivée d'un vaisseau dans cette anse déserte semblait anormale. La chronique, très précise sur les circonstances de ce débarquement, rapporte des détails non moins précis sur les mœurs dissolues du roi, qui faisaient scandale. En vain saint Raymond de Penyaflort l'exhorta à rompre ses relations illicites avec Donya Berenguela Fernandez, Jaime restait sourd à ses conseils. Alors Raymond, pour protester contre les désordres du roi, résolut de s'enfuir en Catalogne. Jaime voulut l'en empêcher en décrétant qu'aucun navire ne pourrait embarquer un religieux. Mais Raymond triompha des puissances humaines par la puissance de la foi. Il jeta son manteau sur les flots, et traversa la mer sur cette frêle embarcation. La chronique rapporte que

la population de Barcelone accourut en foule pour contempler ce prodige. Les marins de Soller montrent, soigneusement conservée parmi les assises du nouveau môle, la pierre d'où Raymond s'élança après avoir invoqué l'aide de Dieu. En face de cette pierre s'élève une chapelle dédiée au saint, érigée il y a trois siècles, où vont prier les navigateurs avant d'affronter les flots. On chante en Catalogne une chanson populaire tout aussi vieille, qui raconte la traversée miraculeuse. Cette chanson, en vieux catalan, date probablement du temps où, au début du dix-septième siècle, Barcelone et Villefranche célébrèrent la canonisation de Raymond de Penyaflor, le saint national, par des fêtes et des processions dont le souvenir subsiste encore dans toute la Catalogne.

CHAPITRE XI

LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE LLUCH

Le Puig Mayor. — La côte de Barranch. — La Gorge Bleue. — Sous un caroubier. — Le sanctuaire de Notre-Dame de Lluch.

De Soller j'ai voulu gagner le sanctuaire de Notre-Dame de Lluch. La petite ville de Fornalutx, qu'on rencontre à une lieue de Soller, est située au pied du Puig Mayor, dont la cime, point culminant de l'île Majorque, s'élève à 450 mètres au-dessus de la Méditerranée où se baigne la base de la montagne. Dès qu'on a laissé derrière soi le riant village de Biniaraix, on s'engage dans la montagne par la côte très roide de Barranch, sombre défilé rempli de l'écho des cascades qui tombent de précipice en

précipice. Le site, qui rappelle les gorges les plus sauvages de l'Algérie, offre un frappant contraste avec la vallée ensoleillée de Soller. On trouve, dans cette gorge sinistre, des demeures humaines dont la nature a fait presque tous les frais. Par endroits, d'énormes quartiers de roc ont roulé de haut en bas et se sont entassés les uns sur les autres, formant çà et là des espèces de grottes dont l'homme a fait son habitation. Le chemin, taillé dans les rochers, décrit d'innombrables zigzags, tracés sur une longueur de près de deux lieues, sans sortir d'un circuit d'à peine un demi-kilomètre carré, et s'élève par des pentes ardues jusqu'à 900 mètres d'altitude, sur les parois d'une sorte de puits étroit, d'où il semble impossible de pouvoir atteindre la margelle. En sortant de ce noir ravin, on atteint la plaine connue sous le nom de *Pla de Cuba*, que dominent, au nord, le

Puig Mayor, au sud l'*Ofre* et le *Puig de Massanella*, et où se rencontrent des vestiges de murs cyclopéens qui attestent l'antiquité des peuples qui ont occupé Majorque. Le nom d'*Almaluig*, sous lequel on désigne le ruisseau qui arrose la plaine, est une transformation de l'arabe *Alm-Alluch*, sous lequel, au temps de la conquête, on désignait ce district montagneux qui fut le dernier refuge des Maures après la prise de Soller. Leur chef, Joaib, avec ses trois mille combattants et une foule de femmes et d'enfants, ne se rendit qu'au Conquistador en personne, au printemps de 1231.

Au bout de la plaine on entre dans la Gorge Bleue, *El Gorch Blau*, poétiquement nommée à cause de la teinte azurée des eaux du torrent, où le ciel se mire au fond d'une crevasse ouverte dans le roc vif. Les parois forment voûte au-dessus du chemin qui traverse le torrent sur un vieux pont.

Ce site effroyable n'a pas été créé par le lent travail des eaux, mais par une soudaine commotion terrestre, comme l'attestent les concavités et les convexités des parois opposées. N'étaient les cactus qui croissent dans les rochers, on se croirait au fond d'une gorge des Pyrénées.

Je me repose quelques instants à l'ombre d'un caroubier, d'où l'œil embrasse un chaos de montagnes grises. Quelle délicieuse ombre que celle du caroubier, dont le feuillage rappelle celui de nos frênes ! Et qu'il fait bon, après une rude montée par une chaleur accablante, de se découvrir la poitrine ruisselante et de l'exposer au vent frais qui règne à ces hauteurs ! Le caroubier est un des rares arbres de l'île qui donnent une ombre sérieuse, telle qu'on n'en peut demander ni au palmier ni à l'olivier décharné. Un mouton noir agite près de moi sa clochette, et un rossignol effrayé de

ma présence jette dans l'arbre des cris effarés. Quelle paix ! quel silence dans cette charmante solitude tout embaumée de la bonne odeur résineuse des pins !

Après avoir franchi une vingtaine de kilomètres, j'arrive à midi au point culminant, d'où l'on découvre l'entonnoir solitaire, d'une étrange sauvagerie, au fond duquel surgissent les constructions d'un pauvre et rustique monastère. Une descente à travers des bois de pins, de chênes et de chênes verts me mène au sanctuaire de Notre-Dame de Lluch. Le couvent, long bâtiment ayant l'aspect d'une ferme, est flanqué d'un interminable auvent qui sert d'abri aux chevaux et aux mulets. Il y a, pour les pèlerins, un certain nombre de cellules fort simples mais d'une irréprochable propreté, où ils peuvent passer trois nuits gratuitement. S'ils n'ont pas apporté leurs provisions, ils payent les repas d'après

un tarif. Arrivé à l'heure du dîner, je fus introduit directement dans la salle à manger, d'une simplicité toute monacale : des murs blanchis, un parquet de carreaux blancs, un plafond à longues solives de bois. Autour de grandes tables copieusement servies de viandes, de riz et de volailles, étaient rangés de nombreux campagnards qui arrosaient leur repas d'une belle eau fraîche et d'un vin violet contenu dans d'élégantes jarres en terre. Devant cette scène biblique on se serait cru aux premiers temps chrétiens. Quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'un de ces campagnards m'adressa la parole en excellent français ! A l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, il avait passé quelques saisons en France pour y amasser un petit pécule.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Lluch n'offre pas les magnificences de Montserrat. La façade de l'église, un peu nue, n'a d'inté-

LE VILLAGE D'INCA

SOLAS OLIVER

ressant que son portail renaissance qui rappelle les portes d'honneur de plus d'une vieille demeure seigneuriale de Palma. L'intérieur du temple est humble : ses seuls trésors sont un tabernacle gothique, un crucifix en ivoire, deux statuettes d'albâtre gothique et quelques tableaux. L'édifice est érigé à l'endroit où fut découverte, en 1239, l'image de la Vierge qu'on y vénère. Deux siècles plus tard, Don Alphonse y fonda un ermitage. Au seizième siècle, le pape Clément VII, à la demande de Gabriel Vaquer, propriétaire de la métairie de Lluch, y érige un collège de prêtres natifs de Majorque, avec la mission d'y ouvrir des écoles. Et ainsi, les populations de ces montagnes, jusqu'alors plongées dans l'ignorance, peuvent recevoir les bienfaits de l'enseignement.

Aujourd'hui le sanctuaire est encore le joyau des montagnes de l'île Dorée, et sa

Vierge vénérée est un but de pèlerinage qui attire la population de l'île entière. A certaines fêtes, on y a vu une affluence de quinze à vingt mille pèlerins de tout âge et de toutes conditions, accourus bannières déployées et campant en plein air dans la vallée.

CHAPITRE XII

POLLENSA

Villages majorquins. — Inca. — Puebla. — La chaleur. — L'auberge de Pollensa. — Le Calvario. — Le Castillo del Rey. — Une défense héroïque.

Du sanctuaire de Notre-Dame de Lluch, où j'ai passé la nuit dans une des cellules de l'hospitalier couvent, j'ai voulu gagner Pollensa et Alcudia, les deux villes perdues à l'extrémité septentrionale de l'île. J'ai gravi par une brillante matinée la montagne qui domine au sud-est le solitaire entonnoir de Lluch. Au sommet de la côte s'ouvre une magnifique perspective sur la grande plaine ensoleillée de Muro. Puis l'on descend dans une de ces gorges sauvages embaumées de la bonne odeur résineuse

des pins auxquels se mêlent les caroubiers et les oliviers. La route, après avoir franchi un contrefort qu'il a fallu couper à pic avec la mine, débouche dans la plaine où sont disséminés, au pied de la montagne, des villages pittoresques pleins de couleur locale, avec leurs masures croulantes et leurs rues poudreuses où les enfants se vautrent dans la poussière, où les mendiants se chauffent au soleil, où les femmes chantent d'étranges cantilènes arabes. Moitié mauresques, moitié espagnols, ces villages majorquins sont restés ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles, et telle est la nonchalance de leurs heureux habitants, qu'ils ne se donnent pas même la peine de dégrossir les trottoirs. Les rues sont pires que celles des villages russes, et lorsqu'une voiture s'y engage, le pauvre cocher ne peut vaincre la résistance de son cheval qu'en le frappant à tour de bras et en s'époumonnant à crier :

« Ayi! » Quand le soleil tombe à pic sur ces villages tout poudreux de poussière grise, on se croirait dans quelque cité du désert, Ouargla ou Tombouctou.

Si pauvres que soient ces villages, on n'est pas peu surpris d'y rencontrer çà et là des maisons seigneuriales telles que, à Selva, celles de Don Pedro Descallar et de sa sœur, et celle, avec son jardin d'orangers, qu'habite Donya Catalina Bennasar, dont je savoure le pur nom arabe. Il y a aussi, à Selva, une curieuse église moderne à laquelle donne accès un escalier à trois volées de marches. Comme Selva est située au pied de la chaîne montagneuse, l'air y passe pour très pur, et beaucoup de Majorquins y établissent leur villégiature d'été. Les environs produisent de l'huile, du vin, du froment, des fruits, des caroubes et des amandes.

Il y avait près de trois heures que j'avais

quitté le sanctuaire de Lluch quand j'atteignis Inca, une des plus grosses bourgades de l'intérieur de l'île Majorque, et aussi une des plus vieilles villes du monde, comme l'attestent les nombreux monuments mégalithiques dont les pierres ont servi à sa construction. Les inscriptions et les monnaies romaines abondent dans les environs. L'antiquité d'Inca remonte si loin, qu'on ignore quelle race la fonda et d'où lui vient son curieux nom exotique qui évoque l'ancienne civilisation que Pizarre trouva au Pérou. Détruite au cinquième siècle par les Vandales ou par les Goths, elle fut reconstruite par les Maures au lieu qu'elle occupe aujourd'hui, et elle a conservé sa physionomie arabe. Lors de la conquête de l'île par Don Jaime, Benahabet, vali de Inca, fut le premier qui fit sa soumission au nouveau roi, ce qui s'accorde avec le fait affirmé par les vieilles chroniques, qu'il y eut de tout temps

des chrétiens à Inca, même sous la domination arabe. La peste y fit de grands ravages en 1652, au point qu'il y eut en quelques mois plus de quatre mille victimes. C'est ici que se fabriquaient autrefois les merveilleux produits céramiques connus sous le nom de majoliques. Aujourd'hui Inca est une petite ville de sept mille âmes où se tient tous les jeudis un important marché. Elle a quelques vieux monuments religieux, entre autres une belle église gothique du quatorzième siècle. C'est vraisemblablement le plus ancien monument chrétien de Majorque, puisqu'une bulle d'Innocent IV atteste qu'elle existait déjà en 1248.

Peut-être Inca, au temps de sa splendeur, eut-elle une auberge plus décente que celle que j'ai trouvée infestée de mouches et remplie d'indigènes fumant leur cigarette et sirotant leur anisette. C'est là que j'ai dû parlementer pour obtenir une voiture

qui me mènerait à Pollensa. Après une interminable attente, la voiture est attelée, affreuse patache n'ayant qu'un seul siège, où le cocher s'assoit avec le voyageur, et si petite que c'est à peine si on y peut loger l'avoine. Mauvais présage, la rossinante, à peine attelée, rentre tout à coup dans son écurie ; le cheval est fatigué, et il le montre bien à sa manière : par moments, il refuse de monter les côtes, et alors la voiture s'en va à la dérive d'une façon fort inquiétante, rétrogradant jusqu'au bord du fossé dans lequel je me vois plus d'une fois sur le point d'être précipité ; pour ne pas périr de cette façon absurde, je saute chaque fois, au moment psychologique, par la portière opposée au fossé, dans la prévision d'une catastrophe qui, à ma grande surprise, est chaque fois évitée par un énergique coup de fouet.

Nous arrivons bientôt à Puebla, l'an-

MOULINS A VENT

cienne Pobla de Huyalfos fondée par Jaime II. C'est le terminus du ferrocarril de Mallorca, chemin de fer de petite section qui traverse l'île d'outre en outre, de la baie de Palma à la baie d'Alcudia. J'insiste pour changer ici de cheval, mais mon automédon m'assure que nous serons dans vingt minutes à Pollensa. Au delà de Puebla, l'aspect africain du pays s'accentue : ce ne sont qu'euphorbes et aloès, qui dressent vers le ciel, au bord de la route, leurs candélabres et leurs immenses coutelas. Sur toutes les hauteurs tournoient des moulins à vent, alignés parfois par douzaines, et dont le type ne doit pas avoir varié depuis le temps où, vers 1523, les rebelles qui dévastaient les campagnes de Majorque prenaient plaisir à incendier les moulins à vent. La campagne est couverte de vignes chargées de leurs grappes mûres. La chaleur, en ce mois de septembre, est si intense, si suffocante, que

Bonnins — c'est son nom — la trouve « insoportable » et en est plus accablé que moi. Il n'est pas jusqu'au pauvre cheval qui n'en souffre à faire pitié. Le fait est que, même au mois d'août, il n'a pas fait aussi chaud.

C'est dans ce triste équipage que nous arrivons à Pollensa, où nous descendons chez le señor Soller, à la « fonda del mercado », en face d'une fontaine où les femmes viennent puiser de l'eau dans de grandes jarres qu'elles portent sur la hanche. L'auberge est aussi sale que possible : jamais le balai n'a passé sur les poudreux carreaux, infestés de légions de mouches. La chambre où l'on me mène est lamentablement nue : la seule décoration qui orne les murs blancs, ce sont les jets de salive des précédents occupants. On peut s'imaginer les raffinements culinaires qu'offre un semblable gîte : le fade potage au riz, l'omelette à l'huile rance

et la viande coriace dont je ne viens à bout qu'en me cassant une canine.

Je visite la ville avec un indigène qui s'est mis spontanément à ma disposition : né à Majorque d'un Lyonnais, il parle couramment la langue de son père. Il me mène tout droit au *Calvario*, qu'il appelle le clou de Pollensa. C'est sous un soleil torride que nous gravissons l'interminable escalier ombragé de cyprès, au bout duquel s'érige une chapelle d'où l'on découvre la mer bleue qui forme, le long de cette côte découpée, plusieurs petits golfes miroitant entre les montagnes, la plaine d'Alcudia et le Puigh ; à droite, le hardi cap del Pinar termine la péninsule d'Alcudia ; puis s'ouvre la courbe de la baie de Pollensa, qu'enferme, à gauche, une autre péninsule hérissée de cimes aiguës, se terminant au cap Formentor, la pointe la plus septentrionale de l'île, couronnée par un phare. Sur un de ces rochers

escarpés se dressent les ruines poétiques du *Castillo del Rey*, où les Arabes soutinrent un siège de trois mois lors de la conquête. Il ne reste du vieux château fort que quelques murs qui s'effritent de jour en jour. Le Puigh (prononcez *Pouche*), qui domine la ville, est un mamelon isolé, couronné par les blanches murailles d'un couvent où, lors de la guerre hispano-américaine, on avait cantonné des soldats dans la crainte qu'un navire ennemi ne fît une descente dans l'île.

Pollensa est une pittoresque petite ville d'une dizaine de mille âmes, avec d'adorables ruelles étroites et ombreuses, et de délicieux carrefours ornés de fontaines de marbre distribuant l'eau pure des montagnes par des gueules de griffon. L'église de Santa-Maria-de-los-Angeles est remarquable par sa grandeur imposante et par ses merveilleux retables. A la Casa Consis-

torial on a réuni une curieuse collection d'armes anciennes qui remontent aux temps héroïques où la vaillante population de Pollensa eut à repousser les attaques des corsaires turcs. En 1531, cinq cents Turcs débarquèrent dans la baie. Mais lorsqu'ils se disposèrent à saccager la ville, ils furent attaqués, comme à Soller, par des braves qui s'étaient mis en embuscade et qui en tuèrent un grand nombre. En 1550, la population fut surprise pendant la nuit par quinze cents Turcs qui s'étaient formés en trois divisions commandées par Dragout. Les habitants leur opposèrent une si courageuse résistance, que les infidèles durent s'enfuir en désordre sans pouvoir emporter leur butin ni emmener les femmes et les enfants qu'ils avaient enfermés dans l'église Saint-Georges. Cette église historique, intéressant monument du seizième siècle, subsiste encore et rappelle aux Majorquins un des glorieux épisodes de leur histoire.

CHAPITRE XIII

ALCUDIA

Une des plus anciennes villes du monde. — Aspect d'une place de guerre au quatorzième siècle. — Le paradis des archéologues. — La Porte Rouge. — Toujours la chaleur.

Toute proche de Pollensa est la vieille et noble cité d'Alcudia, que Charles-Quint honora de sa visite en 1535, et à laquelle il conféra le titre de « très fidèle » en récompense de l'héroïque résistance qu'elle avait opposée, pendant un siège de onze mois, aux communiers rebelles, en 1522. Située dans la petite péninsule qui sépare les deux admirables baies échancrant la côte septentrionale de l'île, Alcudia est une des plus anciennes villes du monde : elle évoque le

souvenir de la colonie que Métellus établit sur les bords de la mer. Les monnaies, les lampes, les vases, les idoles, les sculptures trouvés dans le voisinage, et aussi les vestiges d'un amphithéâtre attestent la haute antiquité de cette ville, dont il n'est pas un habitant qui ne sache que les Phéniciens y passèrent, et les Carthaginois, et les Rhodiens. Le brave cocher qui m'y mena de Pollensa par un horrible chemin, m'énumérait ces lointains ancêtres au milieu de chaos invraisemblables. Et il savait aussi que les Vandales détruisirent la colonie romaine. Le manque de sécurité qui suivit la chute de l'empire contraignit les populations non exterminées à fuir les bords de la mer et à se réfugier dans les montagnes, d'où elles pouvaient plus aisément repousser les attaques des Barbares. Après la conquête, Alcudia devint une ville très florissante, grâce à sa situation à l'extrémité de

l'île, entre deux mouillages, en face de Minorque, sur la route de Gênes et des îles italiennes. Elle se ceignit de murs pour se protéger contre les descentes des Génois et des corsaires barbaresques. Mais la découverte de l'Amérique lui porta, comme à Palma, un coup fatal : rien ne put lui rendre son ancienne splendeur, ni empêcher sa lente décadence.

En entrant dans Alcudia par une vieille porte d'un aspect rébarbatif, je me suis cru transporté à Tolède, à Avila ou à Carcassonne : en face de cette enceinte gothique, qui est probablement la plus complète et la mieux conservée du moyen âge, il semble que l'on ait reculé de six siècles. Les murailles sont flanquées, tous les quarante ou cinquante mètres, de grosses tours carrées, et percées de sombres portes voûtées. Quand on songe à tous les assauts qu'ont soutenus ces murs crénelés, on se sent pénétré de

respect pour les temps héroïques qu'ils symbolisent. Et pourtant, il fut question, il y a quelques années, de démolir ces murailles historiques et d'en vendre les matériaux à l'encan. Il fallut, pour prévenir l'irréparable vandalisme, l'intervention de la commission provinciale des monuments des Baléares, au nom de laquelle M. José M. Quadrada adressa une éloquente protestation à l'Académie royale de Madrid. Mais l'action lente du temps poursuit l'œuvre de destruction que n'ont pu accomplir les vandales. Les assises des tours s'effritent, les voûtes se désagrègent, les courtines s'écroulent dans les fossés qui peu à peu s'emplissent des décombres de ces vénérables vestiges. Et ainsi s'en va le vivant souvenir de ce qu'était une place de guerre au quatorzième siècle.

La ville est petite, enserrée dans son vieux corset de pierre. Depuis qu'on l'a

assainie par le desséchement de la lagune voisine, sa population s'est accrue notablement, et un guide local lui donne libéralement 2 637 habitants. Ce n'est encore que la population d'un village ; mais elle dut avoir une autre importance à l'époque où ses habitants purent victorieusement tenir tête à un siège de onze mois. On y entre par une porte dorée par la patine du temps, qui rappelle la célèbre porte du Jugement, à l'Alhambra de Grenade. Puis on s'engage dans des rues étroites et tortueuses, d'un aspect mi-espagnol, mi-mauresque, et d'un pittoresque qui ferait la joie des artistes et des antiquaires. Les maisons sont, en général, de l'aspect le plus délabré et le plus misérable ; mais, çà et là, les yeux rencontrent des motifs d'architecture ou de vieilles sculptures attestant la splendeur passée. Ce sont des fenêtres, des portes, des porches du quinzième siècle, avec leur

somptueuse décoration gothique. Dans un de ces porches, qui sert aujourd'hui de poissonnerie, sont conservés les prodigieux ossements d'une baleine qui fut capturée jadis dans la baie voisine. Après avoir parcouru la *Calle Real*, puis la *Calle de la Puerta Roja*, qui doit son nom à la Porte Rouge, j'arrive à l'autre extrémité de la ville. Là se retrouvent les mêmes murailles croulantes, envahies par toute une végétation de cactus qui ne contribue pas peu à les désagréger, et les mêmes tours carrées échelonnées de distance en distance et surplombant des fossés. Du haut de ces murs et de ces tours on voit miroiter une mer d'azur que domine, grandiose, le cap Formentor.

La Porte Rouge, avec sa rue montante tout ensoleillée, est une des plus évocatrices résurrections du moyen âge qu'il y ait au monde ; mais cette vision du passé

s'associera dans ma mémoire avec le souvenir d'une température de four à plâtre. En été, ces rues d'Alcudia, dont le roc brûlant forme le pavé naturel, sont intolérables. Derrière les volets verts m'épient les grands yeux noirs des femmes qui glosent sur l'étranger assez fou pour braver un tel soleil. Seuls les enfants et les vieillards semblent apprécier la volupté de ce bain de chaleur : les enfants aux yeux chassieux, dévorés par les mouches, s'y vautrent avec les chiens dans la poussière ; les vieillards s'y chauffent dans leurs antiques pantalons bouffants ; si une femme s'y risque, c'est pour aller, nu-jambes, puiser de l'eau à la fontaine voisine, en se glissant à l'ombre des vieilles maisons aux toits saillants, bariolés de rouge, de jaune et de bleu. Tout cela est d'un pittoresque suprême. Quel paradis pour un artiste, mais quel enfer pour un touriste ! Je m'y sens littérale-

ment soûl de chaleur, et dévoré d'une telle soif, que j'absorberais comme une éponge sèche l'eau fraîche des fontaines tentatrices.

CHAPITRE XIV

ALCUDIA SOUS CHARLES-QUINT

J'aime à évoquer Alcudia avec l'auréole qu'elle eut au temps de Charles-Quint. Le fait le plus glorieux de ses annales se rapporte à l'insurrection des communiers. Le mouvement, qui était parti de Valence, s'étendit à Majorque en 1521. Les campagnards, les *Pageses*, se plaignaient d'être opprimés par les nobles qui, du fond de leurs palais à Palma, leur imposaient de lourdes contributions. La révolte prit naissance dans une assemblée d'artisans tenue secrètement dans une maison voisine de l'église Saint-Nicolas à Palma, où un tribun du nom de Juan Crespi leur tint des discours

enflammés. Le vice-roi Don Miguel de Gurrea fit arrêter les principaux meneurs, mais la populace furieuse courut aux armes et délivra les prisonniers. En vain le vice-roi parcourut la ville à cheval, invitant les insurgés à se disperser et se déclarant prêt à écouter leurs plaintes. Pour toute réponse ils occupèrent les édifices publics, s'emparèrent de toutes les armes qu'ils purent trouver, et choisirent pour chef Juan Crespi, auquel ils donnèrent le titre de « Instador del beneficio comun ». Ce titre lui fut confirmé par un décret du vice-roi qui n'avait d'autre but que de gagner du temps. Les insurgés, tout comme le vice-roi, envoyèrent des lettres au roi dans lesquelles ils exposaient les faits chacun à leur point de vue. Ils organisèrent une troupe de dix-huit cents hommes, s'emparèrent de toutes les portes de la ville, et massacrèrent un grand nombre de nobles. Ceux des survivants qui

purent se sauver se retranchèrent derrière les murs d'Alcudia. Quant au vice-roi, il se réfugia dans l'île d'Iviça. Les « Jurados » qui gouvernaient la ville furent maintenus nominalement dans leurs fonctions, mais les insurgés leur adjoignirent quinze « Conservadores » qu'ils élurent en vue d'obtenir les réformes qu'ils désiraient. Quand parvint la réponse du roi à l' « Instador » et aux « Conservadores » leur enjoignant d'obéir au vice-roi qui saurait leur faire justice, les insurgés proclamèrent que cette lettre n'émanait pas du roi, et ils inaugurèrent une ère de violence, mettant à mort tous ceux qui osaient s'opposer à leurs revendications. Le mouvement s'étendit aux autres villes, et la population restée fidèle au roi vivait sous un régime de terreur (1).

Les femmes n'étaient pas épargnées, et

(1) Clements R. Markham, *The Story of Majorca and Minorca.*

leur honneur, comme leur vie, était exposé à toutes les entreprises de ces bandes de professionnels du viol qui trouvaient un raffinement féroce à assouvir sur de grandes dames leurs haines et leurs appétits. Aux mains de ces barbares tombèrent la femme de messire Safortesa au moment où elle tentait de se sauver sous des vêtements d'homme, celle de messire Pedro Gual, celle de messire Juanote Barthomeu, celles de Carlos des Puig, de Spanyol, une dame Maxella qui mourut d'épouvante, une autre qui fut brûlée vive avec sa suivante dans une caverne à Valldemosa ; enfin, pour clore la liste funèbre, la femme d'un Bonaparte que Napoléon comptait peut-être parmi ses ancêtres (1).

Quelques nobles s'étaient réfugiés dans le château de Bellver sous la protection du

(1) D. Pablo PIFERRER, *Islas Baleares. La Germania en Mallorca.*

châtelain, Pedro Pachs. Le 29 juillet, les insurgés vinrent assiéger le château. La défense fut héroïque, mais bientôt les munitions vinrent à manquer, et la place fut prise d'assaut. Les insurgés décapitèrent le châtelain et quelques-uns des principaux défenseurs, et, après avoir éventré les murs du château, ils le laissèrent à la garde de trois hommes.

Longue est la liste des nobles qui furent mis à mort à Palma. L'un d'eux, Pedro-Juan Safortesa, put se sauver à Valldemosa, puis, sous le déguisement d'un moine, put gagner Alcudia où les autres nobles s'étaient réfugiés. Le 20 novembre 1521, l'armée des insurgés, au nombre de six mille hommes à pied et à cheval, mit le siège devant Alcudia. Comme ils avaient construit des échelles de siège et une batterie pour leur artillerie, les nobles firent une vigoureuse sortie, et au cri de « Viva el Em-

perador! » ils s'emparèrent de la batterie avec les canons et les dépôts et tuèrent une centaine d'assaillants. Ce succès, dû surtout à la vaillance d'Antonio Sureda, rendit courage aux assiégés. Le jeune Pedro Pachs, fils du châtelain de Bellver, qui aspirait à venger la mort de son père, avait reçu le commandement de la place. Comme les vivres commençaient à manquer, il résolut d'attaquer l'ennemi avec toutes ses forces disponibles, qui n'étaient que de mille quatre-vingts hommes. La victoire demeura longtemps indécise, mais les assiégés réussirent finalement à mettre en fuite les insurgés dont ils capturèrent les vivres et les munitions et dont ils brûlèrent les échelles de siège.

A la nouvelle de ces événements, l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait alors à Bruxelles, envoya à Majorque, avec la mission de rétablir l'ordre, le docteur Fran-

cisco Ubach auquel il conféra le titre de régent, car le vice-roi se trouvait toujours dans l'île d'Iviça. L'envoyé débarqua en août à Alcudia. Les insurgés, qui occupaient la ville voisine de Puebla, reprirent en septembre le siège d'Alcudia, mais malgré des efforts désespérés pour prendre la place d'assaut, ils furent de nouveau repoussés. L'empereur se décida enfin à envoyer des ordres pour qu'une expédition fût organisée pour restaurer l'ordre et châtier les rebelles. On équipa dans les ports de Catalogne quatre grandes galères, treize vaisseaux et quelques embarcations de moindre importance pour le transport d'une armée de douze cents hommes placés sous le commandement de Don Francisco Carroz et de Don Juan Velasco. L'expédition se rendit tout d'abord à l'île d'Iviça pour embarquer le vice-roi Don Miguel de Gurrea.

La flotte entra le 15 octobre dans le port

de Pollensa. Elle fut reçue avec une grande joie à Alcudia, où le vice-roi proclama une amnistie complète pour tous ceux qui déposeraient les armes et feraient promesse d'obéissance. Beaucoup se rendirent à ces conditions, mais d'autres tinrent bon. A Pollensa les insurgés firent une résistance désespérée, et ils furent massacrés sans quartiers. Un très petit nombre se sauvèrent dans les montagnes. Le 5 novembre, le vice-roi, avec trois mille soldats, quitta Alcudia pour marcher sur Puebla, où ils ne trouvèrent que deux paysans et un prêtre. D'autres villes avaient été complètement abandonnées par leurs habitants. A Inca la population vint avec les prêtres au-devant du vice-roi en chantant le *Te Deum*. Le 1er mars 1523, le vice-roi investit avec son armée la ville de Palma, où Priamo de Villalonga tenait depuis de longs mois dans le château des Templiers, attendant le jour

de la délivrance. La répression fut aussi atroce que les crimes des rebelles. Quand le vice-roi et Don Juan de Velasco entrèrent dans la ville à la tête de leurs troupes, Don Alonzo Enriquez de Gusman alla au-devant d'eux et implora le pardon des coupables. Pour toute réponse, le vice-roi, en recevant les clefs de la ville, ordonna que justice fût faite. Et l'on sait si dans ce temps la justice était impitoyable. Crispin fut dépecé en quatre quartiers, de même que ses treize conseillers. Le nombre des rebelles qui furent pendus ou écartelés fut de quatre cent vingt. C'est ce qui est rapporté par Don Alonzo lui-même, témoin oculaire et acteur du drame (1).

Cette insurrection des Comuneros, qui dura deux ans, plongea la population de

(1) *Life and Acts of don Alonzo Enriquez de Gusman, translated and edited by* Clements-R. MARKHAM (Hakluyt Society, 1862).

Majorque dans une si grande misère, qu'il ne fallut pas moins d'un siècle pour que le souvenir en fût effacé (1).

(1) Clements-R. Markham, *op. cit.*

CHAPITRE XV

MANACOR

D'Alcudia à Manacor. — La guardia civil. — Manacor. — Porto-Cristo. — La grotte del Drach. — Les grottes d'Arta.

D'Alcudia j'ai gagné Manacor, dans la partie orientale de l'île. Le chemin de fer, que j'ai retrouvé à la Puebla, m'y a transporté en deux heures. Le train fait bravement ses vingt-cinq kilomètres à l'heure, toujours bondé de paysans et de paysannes aux costumes pittoresques. J'étais monté dans le compartiment occupé par la *guardia civil.* Dans les pays espagnols, il est de tradition que le train est accompagné de deux ou trois *carabineros* ou gendarmes. J'ai

l'indiscrétion de leur demander quelle est la raison de cet usage. Ils me répondent que leur mission est de prévenir les assassinats. Je leur fais timidement observer que les carabiniers arriveront peut-être trop tard, puisqu'il n'y a point de communication entre les divers compartiments, et qu'on n'a pas même songé au signal d'alarme. Sans perdre contenance, les braves pandores me répondent qu'ils sont là pour faire les constatations. Armés de remingtons, ils sont toujours très nets dans leur faux col, et portent allégrement, en été comme en hiver, un uniforme sous lequel ils bravent les froids et les chaleurs. Les questions qu'ils me posent attestent qu'ils ignorent les étrangers comme les étrangers ignorent Majorque. Comme ils me voient lire le guide, en langue espagnole, du voyageur aux îles Baléares, ils me demandent sérieusement si je suis un

curé, croyant que ce livre est un bréviaire.

Je ne puis me lasser d'admirer les belles campagnes qui défilent sous mes yeux. L'île entière est un jardin planté d'oliviers, de vignes, de figuiers, d'amandiers, d'orangers, avec, çà et là, des champs de blé et de maïs, et ce jardin est toujours borné par de lointains horizons de montagnes bleues. Les villages se succèdent à de courts intervalles d'une ou deux lieues, et la plupart s'annoncent par leur pittoresque ligne de moulins à vent à six ailes, portés sur des tours cylindriques à toit conique.

Manacor, où j'arrive par une brûlante matinée, est, comme toutes les villes de l'île, d'une respectable antiquité ; mais elle ne conserve, comme témoignage de son ancienne splendeur, qu'un sonore nom arabe et une des tours qui appartenaient au palais des rois de Majorque. Cette ville, gros bourg de vingt mille âmes aux rues

parfaitement régulières, n'offre aucun intérêt spécial : située au milieu d'un désert, elle est d'une aveuglante blancheur ; mais c'est de Manacor qu'on peut gagner une des deux cents cavernes de cette île Majorque dont on a pu dire avec raison que c'est un magnifique jardin construit sur des palais de marbre.

La grotte du Dragon (del Drach), qui n'a été explorée que dans ces dernières années, est, avec celle d'Arta, la plus célèbre de l'île. Pour m'y rendre, j'engage le guide Lorenzo, le même qui accompagna M. Martel, le savant spéléologue, dans son voyage d'exploration aux cavernes de Majorque en 1896. C'est dans une affreuse caretta que nous suivons, horriblement cahotés, la route qui mène à Porto-Cristo. La route est grise et poudreuse : elle traverse une contrée désertique, sans maisons, sans arbres, véritable paysage saharien.

A l'heure où le soleil est au zénith, nous sommes à Porto-Cristo, le port ensablé de Manacor. Qu'on se figure une douzaine de petites maisons blanches situées au fond d'une anse toute bleue sous un ciel chauffé à blanc. Dans la posada de l'endroit, je dîne avec Lorenzo de riz, de poisson frit et de figues fraîches, le tout arrosé d'un affreux vin violet qu'il faut boire à défaut d'eau potable, car à Porto-Cristo on ne boit que l'eau du ciel recueillie dans des tonneaux.

Après ce repas d'anachorète, par un soleil d'enfer, nous gagnons la grotte du Dragon qui s'ouvre dans le flanc des rochers formant l'anse de Porto-Cristo. L'accès en est défendu par une grille dont Lorenzo a la clef, précaution destinée à éviter l'horrible aventure qui arriva, il y a quelques années, à de jeunes Catalans qui avaient commis l'imprudence de s'aventurer dans

la grotte sans guide : ils s'y égarèrent, leurs flambeaux s'éteignirent, et ils y seraient morts de faim si l'aubergiste de Porto-Cristo, s'inquiétant de ne pas les voir rentrer à la posada, ne s'était avisé d'envoyer Lorenzo à leur recherche : ils furent retrouvés après seize heures d'angoisses.

L'entrée de la grotte n'a rien qui annonce les merveilles qu'elle recèle. Par cette température sénégalienne, la fraîcheur qui y règne me parut délicieuse : et pourtant, l'intérieur de la grotte offre une température si élevée qu'on la parcourt nu-tête, en bras de chemise. Elle contient plusieurs lacs souterrains qui sont légèrement salés, et qui, vraisemblablement, communiquent les uns avec les autres. Les plus remarquables sont le lac Martel, le lac Noir, le lac de *las Delicias*, et le Bain de la Reine. Pour gagner ces différents lacs, on traverse des

couloirs à pente montante ou descendante, des salles communiquant par des défilés et des passages étroits.

Nous voici dans la première salle, que Lorenzo a baptisée du nom de *Grotte des Français*, en l'honneur de M. Martel, dont le nom a été donné au lac qui réfléchit des stalactites d'une admirable blancheur, non encore ternies par la fumée des torches qui souillent les cavernes trop visitées. Ce lac semble appartenir au royaume irréel des fées : à la lumière du magnésium, ses eaux, légèrement salines, ont des reflets de lapis-lazuli : elles sont si immobiles, si limpides, d'une transparence si aérienne, qu'il est impossible d'en apercevoir le bord ; aussi ai-je eu la mésaventure de tous les visiteurs novices, qui y plongent le pied, croyant marcher sur terrain ferme. Par un curieux phénomène, les concrétions qui apparaissent au fond de ces eaux cristal-

lines prennent des aspects différents suivant l'angle sous lequel on les observe. Plus loin, nous nous arrêtons devant le *lac Noir*, qui offre comme la vision tragique de celui de l'Enfer du Dante. Puis, par un indicible contraste, voici le Bain de la Sultane, charmante évocation des architectures orientales de l'Alhambra ou des palais de Bagdad. Puis on traverse la fantastique *Salle des Chauves-souris*, où règne, dans une atmosphère lourde et suffocante, une vague odeur de guano, bien que les chauves-souris, chassées par les importunités des visiteurs, aient depuis quelque temps élu domicile dans les profondeurs encore inconnues de cet obscur labyrinthe. Dans la *Salle des Catalans*, Lorenzo me fait remarquer, sur une des parois, cette inscription encore lisible : « No hay esperanza ! » (Nous avons perdu toute espérance.) C'est ici que furent retrouvés les malheureux Catalans égarés.

Les stalactites affectent l'aspect d'une floraison paradisiaque : de sveltes troncs de palmiers s'élèvent du sol, enlacés de lianes, et vont s'unir aux fougères qui pendent de la voûte. Ou bien ce sont de gracieuses colonnes cannelées supportant des plafonds de palais mauresques ou des coupoles de cathédrales gothiques ; ailleurs, ce sont des trônes d'albâtre, des autels de marbre translucide, des cascades congelées, des coins de forêt vierge pétrifiée, des joyaux constellés d'opales, de perles et de diamants. En maints endroits, les stalactites se sont brisées à la suite de quelque commotion terrestre, et l'eau pétrifiante en a ressoudé les fragments, dessinant ici des arceaux, plus loin une ogive, partout d'élégants pilastres : on dirait les ruines de Palmyre enfouies dans les entrailles de la terre.

De toutes ces merveilles, la plus fantas-

tique est le lac de *las Delicias*, dont le cristal aux reflets de pierres précieuses est enchâssé dans de transparentes concrétions d'une blancheur immaculée. Dans le chatoyant miroir se reflètent les délicates draperies qui pendent de la voûte, pluie d'argent qui s'est figée comme par une influence magique pour ne pas troubler le calme éternel de la nappe d'eau dormante. Après ce paysage de rêve, c'est à peine si l'on jette encore un coup d'œil distrait sur le bain de la reine Esther, sur la fontaine de Cybèle, sur le trône de David, sur les Orgues, sur la fontaine de Jéricho, sur la grotte de Bethléem, sur la chapelle de la Vierge, sur le lac des Merveilles, sur la cascade des Diamants. Et après deux heures d'extase, on sort ébloui de ce féerique palais, qu'aucun regard humain n'avait contemplé avant sa toute récente découverte.

Non loin de la grotte del Drach se

trouvent les grottes d'Arta qui étaient connues déjà des Maures. L'accès, qui en a été rendu facile aujourd'hui, était extrêmement difficile et périlleux au treizième siècle. Lors de la conquête, les Maures y cherchèrent un refuge. Le roi Don Jaime leur donna l'assaut. On sait comment les Maures se rendirent, sous peine de périr de suffocation, au nombre de quinze cents hommes, femmes et enfants.

CHAPITRE XVI

FELANITZ

Le Cerro de San Nicolas. — Felanitz. — Un dimanche à Felanitz. — Le marché. — La *Fonda marina*. — Un dîner à l'espagnole. — San Salvador.

De Manacor je me suis rendu dans la ville voisine de Felanitz, dont l'antiquité remonte aux temps préhistoriques. Les restes mégalithiques abondent dans les environs. Il semble même qu'une des montagnes qui la dominent, le *Cerro de San Nicolas*, n'est qu'un amoncellement artificiel de terres et de décombres : on y reconnaît les trois étages d'un immense tumulus où apparaissent, çà et là, des matériaux calcinés qui semblent attester que cette construction aurait été détruite par

le feu. Au pied de la montagne escarpée de la Mola, on voit encore des murs cyclopéens construits avec des pierres énormes, pesant jusqu'à deux cents quintaux. Non loin de la ville, au lieu que les habitants désignent sous le nom de *Velar Son Hereuet*, on voit les restes d'un ancien camp retranché, avec deux tours et une double enceinte qui était encore complète il y a quelques années.

Felanitz, que Jaime II érigea en cité en 1300, a, comme sa voisine Manacor, un air moderne. L'église, avec sa façade de style renaissance, a conservé quelques intéressantes parties gothiques. J'y fus un dimanche, à l'heure de la grand'messe. Pendant le sermon, un voisin me donna, à plusiers reprises, une poignée de main, et il me parut que c'était un usage qui faisait partie du rituel. Le dimanche est, ici, jour de marché. Au sortir de la messe, l'assistance se mêle à la foule pittoresque des

FELANITX

paysans endimanchés qui circulent au milieu des citrouilles, des aubergines, des piments, des fruits de toutes sortes. Un des plus intéressants compartiments de ce marché est celui des jarres et des urnes, qui ne se fabriquent qu'à Felanitz. Ces poteries en terre crue séchée sont agrémentées de motifs, toujours les mêmes, sortant du moule, tels que coquilles, feuilles, oiseaux extrêmement fragiles.

On loge à Felanitz à la *Fonda marina*, que je proclame la meilleure auberge de l'île. Je débitai ce compliment à l'hôtelière dans mon plus pur castillan, et elle en fut si flattée qu'elle m'en remercia en me donnant de petites tapes amicales dans le dos. C'est la façon espagnole de témoigner ses sentiments que j'ai trouvée même au Mexique. J'appréciai fort le *caldo* (bouillon au riz), le mouton et le poisson à l'huile que me servit la bonne femme, le tout

arrosé d'un vin rouge très jeune. Bigre ! quel vin ! Pour me dégriser, il ne me fallut rien moins que de monter dans une petite *caretta* au San Salvador, montagne conique qui s'élève à une lieue de la ville, et que couronne un ermitage célèbre dans l'île. On y monte par un chemin rude et rocailleux, à travers un délicieux bois de pins maritimes dont je hume la bonne odeur résineuse. Au bout de trois quarts d'heure, il faut descendre de voiture au pied de la montagne que marque une petite chapelle couverte de milliers de noms de pèlerins. Là commence le sentier en zigzags qu'on gravit à pied, avec les stations du chemin de la croix à chaque tournant du chemin. Par cette chaleur d'enfer, on ne peut rien imaginer de meilleur que les frais ombrages de cette montagne. Au bout d'une demi-heure d'ascension, on atteint la cime que couronne l'ermitage édifié en 1348 par Don

Pèdre d'Aragon, comme le constate une plaque encastrée dans la pavement de l'église. Les bâtiments, qui s'appuient sur de solides contreforts, comprennent, outre le sanctuaire, des dépendances habitées par quelques moines et comprenant trente à quarante chambres destinées à recevoir les pèlerins. L'oratoire, très sombre comme le sont en général les églises espagnoles, possède un vieux retable en pierre représentant la Cène : c'est, dans sa naïveté, un curieux morceau de sculpture du moyen âge. Derrière le maître-autel se trouve la Vierge miraculeuse vénérée depuis le temps de la conquête. A cette époque, San Salvador était une des propriétés du comte Nunio Sans, oncle du roi, et l'on conserve encore aux archives de Felanitz l'acte par lequel Don Pedro IV accorda l'autorisation d'édifier le sanctuaire.

De la terrasse de San Salvador j'ai joui

d'une vue incomparable. On domine l'île entière, depuis le Puigh Mayor jusqu'au Puerto Colom, le port de Felanitz, qui s'ouvre au fond de sa jolie petite anse. D'innombrables villages sont disséminés dans la campagne rousse, reliés par de longs rubans grisâtres qui sont des routes, et grillés par un soleil chauffé à blanc. Au loin brille la nappe bleue de la mer. La chaîne qui traverse l'île de part en part est un peu voilée par la brume, et Minorque reste invisible. L'île paraît si petite de là-haut, qu'on s'y sent presque à l'étroit.

C'est de San Salvador que j'eus ma dernière vue de Majorque. Le lendemain je regagnai Palma, où je m'embarquai pour Barcelone par un orage effroyable accompagné d'une pluie diluvienne. Je m'éloignai plein de regrets de cette séduisante île Dorée, la perle de la Méditerranée. Et

quand je la revois aujourd'hui, embellie encore par le charme du souvenir, je la proclame avec George Sand un des plus beaux pays de la terre, quoique des plus ignorés.

FIN

OUVRAGES A CONSULTER

EN ESPAGNOL

Islas Baleares, por D. Pablo PIFERRER y D. José QUADRADO. Barcelona, 1888.

Pedro DE A. PEÑA, *Guia de las Islas Baleares*. Palma, 1891.

Juan DAMETO, *Historia general del Reino Balearico*. Palma, 1841.

Don Francisco BARCELO y COMBIS, *Flora de las Islas Baleares*. Palma, 1879-1881.

EN ANGLAIS

The Balearic Islands, by Charles TOLL BIDWEL, 1876.

The Story of Majorca and Minorca, by Sir Clements R. MARKHAM. Londres, 1908.

EN ALLEMAND

Luis SALVATOR, *Die Balearen im Wort und Bild.*

EN FRANÇAIS

Gaston VUILLIER, *les Iles oubliées de la Méditerranée.*

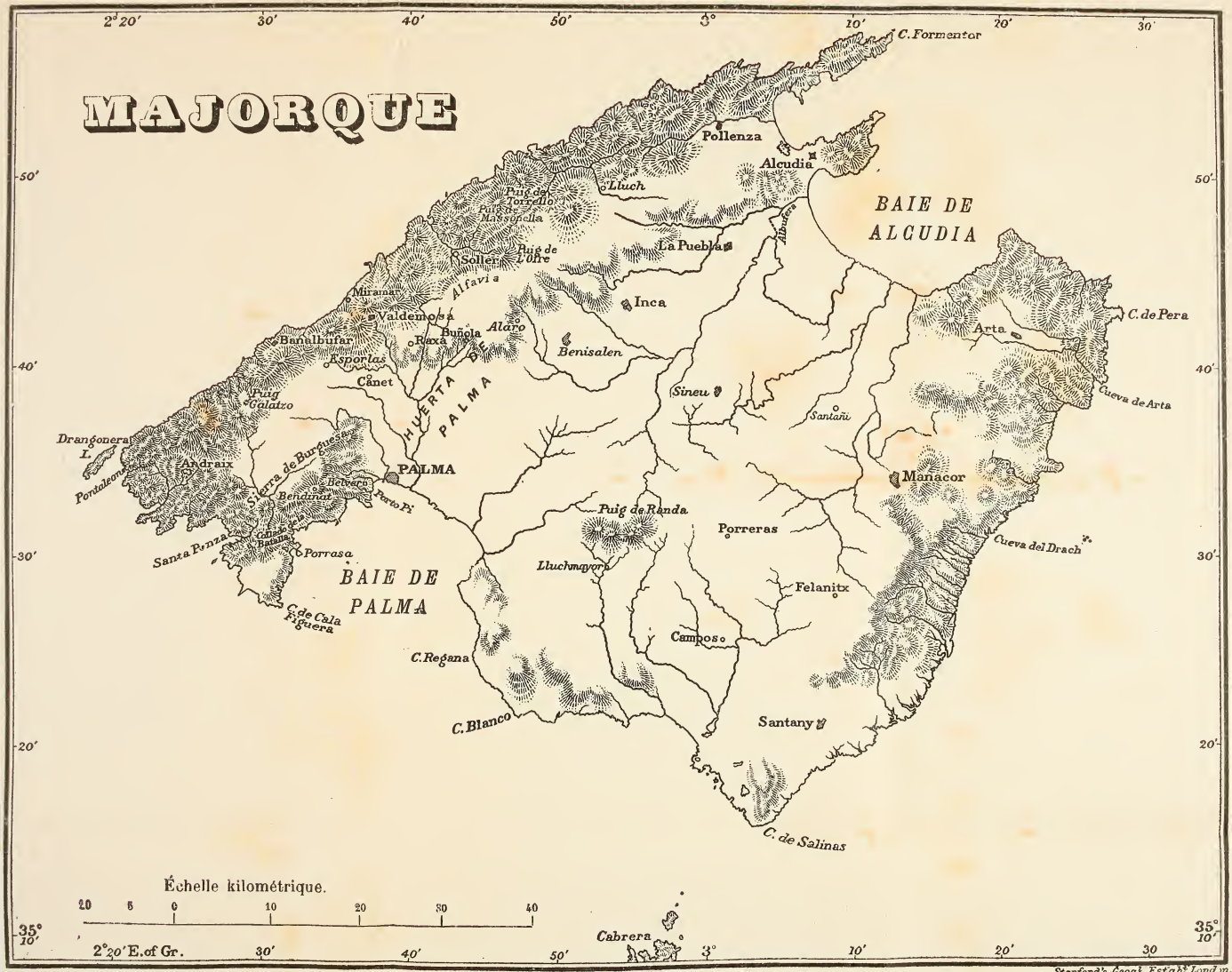
George SAND, *Un hiver à Majorque.*

Émile CARTAILHAC, *Monuments primitifs des îles Baléares.*

HERMITE, *Etudes géologiques sur les îles Baléares.*

R. CHODAT, « Une excursion botanique à Majorque », *Bulletin des travaux de la Société botanique de Genève,* t. XI, 1904-1905.

M. Jean BRUNHES, « A Majorque et à Minorque. Esquisse de géographie humaine ». *Revue des Deux Mondes,* 1er novembre 1911.



Voyage à l'Ile Majorque, par J. Leclercq.

Stanford's Geogl Estabt London.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

L'ILE MAJORQUE

La reine des Baléares. — L'île Dorée des anciens. — Le paradis des Arabes. — Aspect des vallées et des montagnes..... 1

CHAPITRE II

VERS L'ILE DORÉE

De Paris à Barcelone. — La métropole catalane. — La Rambla. — La cathédrale de Sainte-Eulalie. — Le Parque. — Le Montserrat. — Les chevaliers du Graal. — Le monastère. — L'église. — L'Escolania. — Les ermitages. — Une nuit sur la Méditerranée. — En vue de Majorque. — Don Jaime le Conquérant. — La baie de Palma..... 5

CHAPITRE III

PALMA

Les rues de Palma. — Le parler catalan. — L'absence de mendiants. — Vieux morceaux d'architecture. —

Le costume local. — La cathédrale. — Le tombeau de Jaime II. — L'église Sainte-Eulalie..... 25

CHAPITRE IV

SUR LA TOMBE DE RAYMOND LULLE

L'église de Saint-François-d'Assise. — Son fondateur. — Le jour des morts en 1490. — Une scène de carnage dans une église. — Raymond Lulle. — Son mariage. — Ses libertinages. — Sa conversion. — Ses travaux. — Ses voyages. — Ses prédications. — Sa mort. — Étienne Colomb et Christophe Colomb..... 35

CHAPITRE V

LES PALAIS DE PALMA

L'hôtel de ville de Palma. — La carte nautique d'Américo Vespuce. — Les marins de Majorque. — La *Lonja*. — La splendeur passée de Palma. — Le palais des rois de Majorque. — Charles-Quint à Palma. — La terrasse de l'Almudaina..... 57

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

Le journal de Jaime le Conquérant. — Préparatifs de la conquête. — Embarquement et débarquement de la flotte catalane. — Première rencontre avec les Maures. — Désastre essuyé par l'avant-garde. — L'investissement de la capitale. — Le Maure Benahabet. — L'émir. — L'assaut des Catalans. — La reddition et le sac de la ville. — Expéditions contre les Maures. — L'occupation de l'île. — Deuxième et troisième

voyages du roi à Majorque. — Conquête de Minorque. — Partage des terres. — Les *Jurados*. — Conquête du royaume de Valence. — Mort de Jaime Ier..... 75

CHAPITRE VII

LES CHATEAUX DE MAJORQUE

Le château de Bellver. — Son fondateur. — Exécution du général Lacy. — Le cachot des prisonniers politiques. — La captivité de Jovellanos. — Porto-Pi. — Cas Catala. — Le château de Bendinat. — Origine du nom. — Souvenirs historiques. — Le château de Raxa. — Le musée du cardinal Despuig. — La bienheureuse Catalina Tomas. — Alfavia. — Un fauteuil antique. — Pedro le Cérémonieux. — Les infortunes de Jaime III et de ses enfants. — La fin de la dynastie des Jaime..... 113

CHAPITRE VIII

LA CHARTREUSE DE VALLDEMOSA

La campagne de Palma. — Les bois d'oliviers. — La Chartreuse. — Don Sanche. — Les tours d'observation. — Les quatre cents pirates turcs. — L'église. — Jovellanos. — George Sand et Chopin. — Où George Sand composa *Spiridion*. — Un hiver à Majorque. — L'aventure de Chopin..... 145

CHAPITRE IX

MIRAMAR

Situation de Miramar. — Le séjour de Raymond Lulle. — Le collège arabe. — Les travaux du célèbre mys-

tique. — La résidence de l'archiduc Louis Salvator. — Une hôtellerie..... 185

CHAPITRE X

UNE VILLE HEUREUSE

La Foradada. — Deya. — Le jardin de Majorque. — Une auberge espagnole. — Une ville heureuse. — La défense héroïque de Soller contre les Turcs. — Le port de Soller. — Saint-Raymond de Penyaflor..... 197

CHAPITRE XI

LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE LLUCH

Le Puig Mayor. — La côte de Barranch. — La Gorge Bleue. — Sous un caroubier. — Le sanctuaire de Notre-Dame de Lluch..... 219

CHAPITRE XII

POLLENSA

Villages majorquins. — Inca. — Puebla. — La chaleur. — L'auberge de Pollensa. — Le Calvario. — Le Castillo del Rey. — Une défense héroïque..... 227

CHAPITRE XIII

ALCUDIA

Une des plus anciennes villes du monde. — Aspect d'une place de guerre au quatorzième siècle. — Le paradis des archéologues. — La Porte Rouge. — Toujours la chaleur..... 239

CHAPITRE XIV

ALCUDIA SOUS CHARLES-QUINT..... 247

CHAPITRE XV

MANACOR

D'Alcudia à Manacor. — La guardia civil. — Manacor. — Porto-Cristo. — La grotte del Drach. — Les grottes d'Arta..... 257

CHAPITRE XVI

FELANITZ

Le Cerro de San Nicolas. — Félanitz. — Un dimanche à Félanitz. — Le marché. — La fonda marina. — Un dîner à l'espagnole. — San Salvador..... 269

OUVRAGES A CONSULTER..... 277

TABLE DES MATIÈRES 279

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16269.

University of
Connecticut
Libraries

39153027601386

BOUND BY
HNM